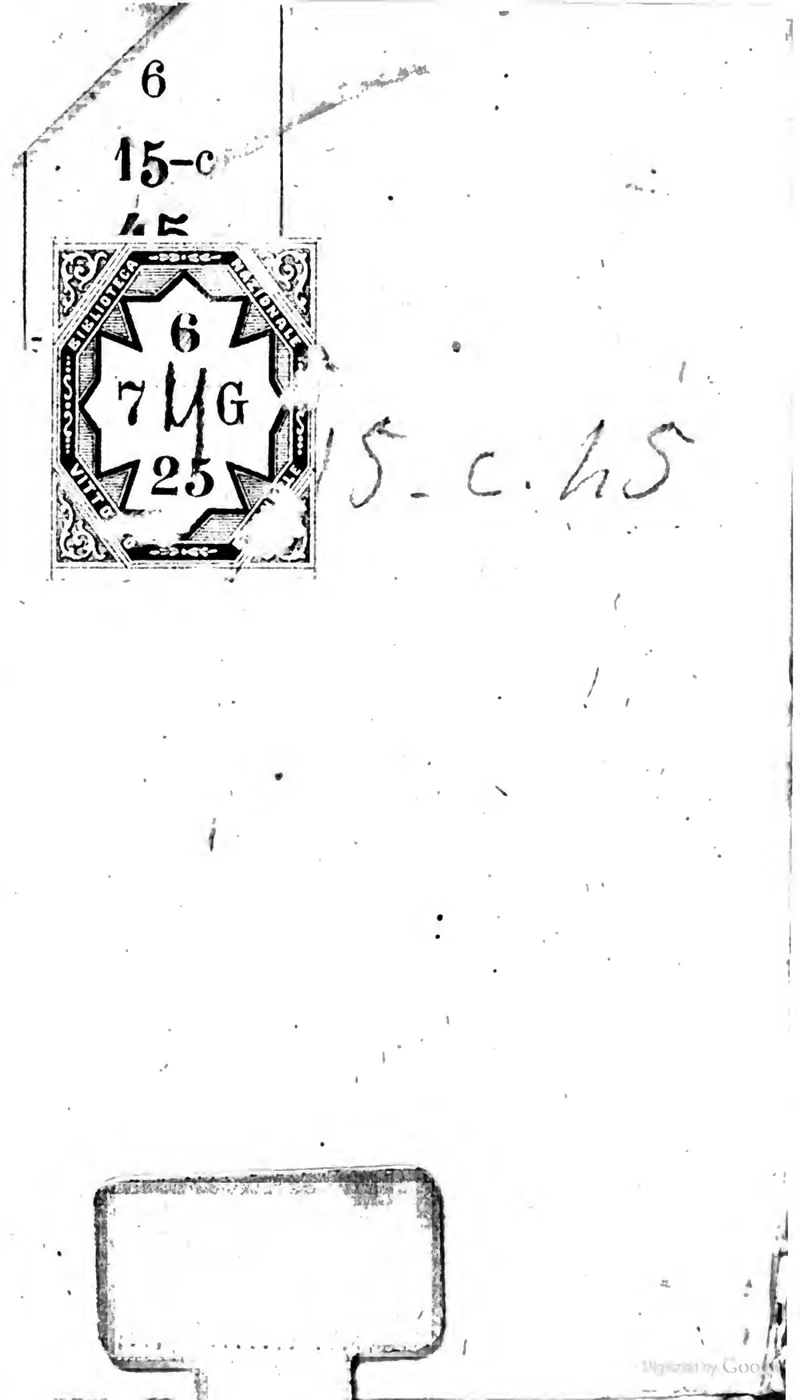
TRADUCTION NOUVELLE DES ODES D'ANACREON, SUR...

Anacreon





TRADUCTION NOUVELLE DES ODES D'ANACREON,

Sur l'Original Grec.

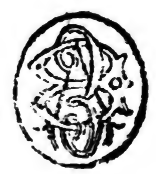


Par M. DE LA FOSSE.

AVEC DES REMARQUES,
& d'autres Ouvrages du Traducteur.

Du prix de 50. sols.





A PARIS,
Chez PIERRE RIBOU, proche les
Augustins, à la descente du Pont-
neuf, à l'Image S. Loüis.

M. DCCIV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



A SON ALTESSE ROYALE

MONSEIGNEUR

LE DUC D'ORLEANS.



MONSEIGNEUR,

Tant de siécles écoulez depuis Anacreon, n'ont point aboli le privilege qu'il eut, pendant sa vie, de

plaire aux plus fameux Princes, & de recevoir d'eux des témoignages de leur bienveillance. Il a retrouvé ce même bonheur dans le favorable accueil qu'il plut à VOTRE ALTESSE ROYALE *de lui faire, quand j'eus l'honneur de le lui presenter, avant qu'il eût paru en public ; & quoy qu'en expliquant ses pensées, je leur eusse fait perdre sans doute beaucoup de leurs agrémens, Elle daigna toutefois en témoigner une satisfaction, qui me fait esperer qu'Elle voudra bien proteger ce qu'Elle a déja approuvé. Cette approbation à laquelle je puis dire que j'ay quelque part, comme Interprete, m'est trop glorieuse, pour la laisser ignorer à mes*

Lecteurs. Je ne puis mieux faire que de la produire, pour les engager à m'être favorables, non point par une complaisance que le respect leur arrache, mais par une juste persuasion qu'on fait honneur à son goût, quand on le fait voir conforme à celuy de V. A. R. Ce n'est point là une flatterie d'Auteur qui dédie son Ouvrage. Est-il quelqu'un presentement qui puisse ignorer à quelle connoissance des beaux Arts vous a porté l'inclination que vous avez pour eux? Qu'il est avantageux, MONSEIGNEUR, à ceux qui en font leur étude, de trouver en V. A. R. un Protecteur exempt de l'erreur où sont quelques gens, qui croyent que les Lettres

ſont mal-ſeantes à un Prince, & incompatibles avec les qualitez qui font les Heros ! Vain préjugé, dont ſe flate l'ignorance, & démenti tant de fois par les exemples des plus celebres Conquerans. Ces exemples ſont en ſi grand nombre, qu'il ſeroit ennuyeux de les rapporter, & ne ſuffit-il pas de rappeller les occaſions que la Guerre a fournies à V. A. R. de ſignaler ſon courage ? Ne prouvent-elles pas aſſez que, pour être amateur des beaux Arts, on n'en eſt pas moins intrepide dans les combats ? Pour moy, MONSEIGNEUR, qui ay conſacré à l'étude des belles Lettres la meilleure partie de mon temps, ne ſuis-je pas un de ceux qui doivent le

plus se feliciter du goût que vous témoignez y prendre, puisque c'est là ce qui me fournit aujourd'huy l'occasion de vous presenter les hommages du profond respect avec lequel je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VÔTRE ALTESSE ROYALE,

Le très-humble & très-obeïssant Serviteur,
DE LA FOSSE.



PREFACE.

DEpuis qu'Henri Estienne a rendu publiques les Odes d'Anacreon, en les faisant voir imprimées pour la premiere fois, il en a paru de tems en tems des traductions differentes. Outre la sienne & celles d'Elias Andreas, qui sont Latines, j'en ay veu encore trois Italiennes, quatre Françoises, & une Angloise; mais cette derniere d'une douzaine d'Odes seulement. Ce qui a fait, à mon advis, cette quantité de traductions, c'est qu'en lisant Anacreon, on est si charmé des beautez qui s'y font sentir, qu'on voudroit les faire connoître à tout le monde;

& l'on s'y engage d'autant plus volontiers, que l'air facile & naturel qui paroît dans l'Original, fait croire que la copie en sera très-aisée.

Dans les quatre traductions Françoises je comprens cette partie des Odes d'Anacreon, que Mr l'Abbé Regnier a si bien mises en Vers François, & qui sont inserées dans le recueil entier qu'il nous a donné des Ouvrages de ce Poëte, traduits par luy-même en Vers Italiens. Mais enfin ce n'en est qu'une partie. La seule traduction generale qu'on lise presentement, est en Prose. Elle a eu, & a encore beaucoup d'Approbateurs. Madame Dacier à qui nous la devons, prétend dans sa Preface qu'il n'y a que les traductions en Prose qui puissent être fideles, & rejette celle d'un ancien Poëte François nommé Belleau, principalement parce qu'elle est en Vers, & par conse-

quent peu fidele. Elle dit la même chose de celles d'Henri Estienne, & d'Elias Andreas. Mon opinion est en cela differente de la sienne, sur tout à l'égard des deux dernieres; & j'y trouve tant de fidelité, que quelquefois il seroit bon, ce me semble, qu'il y en eût moins.

Je dis plus, & c'est une verité, que je ne crains pas qu'on refute; les Vers ne doivent être traduits qu'en Vers. On ne sçauroit les mettre en Prose, quelque excellente que cette Prose soit, qu'on ne leur fasse perdre beaucoup de leur force & de leur agrément. Je ne dis pas que si on l'appuie de remarques curieuses & solides, l'Ouvrage ne soit très-utile & très-estimable: mais s'il faut dire la verité, un Poëte à qui l'on se contente, en le traduisant, de laisser ses pensées toutes seules destituées de l'harmonie & du feu des Vers, n'est plus un Poëte, c'est le cadavre d'un Poëte.

Ainsi toutes ces traductions de Vers en Prose que l'on nomme fideles, sont au contraire très-infideles, puisque l'Auteur, que l'on y cherche, y est si défiguré.

Avec cette opinion, je ne pouvois faire ma traduction autrement qu'en Vers. Ce qui m'y a encore engagé, a été la lecture des trois traductions Italiennes, faites aussi en Vers, la premiere par un Florentin, nommé Bartolomeo Corsini, la seconde par un François même, je veux dire par Mr l'Abbé Regnier, dont j'ai déja parlé; & la troisiéme par un autre Florentin, nommé Mr l'Abbé Salvini, homme très-estimable, & par la connoissance parfaite qu'il a des belles lettres, & par la quantité de langues qu'il possede.

Ces trois traductions ont acquis en Italie une estime generale, qui m'a échauffé d'une vive émulation, & m'a excité, je l'avouë, à faire

tous mes efforts, pour donner en nôtre langue une copie, dans laquelle on pût reconnoître du moins quelques traits d'un si charmant Original. C'est au Public à juger de la réüssite de mon entreprise.

Pour m'en assurer, j'ai fait, ce me semble, ce qu'il est necessaire que tout Traducteur fasse, c'est-à-dire que je me suis mis dans l'esprit que c'étoit un Original que je produisois moi-même, que l'invention & les pensées d'Anacreon étoient les miennes, & que je n'avois plus qu'à chercher dans ma langue des expressions telles que je pouvois m'imaginer qu'il les eût choisies lui-même, s'il eût été François. Il est vrai que les coûtumes & les mœurs qui y sont representées, sont en quelques endroits fort differentes des nôtres : mais tous les jours ne fait-on pas des Ouvrages en nôtre langue, où l'on peint des mœurs & des coûtumes étrangeres, & en

ſont-ils moins des Originaux ?

Ainſi je me ſuis plus attaché au ſens qu'aux mots du texte. Le ſens eſt de toutes les langues, les mots ſont particuliers à une ſeule. Non que je n'aye tâché d'exprimer les mots, autant qu'il m'a eſté poſſible, & de rendre ma traduction auſſi litterale que l'eût pu faire la meilleure Proſe : mais quand j'y ai trouvé des difficultez, qui me gênoient trop, je me ſuis contenté d'expliquer le ſens le plus que j'ai pu dans toute ſa force. J'ai ſouvent fait réflexion que, lorſqu'un endroit que vous traduiſez, ne plaît pas, vous avez beau dire qu'il eſt dans l'Original, on croit que vous l'avez mal entendu, ou gâté par vôtre explication, ou ſi l'on reçoit vôtre excuſe, on condamne vôtre Auteur-même, & vous êtes coupable du mépris que le Lecteur conçoit pour lui.

J'ai pris encore d'autres libertez,

mais peu, & toutes ſur l'exemple des plus fameux Traducteurs. J'en parlerai dans mes remarques ſur chaque Ode. Une des plus grandes eſt d'avoir rempli un endroit vuide dans la quarante-neuviéme, de ſorte que plus de la moitié eſt de moi, & peut-être dira-t'on que je ſuis bien hardi de mêler ainſi mes penſées à celles d'Anacreon. Bien hardi ſoit ; ce n'eſt pas là un reproche qui me puiſſe deshonorer ; c'eſt celui d'avoir mal réüſſi que je crains. Je pouvois m'épargner cette crainte, en ne me mettant point dans le peril, cela eſt vrai: mais on ne feroit jamais rien de bien, ſi l'on ne ſe mettoit pas au riſque de mal faire.

Je n'ai pas beſoin de m'étendre ici ſur les loüanges des Odes d'Anacreon ; c'eſt à ma traduction à en faire comprendre le merite, ou bien elle n'eſt pas bonne ; car certainement Anacreon eſt le plus

gracieux de tous les Poëtes. Je ne doute pas toutefois qu'il n'y ait des gens, qui trouveront que quelques-unes de ses Odes ont un air trop simple; & je ne dirai pas, pour le justifier, que c'étoit le goût de l'Antiquité, & celui qu'on trouve dans les écrits d'Homere. Si ce goût est mauvais, l'Antiquité a eu tort de le suivre, & Homere aura failli en cela aussi-bien qu'Anacreon: mais il faut prouver qu'il n'est pas mauvais.

La Poësie a pour objet de peindre toutes choses, selon le vrai, dont la nature est le modele, & plus ses peintures s'y rapportent exactement, plus elle est près de son but. C'est de là qu'elle tire ses plus grands effets. Mais ceux qui se font un merite de penser & de s'exprimer d'une maniere brillante & extraordinaire, ne le peuvent qu'en s'écartant de cette Verité, qui n'aime que le simple & le na-

turel, même dans les ſujets les plus élevez ; de ſorte qu'abandonnant ce modele, il faut que vous ayez recours à vôtre imagination, qui ne s'occupant que de ce qui éclate, produira quelquefois des penſées qui ſurprendront & plairont d'abord: mais un peu de réflexion fait bientôt appercevoir le faux à travers tout le brillant qui le couvre, & l'on eſt tout étonné de voir que le dégoût & l'ennui ſuccedent pour jamais au plaiſir & à l'admiration. Virgile, qui eſt tout ſimple & tout naturel, eſt toûjours lû avec un nouveau plaiſir ; & Lucain au contraire, qui s'étudie à briller par tout, n'eſt gueres lû plus d'une fois. Enfin,

Rien n'eſt beau que le Vrai, le Vrai ſeul eſt aimable.

Ainſi pour revenir aux Anciens, ce n'eſt pas parce qu'ils ont ſuivi ce goût-là, qu'il eſt le meilleur, mais c'eſt parce qu'il eſt le meilleur,

leur, qu'ils l'ont ſuivi.

D'abord je voulois faire toutes mes Odes de la même meſure, que celles d'Anacreon, qui répondent à nos Vers de ſept & de huit ſillabes : mais deux raiſons m'en ont empêché. La premiere eſt la crainte que j'ai euë que cet aſſujettiſſement ſi exact ne me jettât quelquefois dans la neceſſité d'être ſec & forcé. La ſeconde eſt que j'ai craint auſſi que cette meſure toûjours la même dans cinquante-cinq Odes, ne fût ennuieuſe au Lecteur. Elle ne l'eſt point dans le Grec : mais nos oreilles Françoiſes ne s'accommodent pas ſi aiſément d'une uniformité de tons ; & Malherbe n'a pas fait toutes ſes Odes de la même meſure.

Ce n'eſt pas que les Vers de même meſure ne plaiſent infiniment dans nos Poëmes Dramatiques, qui ſont de longs ouvrages ; & le Lutrin, qui eſt un poëme Epique

de plus de douze cens vers mesurez également, fait un très-grand plaisir dans sa lecture : mais les Vers Heroïques ont cet avantage par dessus les petits Vers, que leur mesure ayant plus d'étenduë, elle recule davantage les rimes, & les sépare dans une distance qui donne du plaisir à l'oreille, sans la fatiguer ; au lieu que les Vers de sept ou huit sillabes finissant vîte, ramenent plutôt les rimes, qui, nous frappant frequemment l'oreille, ne manqueroient pas de nous devenir insupportables dans un Ouvrage de longue haleine. On me repliquera que les Odes, dont il s'agit ici, ne sont pas des Ouvrages de longue haleine. Chacune en particulier, je l'avouë ; mais toutes ensemble, qui peut me le nier ?

Je ne parle que des cinquante-cinq Odes, qui sont le plus connues pour être d'Anacreon, quoy qu'il y en ait quelques autres qu'on luy

attribuë : mais outre que je ne voy pas de certitude qu'elles ſoient de luy, & qu'il y en a bien certainement qui n'en ſont pas, je les ay trouvées trop inferieures aux precedentes, pour les faire paroître enſemble. Je ſay qu'il y a des gens, qui, en ramaſſant avec ſoin les moindres reſtes d'un Auteur, penſent par là témoigner à ſa memoire l'eſtime qu'ils font de luy. Mais en verité ils la luy témoigneroient bien mieux, en ſupprimant tout ce qui peut diminuer dans l'eſprit des Lecteurs l'admiration qu'il a meritée d'eux par des ouvrages achevez.





LA VIE D'ANACREON.

ANACREON étoit de Teos, Ville au milieu de l'Ionie ; c'eſt pourquoi il s'eſt ſervi dans toutes ſes Odes du langage Ionien, à la reſerve de quelques-unes qui ſont écrites en Dorien ; ce qui a donné lieu à quelques gens de croire que celles-là n'étoient pas de lui.

Il étoit d'une naiſſance très-illuſtre, ſelon un paſſage de Platon, où l'on voit qu'il étoit parent de Solon, dont le pere étoit de l'ancienne famille de Codrus, & la mere couſine germaine de la mere de Piſiſtrate. Codrus fut ce Roi

celebre, qui ſe dévoüa genereuſe-ment à la mort pour ſon païs: Horace en fait mention, *Codrus pro patria non timidus mori.* Piſiſtrate fut celui, qui chaſſé deux fois d'Athenes, dont il s'étoit fait Roi, eut l'addreſſe d'y rentrer une troiſiéme fois, & de s'y rétablir.

On n'eſt pas bien d'accord ſur le nom du Pere d'Anacreon. Les u. s l'appelloient Scytimus, les autres Eumelus, les autres Parthemius, & les autres Ariſtocritus. Il a vécu du tems que Polycrates regnoit à Samos; c'eſt-à-dire cinq cens ans avant la venuë de Jeſus-Chriſt.

Son eſprit le rendit ſi agreable à ce Prince, qu'il eut l'honneur d'être admis dans ſes conſeils & dans ſes plaiſirs; & reſſentit perſonnellement les effets de ſa liberalité. On dit qu'ayant une fois reçu de lui cinq talens, il paſſa deux nuits ſans dormir, de l'inquietude que lui don-

noit la garde de cette ſomme, & qu'il la lui rendit, pour ſe débarraſſer, diſoit-il, de ce qui lui cauſoit tant de ſoins.

Ce trait ne me paroît pas ſi hors de vrai-ſemblance, qu'il a ſemblé à quelques Interpretes. Anacreon, il eſt vrai, ſe montre dans ſes Ouvrages ſi détaché de richeſſes, qu'on a de la peine à croire que la peur de perdre cet argent, le pût troubler à ce point-là. Cependant il faut ſonger que cinq talens font environ dix mille francs de nôtre monnoie; & qu'il eſt très-probable que cette ſomme, qui ne nous paroît pas preſentement fort conſiderable, pouvoit l'être au païs, & dans le ſiecle d'Anacreon, puis qu'il y a eu même des tems en France, où c'eût été être riche que de la poſſeder. Un paſſage d'Herodote favoriſe cette opinion. Il dit que Clyſthenes, Prince de Sicyone, aiant fait choix de Megacles

pour ſon gendre, qu'il préfera à pluſieurs Princes, qui étoient venus briguer le mariage de ſa fille ; il leur donna à chacun un talent, pour les dédommager des dépences de l'allée & du retour, & de celles qu'ils avoient faites pendant une année de ſejour en ſes Etats. Anacreon aimoit fort ſes aiſes, & ſon détachement pour les richeſſes pouvoit bien aller juſqu'à ne vouloir pas ſe donner les ſoins & les peines qu'il faut pour les acquerir : mais il pouvoit bien d'abord être flaté de la poſſeſſion d'une ſomme conſiderable qui ne lui coutoit rien, & qui lui donnoit le moien de gouter encore mieux les agrémens de la vie. Ajoutez qu'il étoit peut-étre peu accoutumé à ſe voir devant lui une ſi groſſe ſomme à la fois ; & par toutes ces raiſons il n'eſt pas étonnant qu'il ait apprehendé de la perdre. Mais en la rendant, comme il fit, ne la perdoit-

il pas auſſi réellement que ſi elle lui eût été volée ? Il en faut bien convenir : mais il vouloit avoir l'honneur de s'en être dépoüillé volontairement, & il aima mieux que ſon Bienfacteur en profitât qu'un voleur.

Polycrates ne fut pas le ſeul Prince qui lui donna des marques de ſon eſtime. Hipparchus, fils du même Piſiſtrate, dont il eſt déja parlé, lui envoya une galere à cinquante rames, le preſſant par des lettres de paſſer la mer Egée, & de venir en ſa Cour, où le bruit de ſa reputation donnoit à tout le monde, & à lui en particulier, une grande impatience de le voir.

Outre ſes Odes, qui ſont paſſées juſques à nous, il avoit compoſé encore des Elegies & des Hymnes. Il ne reſte plus aucune de ſes Elegies, & l'on ne voit plus que quelques fragmens de ſes Hymnes. Mais il ſuffiſoit de ſes

Odes, pour établir sa reputation. Ce n'est ni la quantité, ni la longueur des Ouvrages, qui immortalisent un Auteur: c'est leur bonté, dit Martial.

Sœpiùs in libro memoratur Persius uno
Quàm levis in totâ Marsus Amazonide.

Il n'est pas besoin que je parle ici de son esprit & de ses mœurs. Il nous en donne dans ses Ouvrages une image trés vive & trés naturelle. L'amour & le vin qui furent ses deux passions dominantes, ne devoient point dans la morale de ce tems-là passer pour de grands vices: puisque Platon, le divin Platon, ne fait point de difficulté de lui donner dans ses écrits le nom de Sage. Mais il n'est pas étonnant que n'étant point éclairé des lumieres de la veritable Religion, & n'aiant aucune idée des récompenses qu'elle nous promet dans l'autre vie, quelques-

uns, comme Anacreon, aient mis leur felicité dans les plaiſirs que celle-ci leur preſentoit.

Il a vécu quatre-vingt-cinq ans, & mourut, dit-on, d'un pepin de raiſin, qui s'arrêta dans ſa gorge, & l'étouffa.



TABLE

DES ODES D'ANACREON mises en François.

Sur sa Lyre. Ode I. Page 3.
Pour les Femmes. Ode II. p. 7.
L'Amour refugié dans la maison d'Anacreon. Ode III. p. 11.
Sur l'usage de la vie. Ode IV. p. 17.
Sur la Rose. Ode V. p. 19.
Mascarade. Ode VI. p. 23.
Vangeance de l'Amour. Ode VII. p. 25.
Sur un Songe. Ode VIII. p. 29.
Sur une Colombe. Ode IX. p. 31.
Sur un Amour de cire. Ode X. p. 37.
Sur le reproche qu'on lui faisoit de son âge. Ode XI. p. 39.
Contre une Hirondelle. Ode XII. p. 41.
Ses Fureurs. Ode XIII. p. 47.
Combat contre l'Amour. Ode XIV. p. 49.
Ses plaisirs. Ode XV. p. 53.
Que l'Amour seul est le sujet de ses Vers. Ode XVI. p. 57.
Sur une Coupe d'argent. Ode XVII. p. 59.
Sur le même sujet. Ode XVIII. p. 63.
Sur ce qu'il aime à boire. Ode XIX. p. 67.

Ses souhaits amoureux. Ode XX. p. 69.
Sa Soif. Ode XXI. p. 73.
L'agreable Solitude. Ode XXII. p. 77.
Sur les Richesses. Ode XXIII. p. 79.
Sur l'incertitude de la vie. Ode XXIV p. 83.
Sur le pouvoir du vin. Ode XXV. p. 85.
Sur le même sujet. Ode XXVI. p. 89.
Sa joie dans le vin. Ode XXVII. p. 91.
Le Portrait de sa Maîtresse. Ode XXVIII. p. 93.
Le Portrait de Bathylle. Ode XXIX. p. 99.
L'Amour pris. Ode XXX. p. 105.
Ses Fureurs. Ode XXXI. p. 107.
Sur le nombre de ses Amours. Ode XXXII. p. 111.
Sur le même sujet. Ode XXXIII. p. 117.
A sa Maîtresse. Ode XXXIV. p. 119.
Sur un Tableau où Europe est peinte. Ode XXXV. p. 121.
Son chagrin contre un homme qui lui parloit des preceptes de Rhetorique à table. Ode XXXVI. p. 123.
Le Printems. Ode XXXVII. p. 127.
A un homme qui lui reprochoit sa vieillesse. Ode XXXVIII. p. 133.
Les effets du Vin sur lui. Ode XXXIX. p. 137.
L'Amour picqué par une Abeille. Ode XL. p. 141.

TABLE.

Le Banquet. Ode XLI. p. 143.
Ce qu'il aime le plus. Ode XLII. p. 149.
Sur la Cigale. Ode XLIII. p. 151.
Sur un Songe. Ode XLIV. p. 157.
Sur les fleches de l'Amour. Ode XLV. p. 159.
Contre les mauvais effets de l'or. Ode XLVI. p. 163.
Sur la Vieillesse de bonne humeur. Ode XLVII. p. 167.
Il se prepare au plaisir d'un Banquet. Ode XLVIII. p. 169.
Fête de Bacchus. Ode XLIX. p. 171.
Vendanges prêtes à faire. Ode L. p. 175.
Venus nageant gravée sur un Disque. Ode LI. p. 179.
Les Vendanges. Ode LII. p. 183.
Eloge de la Rose. Ode LIII. p. 187.
Qu'il se plaît parmi la jeunesse. Ode LIV. p. 193.
Sur les Amans. Ode LV. p. 197.

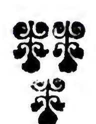


TABLE
DES ODES EN GREC,
Par ordre Alphabetique.

A.

Αγε ζωγεάφων, ᾠδὴ κη. pag. 92
ᾠδὴ μθ. 172
Αἱ Μῦσαι τ Ἔρωτα. ᾠδὴ λ. 104
Αεά τις τόρευσε πόντον. ᾠδὴ να. 178
Ἄφες με. ᾠδὴ λα. 106

Γ.

Γεάφε μοι Βάθυλλον. ᾠδὴ κθ. 98

Δ.

Διὰ νυκτὸς. ᾠδὴ η. 28
Δότε μοι, δότε. ᾠδὴ κα. 72
Δότε μοι λύρlω. ᾠδὴ μη. 168

E.

Εγὼ γέρων μὲν. ᾠδὴ λη. 152
Εδόκουω ὄναρ. ᾠδὴ μδ. 156
Εἰ φύλλα πάντα. ᾠδὴ λβ. 110
Εν ἰσχίοις. ᾠδὴ νε. 196

TABLE.

Επειδὴ βροτός. ᾠδὴ κδ. 82
Επὶ μυρσίναις. ᾠδὴ δ. 16
Ερασμίη πέλεια. ᾠδὴ θ. 30
Ερως ποτ' ἐν ῥόδοισι. ᾠδὴ μ. 140
Ερῶτα κήρινον. ᾠδὴ ι. 36

H.

Ἡ γῆ μέλαινα. ᾠδὴ ιθ. 66
Ἡ Ταντάλου. ᾠδὴ κ. 68

Θ.

Θέλω, θέλω φιλῆσαι. ᾠδὴ ιδ. 46
Θέλω λέγειν Ατ. ᾠδὴ α. 2

I.

Ἴδε πῶς ἔαρος. ᾠδὴ λζ. 126
Ἱλαροὶ πίωμεν. ᾠδὴ μα. 142

K.

Καλὴ τέχνα. ᾠδὴ ιη. 62

Λ.

Λέγουσιν αἱ γυν. ᾠδὴ ια. 38

M.

Μακαρίζομέν σε τέττ. ᾠδὴ μγ. 150
Μεσονυκτίοις ποτ'. ᾠδὴ γ. 10
Μή με φύγῃς. ᾠδὴ λδ. 118

O.

Ὁ ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθ. ᾠδὴ με. 158

Οἱ μὲν καλὴν Κυβ. ᾠδὴ. ιγ. 46
Ο πλοῦτος ειγε χρ. ᾠδὴ κγ. 78
Οτ' ἐγὼ νέοις. ᾠδὴ νδ. 192
Οτ' ἐγὼ πίω. ᾠδὴ λθ. 139
Οταν ὁ βάκχος. ᾠδὴ κς. 88
Ο῾ταν πίνω. ᾠδὴ κε. 84
Ο῾τε ἐν ποτοις ατ, ᾠδὴ ν. 174
Ο' ταῦρος οὗτον, ᾠδὴ λε. 120
Οὔ μοι μέλει Γυγ, ᾠδὴ ιέ. 52

Π.

Παρὰ τὴν σκιὴν. ᾠδὴ κβ. 76
Ποθέο μὲν Διονύσου. ᾠδὴ μβ. 148

Σ.

Στεφανηφόρου μετ' ἦρος. ᾠδὴ νγ. 186
Στεφάνους μὲν κροτα. ᾠδὴ ς. 22
Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θηβ. ᾠδὴ ις. 56
Σύ μὲν φίλη χελ. ᾠδὴ λγ. 116

Τ.

Τί με τοὺς νόμους. ᾠδὴ λς. 122
Τί σοι θέλεις ποι. ᾠδὴ ιβ. 40
Τὸ ῥόδον τὸ τῶν. ᾠδὴ ε. 18
Τὸν ἄργυρον τορ. ᾠδὴ. ιζ. 58
Τὸν μελανοχαῖτα. ᾠδὴ νβ. 182
Τοῦ Διὸς ὁ παῖς. ᾠδὴ κζ. 90

Υ.

Υακινθίνη με ῥάβδῳ. ᾠδὴ ή. 24

Φ.

Φιλῶ γέροντα τερπνόν. ᾠδὴ μζ. 166

Φύσις κέρατα. ᾠδὴ β. 6

Χ.

Χάλεπον τὸ μὴ φιλ. ᾠδὴ μς. 162





APPROBATION.

J'ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le preſent Manuſcrit, & j'ai cru que le Public en verroit l'impreſſion avec beaucoup de plaiſir. FAIT à Paris ce 24. Aouſt 1703.

FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la Grace de Dieu Roi de France & de Navarre ; A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra ; Salut. ANTOINE DE LA FOSSE, Nous ayant fait expoſer qu'il deſireroit donner au Public un Livre intitulé, *Nouvelle Traduction en Vers François des Odes d'Anacreon, avec des Remarques, & autres Ouvrages de ſa Compoſition*, s'il Nous plaiſoit lui octroyer nos Lettres de Privilege : Nous avons permis & permettons par ces Preſentes audit Sieur DE LA FOSSE de faire imprimer ledit Livre en telle forme, marge, caracteres, en un ou pluſieurs Volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre par tout nôtre Royaume pendant le temps de *huit années* conſecutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes.

Faisons deffenses à tous Imprimeurs, Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'imprimer, faire imprimer, contrefaire, vendre ni debiter ledit Livre sous quelque pretexte que ce puisse être, même d'impression étrangere, sans le consentement par écrit dudit Exposant ou de ses ayans cause; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées és Registres de la Communauté des Imprimeurs & Libraites de Paris; Que l'impression dudit Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, & ce en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; Et qu'avant que de l'exposer en vente il en sera mis deux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de nôtre Château du Louvre, & un autre dans celle de nôtre très-cher & feal Chevalier Chancelier de France le Sieur Phelypeaux Comte de Pontchartrain, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Presentes: Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites Presentes, qui sera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier nôtre Huissier ou Sergent

de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de haro, charte normande & Lettres à ce contraires ; CAR tel est nôtre plaisir. DONNE' à Versailles le vingt-cinquiéme jour de Novembre l'an de Grace mil sept cens trois, & de nôtre Regne le soixante-uniéme. *Signé*, Par le Roy en son Conseil, LECOMTE. Et scellé du grand Sceau de cire jeaune.

Registré sur le Livre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. LXXIII. page 86. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrest du 13. Août dernier. A Paris ce trente-uniéme Decembre mil sept cens trois.

Signé, P. EMERY, *Syndic.*

Et ledit Sieur DE LA FOSSE a cedé & transporté à P. RIBOU, Libraire, son droit au present Privilege, pour en joüir suivant l'accord fait entre eux.

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ

ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ ΤΗΙΟΥ ΜΕΛΗ.

LES ODES D'ANACREON.

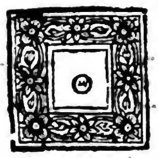


ΑΝΑΚΡΕΟΝΤΟΣ

ΤΗΙΟΥ ΜΕΛΗ.

ᾠδὴ α.

ΕΙΣ ΛΥΡΑΝ.



Θέλω λέγειν Ἀτρείδας,
Θέλω δὲ Κάδμον ᾄδειν.
Ἁ βάρβιτος δὲ χορδαῖς
Ἔρωτα μοῦνον ἠχεῖ.
Ἤμειψα νεῦρα πρώην,
Καὶ τὴν λύρην ἅπασαν.
Κἀγὼ μὲν ᾖδον ἄθλους
Ἡρακλέους, λύρη δὲ
Ἔρωτας ἀντεφώνει.
Χαίροιτε λοιπὸν ἡμῖν
Ἥρωες· ἡ λύρη γὰρ
Μόνους ἔρωτας ᾄδει.



ODES D'ANACREON.

ODE I.

SUR SA LYRE.



E Cadmus & des fils d'Atrée
En vain je veux chanter les noms.
Ma lyre aux Amours consacrée
Ne me rend que d'amoureux sons.
L'autre jour de cordes nouvelles
Je venois de la remonter,
Et je m'efforçois de chanter
Les entreprises immortelles,
Qu'Hercule sçut executer.
Je cherchois des tons dignes d'elles:
Mais, en dépit de mes efforts,
Sous mes doits les cordes rebelles
Résonnoient d'amoureux accords.
Hercule, Cadmus, fils d'Atrée,
Adieu donc, adieu pour toujours.
Ma lyre aux Amours consacrée
Ne peut chanter que les Amours.

REMARQUES

SUR L'ODE I.

CETTE Ode ſert de Preface à toutes les autres, du moins à la plus grande partie. Elle prepare le Lecteur à n'y voir regner que des ſujets qui ont rapport à l'amour, & nous montre de la maniere du monde la plus ingenieuſe, que pour travailler avec ſuccés, il faut ſuivre ſon genie; qu'il ne peut rien produire d'heureux, quand il eſt forcé, & que quelque violence qu'on lui faſſe, il ſe découvre ſouvent où il le faloit le moins. Ovide a eu la même idée dans la premiere de ſes Elegies amoureuſes, c'eſt à mon gré une de ſes plus belles. Elle commence ainſi.

Arma gravi numero, violentaque bella parabam
Edere.

De Cadmus.] Je croi qu'Anacreon a entendu par Cadmus les travaux & les exploits de ce Prince, leſquels ont été aſſez celebres pour être la matiere d'un grand Poëme.

Il étoit fils d'Agenor Roi de Thebes. Jupiter lui donna en mariage Har-

monie fille de Mars & de Venus, & obligea tous les Dieux d'assister aux nopces, & de faire chacun un present à la mariée. Tout cela peutêtre pour faire une compensation avec Europe sœur de l'époux, laquelle il avoit enlevée. Agenor voiant disparoître sa fille, & ne sachant pas ce qu'elle étoit devenuë, commanda à Cadmus de l'aller chercher par tout, & de ne point revenir, sans la ramener avec lui. Ce fut dans cette recherche que la fortune lui fit naître tant d'avantures décrites dans les Metamorphoses d'Ovide.

Des fils d'Atrée,] Agamemnon & Menelas. Nos Poëtes tragiques ont trop fait connoître ces deux freres, pour avoir besoin qu'on en parle plus au long. Je ne puis omettre pourtant qu'il y a des Auteurs qui les font fils de Plisthene, duquel Atrée étoit le pere.

Chanter les noms.] Il y a *dire* dans le premier vers du texte : mais il y a *chanter* dans le second. En Poësie *dire* & *chanter* sont termes synonimes, dont le choix est indifferent. Anacréon dans ce premier vers s'est plutôt servi de λέγειν, qui signifie *dire*, que de ᾄδειν, qui signifie *chanter*, parce que ᾄδειν eût fait un spondée dans le second pied, dont Anacréon fait

un ïambe, autant qu'il peut, dans toutes ses Odes.

Je cherchois des tons dignes d'elles.] Et ce qui suit jusqu'à Hercule, Cadmus, &c. J'ai un peu étendu la pensée d'Anacréon, qui

ᾠδὴ β.

ΕΙΣ ΓΥΝΑΙΚΑΣ.

Φύσις κέρατα ταύροις,
Ὁπλὰς δ' ἔδωκεν ἵπποις,
Ποδωκίην λαγωοῖς,
Λέουσι χάσμ' ὀδόντων,
Τοῖς ἰχθύσι τὸ νηκτὸν,
Τοῖς ὀρνέοις πέτασθαι,
Τοῖς ἀνδράσι φρόνημα.
Γυναιξὶν οὐκ ἔτ' εἶχεν.
Τί οὖν δίδωσι; κάλλος,
Ἀντ' ἀσπίδων ἁπασῶν,
Ἀντ' ἐγχέων ἁπάντων·
Νικᾷ δὲ καὶ σίδηρον
Καὶ πῦρ καλή τις οὖσα.

qui dit ſimplement : *Ma lyre chantoit l'amour.* J'ai donné dans ma Preface des raiſons de ces ſortes de libertez que j'ai priſes dans ma traduction.

ODE II.

POUR LES FEMMES.

LA Nature prudente eut ſoin de partager
Le farouche Lion d'une force indomtable,
De cornes elle arma le Taureau redoutable,
Elle apprit au Lievre leger
Les detours imprevûs d'une courſe rapide ;
De ſes agiles pieds le Cheval ſe deffend ;
Le Poiſſon en nageant fend la plaine liquide,
Et de ſon vol leger l'Oiſeau perce le vent.
L'Homme eut la prudence en partage,
Et la Femme fragile, où fut ſa ſeureté ?
Que reçut-elle ? Un don, à qui tout rend hommage.
Un don qui fait un fou de l'homme le plus ſage,
Qui triomphe de tout, le don de la Beauté.

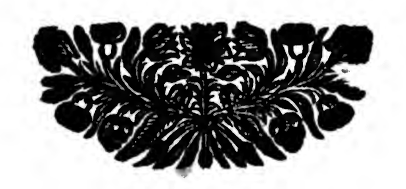
REMARQUES
SUR L'ODE II.

LES *détours imprêveus.*] J'entens par detours l'artifice dont le Lievre se sert quand étant trop pressé, il se jette tout à coup à côté du chemin qu'il suivoit, pour laisser passer les chiens que l'impetuosité de leur course emporte bien au delà, & gagner ainsi sur eux le tems qu'il leur faut pour se remettre à courir sur ses traces.

Le don de la beauté.] Ce mot est cinq vers plus haut dans l'original : mais il m'a paru que de dire les effets de la Beauté avant que de la nommer, cela suspendoit agreablement l'esprit du lecteur. Quelques traductions, après avoir dit que *la Nature donna la prudence aux hommes*, ajoutent qu'*elle n'eut plus rien dont elle pût faire present aux femmes.* Cela n'est point dans Anacréon, & il ne pouvoit pas le penser, puis qu'immediatement après, il dit que la Nature leur donna la Beauté. Il y a dans le Grec, *elle donna la prudence aux hommes, mais elle ne la donna point aux femmes*; car φρόνημα, *la prudence*, se rappor-

te à εἶχεν *præbuit*, *donna*, ἔχω tout ſeul aiant les ſignifications de ſes compoſez, & entre autres celles de παρέχω, *præbeo*, *je donne*, *je preſente*. Que leur donna-t-elle donc ? la Beauté. Ce dialogue eſt tres-regulier, au lieu que de l'autre maniere, il n'y en a point, ou il eſt tel, qu'après l'avoir entendu, il faut convenir qu'il eſt très-forcé.

On peut traduire auſſi οὐκ εἶχεν, *ne put*, parce que οὐκ ἔχω, avec un infinitif ſignifie, je ne puis, & ſous-entendre διδόναι *donner*. C'eſt à dire, la Nature donna la prudence aux hommes, mais elle ne put la donner aux femmes ; & c'eſt ainſi que les Interpretes Latins l'ont expliqué.



ᾠδὴ γ.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Μεσονυκτίοις ποθ' ὥραις,
Στρέφεται, ὅτ' Ἄρκτος ἤδη
Κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,
Μερόπων δὲ φύλα πάντα
Κέαται κόπῳ δαμέντα,
Τότ' Ἔρως ἐπισταθείς μευ
Θυρέων ἔκοπτ' ὀχῆας.
Τίς, ἔφην, θύρας ἀράσσει;
Κατὰ μεῦ σχίσεις ὀνείρους.
Ὁ δ' Ἔρως, ἄνοιγε, φησὶ,
Βρέφος εἰμὶ, μὴ φόβησαι.
Βρέχομαι δὲ, κἀσέληνον
Κατὰ νύκτα πεπλάνημαι.
Ελέησα ταῦτ' ἀκούσας.
Ανὰ δ' εὐθὺ λύχνον ἅψας.
Ανέῳξα. καὶ βρέφος μὲν
Εσορῶ, φέροντα τόξον,
Πτέρυγάς τε καὶ φαρέτρην.
Παρὰ δ' ἱστίην καθίσας,

ODE III.

L'AMOUR REFUGIE' dans la Maiſon d'Anacreon.

AU milieu de la pluie & d'une obſcure nuit,
Quand tout dort dans les airs, ſur la terre & dans l'onde,
L'autre jour à ma porte on vint faire du bruït.
Du lit, où je dormois dans une paix profonde,
Je crie en ſurſaut réveillé,
Quel bruït fait-on là bas ? Qui frappe de la ſorte ?
C'eſt moi, c'eſt un enfant tout tranſi, tout mouillé,
Dit-on, ne craignez rien. Ouvrez-moi voſtre porte:
Dans l'ombre de la nuit j'ai perdu mon chemin.
Cette voix éxcita ma pitié ſecourable.
Je me leve, & deſcens une lampe à la main,
J'ouvre, & vois en effet un enfant tout aimable.
Un arc qu'il empoignoit me le rendit ſuſpect.
Un carquois tout rempli de fleches acerées
Reſonnoit ſur ſon dos armé d'aiſles dorées.
Frappé de crainte & de reſpect,
Je le pris pour l'Amour. Helas! c'étoit lui-même.
La ſuite me le fit bien voir.
Près du feu je le fis aſſeoir,

Παλάμαισι χεῖρας αὐτοῦ
Ἀνέθαλπον, ἐκ δὲ χαίτης
Ἀπέθλιβον ὑγρὸν ὕδωρ.
Ὁ δ' ἐπεὶ κρύος μεθῆκε,
Φέρε, φησὶ, πειράσωμεν.
Τόδε τόξον ἐστί μοι νῦν,
Βλάβεται βραχεῖσα νευρή;
Τανύει δὲ, καὶ με τύπτει
Μέσον ἧπαρ, ὥσπερ οἶστρος.
Ἀνὰ δ' ἄλλεται καχάζων,
Ξένε δ', εἶπε, συγχάρηθι.
Κέρας ἀβλαβὲς μέν ἐστι,
Σὺ δὲ καρδίην πονήσεις.



Tâchant entre mes mains, avec un ſoin extrême,
De réchauffer ſes mains, de ſecher ſes cheveux.
O ſoins contraires à mes vœux!
A peine il eſt ſeché, que d'une main hâtée
Il prend un trait dans ſon carquois,
Un trait fatal dont il fait choix.
La corde de mon arc n'eſt-elle point gâtée?
Dit-il, eſſayons: & ſoudain
Il décoche ce trait, & m'en perce le ſein.
Il s'applaudit du coup, & de joie il en ſaute,
Et me dit, en partant, avec un ris moqueur,
Mon arc n'eſt point gâté; mais prends garde à ton cœur.
Adieu. Je paye ainſi mon hôte.



REMARQUES
SUR L'ODE III.

AU *milieu de la pluie, &c.*] J'ai cru devoir d'abord marquer qu'il pleuvoit, quoi que l'original ne le faſſe entendre que plus bas, & il m'a paru que minuit étoit aſſez exprimé dans le même vers, ſans que je traduiſiſſe encore

Στρέφεται ὅτ' Ἀρκτὸς ἤδη
Κατὰ χεῖρα τὴν Βοώτου,

C'eſt à dire, comme l'a traduit Madame D.... *Lorſque l'Ourſe tourne déja ſous la main du Bootés.* Cette érudition aſtronomique, qui pouvoit plaire du tems d'Anacréon, où l'on s'appliquoit davantage à la connoiſſance des Aſtres, n'eût été entenduë que d'un petit nombre de nos Savans.

L'autre jour à ma porte on vint faire du bruit.] Le Grec dit que c'eſt l'Amour qui vint faire ce bruit, mais il m'a ſemblé que je le devois nommer plus bas, pour ſuſpendre l'eſprit du lecteur, & exciter davantage ſa curioſité. Mr de la Fontaine qui a traduit, ou plutôt imité cette Ode, n'a nommé l'Amour qu'à la fin.

Un carquois tout rempli de fléches acerées
Reſonnoit ſur ſon dos, &c.

J'ai imité ce vers d'Homere, c'est le 46. du 1. L. de l'Iliade.

Ἔκλαγξαν δ' ἄρ' ὀϊστοὶ ἐπ' ὤμων χωομένοιο.

Virgile l'a aussi imité en parlant d'Apollon, auquel il compare Enée,

Tela sonant humeris.

Frappé de crainte & de respect.] Ce vers & les deux autres qui suivent, ne sont point dans le Grec. J'ai été obligé de les ajouter, en faisant connoître que c'étoit l'Amour qui avoit frappé à la porte d'Anacréon.

O soins contraires à mes vœux !] Cette exclamation, qui est de moi, m'a servi de liaison pour ce qui suit.

Essayons, πειράσωμεν. J'ai cru superflu de traduire le vers qui suit. Mr le Fevre, ni Mad. D. n'y trouvoient point de sens, & Mr D. l'a corrigé. Je ne nie pas que la correction ne soit tres sensée. Il me semble toutefois qu'il n'en est pas besoin pour entendre ce vers tel qu'il est dans l'original. τόδε τόξον ἔτι μοι νῦν. Il ne faudroit qu'en faire une interrogation. *Ai-je encor mon arc* ? C'est un doute que l'Amour pouvoit avoir, après le desordre où il avoit été, en entrant dans la maison d'Anacreon.

Je paie ainsi mon hôte.] J'ai ajouté cela, pour montrer que l'Amour en agit ainsi avec ceux qui le reçoivent, & c'est le sens de toute l'Ode.

ᾠδὴ δ.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

ΕΠὶ μυρσίναις τερείναις,
Ἐπὶ λωτίναις τε ποίαις
Στορέσας θέλω προπίνειν.
Ὁ δ᾽ Ἔρως χιτῶνα δήσας
Ὑπὲρ αὐχένος παπύρῳ,
Μέθυ μοι διηκονείτω.
„ Τροχὸς ἅρματος γὰρ οἷα
„ Βίοτος τρέχει κυλισθεὶς,
„ Ὀλίγη δὲ κεισόμεσθα
„ Κόνις ὀστέων λυθέντων.
Τί σε δεῖ λίθον μυρίζειν,
Τί δὲ γῇ χέειν μάταια;
Ἐμὲ μᾶλλον, ὡς ἔτι ζῶ,
Μύρισον, ῥόδοις δὲ κρᾶτα
Πύκασον, κάλει δ᾽ ἑταίρην.
Πρὶν Ἔρως ἐκεῖ μ᾽ ἀπελθεῖν
Ὑπὸ νερτέρων χορείας,
Σκεδάσαι θέλω μερίμνας.

ODE IV.

ODE IV.

SUR L'USAGE DE LA VIE.

COuché ſur un tendre feuillage,
De tréfles verdoyans, de myrthes amoureux,
Je veux faire en mes ſens couler ce doux breuvage.
Que le Dieu, dont je ſens les feux,
D'un ruban ſur ſon dos retrouſſant avec grace
Les pans de ſon leger manteau,
Prenne ſoin de remplir ma taſſe.
Le tems comme un char fuit & paſſe,
Et ſon rapide cours nous entraîne au tombeau.
Là nous ne ſommes plus que cendre.
Et que me ſervira, finiſſant mon deſtin,
Que ſur moi l'on vienne répandre
Des fleurs, des parfums, & du vin!
Suivons une plus juſte envie.
Tandis que nous vivons, couronnons-nous de fleurs.
Parfumons-nous: Et toi, doux Tyran de nos cœurs,
Va me chercher l'objet dont mon ame eſt ravie.
Je veux, avant qu'aux ſombres bords
J'éprouve les plaiſirs qu'on goûte chez les Morts,
M'aſſurer de ceux de la vie.

REMARQUES
SUR L'ODE IV.

LEs *pans de son leger manteau.*] Voila la premiere fois que j'ai veu l'Amour habillé, & il est étonnant qu'Anacreon se fasse servir par un Dieu. Cette familiarité montre leur extréme intelligence: mais

ᾠδὴ. ε.

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ.

Τὸ ῥόδον τὸ τῶν Ἐρώτων
Μίξωμεν Διονύσῳ.
Τὸ ῥόδον τὸ καλλίφυλλον
Κροτάφοισιν ἁρμόσαντες,
Πίνωμεν ἁβρὰ γελῶντες.
Ῥόδον ὦ φέριστον ἄνθος
Ῥόδον ἔαρος μέλημα.
Ῥόδα καὶ θεοῖσι τερπνά.
Ῥόδα παῖς ὁ τῆς Κυθήρης

mais ne pourroit-il point y avoir un autre ſens ſous le mot de Ἔρως, & ne ſeroit-ce point un nom qu'il avoit donné à quelque jeune garçon qui le ſervoit ?

Va me chercher l'objet, &c.] Cet endroit a été imité par Horace :

Quis devium ſcortum eliciet domo
Lyden?

M'aſſurer de ceux de la vie.] Il y a dans le Grec : *Je veux diſſiper mes chagrins.*

ODE V.

SUR LA ROSE.

JOignons au doux jus de Bacchus
Les fleurs qu'Amour cherit le plus.
La bouteille à la main, couronnons-nous de roſes,
Pour unir & chanter ces deux aimables Dieux.
La Roſe eſt le charme des yeux.
C'eſt la Reine des fleurs dans le printems écloſes.
Elle eſt le plus doux ſoin de Flore & des Zephirs.
C'eſt l'ouvrage de leurs ſoupirs.
L'amour en eſt paré dançant avec les Graces,

Στέφεται καλοῖς ἰούλοις,
Χαρίτεσσι συγχορεύων.
Στέψον οὖν με, καὶ λυρίζων
Παρὰ σοῖς, Διόνυσε, σηκοῖς,
Μετὰ κούρης βαθυκόλπου
Ροδίνοισι στεφανίσκοις
Πεπυκασμένος χορεύσω.

REMARQUES

SUR L'ODE V.

JOignons au doux jus de Bacchus.] Dans le Grec Bacchus eſt nommé Διόνυσος, qui eſt un mot composé de Διος genitif de ζεὺς Jupiter, & de νύσσειν qui ſignifie piquer ou bleſſer. Ce nom lui fut donné, parce que quand Jupiter le mit au monde, il fallut lui ouvrir la cuiſſe où cet enfant étoit renfermé. Ce mot composé eſt exprimé en latin par *Dionyſius*.

Les fleurs qu'Amour cherit le plus.] Les Roſes étoient de toutes les fleurs celles que les Anciens eſtimoient davantage. Anacreon parle d'elles dans pluſieurs de ſes Odes, & la 53, qui eſt une des plus longues, n'a pour ſujet que leurs louanges.

Je veux, Pere du Vin, je veux suivre les traces
De ce Dieu, comme toi, le plaisir des Mortels.
Je veux, ceignant mon front de cette fleur charmante,
Avec la Beauté qui m'enchante,
Dancer, la lyre en main, autour de tes autels.

La Rose est le charme des yeux,
C'est la Reine des fleurs, &c.] J'ai cru pouvoir étendre ainsi le sens du Vers Grec :

Ῥόδον ὦ φέριστον ἄνθος.

Elle est le plus doux soin de Flore & des Zephirs.

Le Grec dit, *elle est le plus doux soin du Printems*. J'ai ajoûté, *c'est l'ouvrage de leurs soupirs*, & j'ai cru pouvoir supprimer, ῥόδα καὶ θεοῖσι τερπνά. *Les Roses sont agreables même aux Dieux*. Ce qui suit le fait entendre.

Avec la beauté qui m'enchante.] Il y a dans le Grec μετὰ κούρης βαθυκόλπου, avec une fille qui a la gorge pleine ; car βαθὺς qui fait partie de l'épithete, signifie plein aussi bien que profond.



ᾠδὴ ς.

ΕΙΣ ΤΟ ΑΥΤΟ.

Στεφάνους μὲν κροτάφοισι
Ῥοδίνους συναρμόσαντες
Μεθύομεν ἁβρὰ γελῶντες
Ὑπὸ βαρβίτῳ δὲ κούρη
Κατὰ κισσοῖσι βρέμοντας
Πλοκάμοις φέρουσα θύρσους
Χλιδανόσφυρος χορεύει.
Ἁβροχαίτας δ' ἅμα κοῦρος
Στομάτων ἀδὺ πνεόντων,
Κατὰ πηκτίδων ἀθύρων,
Προχέει λίγειαν ὀμφάν.
Ὁ δ' Ἔρως ὁ χρυσοχαίτας
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου,
Καὶ τῆς καλῆς Κυθήρης
Τὸν ἐπήρατον γεραιοῖς
Κῶμον μέτεισι χαίρων.

ODE VI.

MASCARADE.

ANimez par le vin, les roſes ſur nos têtes,
Tout inſpire la joie en nos galantes fêtes.
Une fille charmante, au ſon d'un inſtrument,
D'un pied leger frappe la terre,
Tenant un Thyrſe en main, qui par ſon mouvement
Fait bruire des bouquets de lierre
Qu'elle y noüa pour ornement.
Un jeune homme, de qui l'haleine
Eſt égale en douceur à celle des Zephirs,
Au ſon du lut chante la peine
Qui cauſe ſes tendres ſoupirs.
Le charmant Dieu des cœurs, la Reine de Cithére
Aux doux ſouris, aux doux regards,
S'en vont avec Bacchus chercher la bonne chere
Chez Comus ſi cher aux Vieillards.

REMARQUES

SUR L'ODE VI.

LE ſujet de cette Ode eſt, comme l'a fort bien reconnu Mad. D. une Maſcarade faite entre Anacreon & ſes amis déguiſez ſous les habits qui peuvent faire reconnoître les Dieux qui y ſont nommez. Je l'intitule auſſi Maſcarade, en lui ôtant le titre qu'elle a dans l'original, puis



ᾠδὴ ἦ.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Ὑακινθίνῃ με ῥάβδῳ
Χαλεπῶς Ἔρως βαδίζων
Ἐκέλευσε συντροχάζειν,
Διὰ δ' ὀξέων μ' ἀναύρων
Ξυλόχων τε καὶ φαράγγων
Τροχάοντα πεῖρεν ὕδρος.
Κραδίη δ' ῥινὸς ἄχεις

puis

puis qu'il ne lui convient point. J'en uſe ainſi de tous les titres faux qu'on a mis à ces Odes.

Tenant un Thyrſe en main.] C'étoit l'arme dont ſe ſervoient les Bacchantes. Il étoit fait comme une demie pique, & on l'ornoit de feüilles.

Chez Comus ſi cher aux Vieillards.] Comus eſt le Dieu des feſtins, & c'eſt de lui qu'Anacréon a voulu parler, & non de la dance, comme l'a entendu Henri Etienne. Les Vieillards ſont plus propres aux feſtins qu'à la danſe.



ODE. VII.

VANGEANCE DE L'AMOUR.

CUpidon, ſans armer ſa main
Que d'une tige d'Hyacinthe,
Me dit d'un ton de ſouverain
Que j'euſſe à le ſuivre ſoudain.
Sans replique, frappé de crainte,
J'obéis, je cours à ſa voix,
A travers les rochers, les bois,
Les monts pendans en précipice.

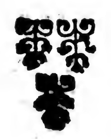
C

Ἀνέβαινε· κἂν ἀπέσβην.
Ὁ δ' Ἔρως μέτωπα σείων
Ἁπαλοῖς πτεροῖσιν, εἶπεν,
Σὺ γὰρ οὐ δύνῃ φιλῆσαι.

REMARQUES

SUR L'ODE VII.

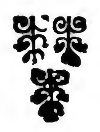
L'Amour qui ne prend qu'une tige d'hyacinthe pour faire courir Anacréon par-tout où il veut, fait voir qu'il lui ſuffit des plus foibles armes pour ſe faire obéir, quand il l'a reſolu. Les peines & les dangers que ſouffre Anacréon, & la bleſſure que lui fait l'Aſpic qu'il rencontre en courant, montrent qu'on ne gagne rien à ſe défendre contre ce Dieu.



En chemin un aſpic me mord,
Dont je ſens un cruel ſupplice.
Je pleure, crie, & j'étois mort,
Quand l'Amour du vent de ſon aile
Diſſipa ma langueur mortelle,
Et me dit d'un ton radouci,
Pourquoi n'aimes-tu pas auſſi?

Pourquoi n'aimes-tu pas auſſi.] Par ces mots l'Amour veut dire que ſi Anacréon s'étoit rendu à lui plûtôt, il ne l'auroit pas tant fait ſouffrir; & la facilité avec laquelle il le guérit, ſignifie que les douceurs de l'Amour font oublier aiſément toutes les peines qu'il peut cauſer.

J'ai crû inutile de traduire *μέτωπα παίων, frappant mon front.*



ᾠδὴ η.

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΥΤΟΥ ΟΝΕΙΡΟΝ.

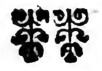
Διὰ νυκτὸς ἐγκαθεύδων
Ἁλιπορφύροις τάπησι,
Γεγανυμένος Λυαίῳ,
Ἐδόκουν ἄκροισι ταρσοῖς
Δρόμον ὠκὺν ἐκτανύειν,
Μετὰ παρθένων ἀθύρων.
Ἐπεκερτόμουν δὲ παῖδες
Ἁπαλώτεροι Λυαίου,
Δακέθυμά μοι λέγοντες,
Διὰ τὰς καλὰς ἐκείνας.
Ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι
Φύγον ἐξ ὕπνου με πάντες.
Μεμονωμένος δ' ὁ τλήμων
Πάλιν ἤθελον καθεύδειν.



ODE VIII.

SUR UN SONGE.

LEs ſens par le vin aſſoupis,
Couché ſur de riches tapis,
Je ſongeois cette nuit que ſur les fleurs nouvelles
Dont un champ étoit émaillé,
Je courois, à l'envi d'une troupe de Belles,
Avec qui je m'étois mêlé.
Là de jeunes Garçons, dont le tendre viſage
Du teint de Bacchus même effaçoit la fraicheur,
Vinrent me railler ſur mon âge,
Et ſur les doux plaiſirs où s'égaroit mon cœur.
Je cours, j'en atteins un, malgré ſa promte fuite,
Mais helas ! au même moment,
Ma douce illuſion me quitte,
Et, pour en reprendre la ſuite,
Je me rendormis vainement.



REMARQUES

SUR L'ODE VIII.

DU teint de Bacchus même effaçoit la fraicheur.] Bacchus étoit representé chez les Anciens comme un Dieu jeune & d'une trés-grande Beauté.

Tibi enim inconsumpta juventa est,
Tu puer æternus, tu formosissimus alto
Conspiceris cœlo.

Tu es toûjours jeune, tu es admiré dans le Ciel pour ta Beauté. Ovide Livre 4. des Metam.

Il

ᾠδὴ θ.

ΕΙΣ ΠΕΡΙΣΤΕΡΑΝ.

Ερασμίη πέλεια,
Πόθεν· πόθεν πέτασαι;
Πόθεν μύρων τοσούτων,
Επ' ἠέρος θέουσα,
Πνέεις τε καὶ ψεκάζεις;

Il est nommé en cet endroit Λυάιος, qui est un mot formé de λύειν, *mettre en liberté*, pour montrer que Bacchus met les esprits en liberté & les affranchit de tous chagrins. Les Latins ont reçu ce mot. Ils l'appellent *Lyæus*. Ils ont encore *Liber*, qui est un autre mot tiré de leur propre langue, & qui signifie la même chose.

Sur mon âge.] J'ai cru pouvoir ajoûter cela.

Et sur les doux plaisirs où s'égaroit mon cœur.] C'est comme j'ai cru pouvoir traduire διὰ τὰς καλὰς ἐκείνας.

Il m'a semblé qu'il n'étoit pas necessaire de traduire ἐθέλοντα δὲ φιλῆσαι, *volentem osculari.*

ODE IX.

SUR UNE COLOMBE.

DIALOGUE.

D'Où viens-tu, Colombe charmante ?
Qui sur toi répandit une si douce odeur ?
Où vas-tu ? Quelle vive ardeur
Te fait fendre les airs d'un aile diligente ?

Τίς ἐστι, σοὶ μέλει δέ;
Ἀνακρέων μ' ἔπεμψε
Πρὸς παῖδα, πρὸς Βάθυλλον,
Τὸν ἄρτι τῶν ἁπάντων
Κρατοῦντα καὶ τύραννον.
Πέπρακέ με Κυθήρη
Λαβοῦσα μικρὸν ὕμνον.
Ἐγὼ δ' Ἀνακρέοντι
Διακονῶ τοσαῦτα.
Καὶ νῦν οἵας ἐκείνου
Ἐπιστολὰς κομίζω.
Καί φησιν εὐθέως με
Ἐλευθέρην ποιήσειν.
Ἐγὼ δέ, κ' ἢν ἀφῇ με,
Δούλη μενῶ παρ' αὐτῷ.
Τί γάρ με δεῖ πέτασθαι
Ὄρη τε, καὶ κατ' ἀγρούς,
Καὶ δένδρεσι καθίζειν,
Φαγοῦσαν ἄγριόν τι;
Τανῦν ἔδω μὲν ἄρτον.
Ἀφαρπάσασα χειρῶν
Ἀνακρέοντος αὐτοῦ.
Πιεῖν δέ μοι δίδωσι
Τὸν οἶνον ὃν προπίνει.
Πιοῦσα δ' ἂν χορεύσω,

Eſt-ce une affaire ſi preſſante,
Que tu ne puiſſes t'arrêter?

LA COLOMBE.

Mon deſtin eſt trop beau, pour ne m'en pas vanter.
Je ſers Anacreon. La Déeſſe des Belles,
Dont ſa muſe chanta les graces immortelles,
Lui fit un don de moi, pour le prix de ſes vers.
Il m'envoie au jeune Bathylle,
Bathylle, tu le ſais, dont les attraits divers
Se font ſur tous les cœurs un empire facile.
Curieuſe de voir l'éclat de ſa beauté,
Je lui porte un billet de la part de mon Maître,
Qui m'a promis de reconnoître
Mes ſoins & ma fidelité,
En me rendant la liberté.
Mais il me l'offre en vain. Je ne veux pour partage
Que l'honneur de mourir ſous ſes aimables loix.
M'en irois-je chercher ſur les monts, dans les bois,
Une nourriture ſauvage,
Expoſée à toute heure aux injures du tems?
Lors qu'à couvert chez lui du ſoleil, & des vents,
De peines, de ſoucis exemte,
Je vis du pain qu'il me preſente,
Et dans ſa coupe d'or bois de ſon même vin?
Quand j'ai bu de ce jus divin,

Καὶ δεσπότην Ἀνακρέοντα
Πτεροῖσι συγκαλύψω.
Κοιμωμένη δ' ἐπ' αὐτῷ
Τῷ βαρβίτῳ καθεύδω.
Ἔχεις ἅπαντ', ἄπελθε
Λαλιστέραν μ' ἔθηκας
Ἄνθρωπε καὶ κορώνης.

REMARQUES

SUR L'ODE IX.

CEtte Ode eſt un Dialogue entre un homme ſuppoſé, & une colombe qui porte une Lettre, ſelon la coûtume des Anciens qui ſe ſervoient des Oiſeaux de cette eſpece, pour ſe donner des nouvelles l'un à l'autre, en leur attachant un billet au cou, ou à une de leurs pattes. Cette coûtume, au rapport de Tavernier, eſt encore obſervée dans Alexandrette, d'où le Vice-Conſul de la Nation, dés qu'un Vaiſſeau arrive à la plage, en donne avis au Conſul d'Alep par une Lettre attachée au cou d'un pigeon qui eſt inſtruit à cela, & qui fait tout ce chemin en cinq heures.

Qui ſur toi répandit une ſi douce odeur.]

Je faute, je dance de joie ;
Puis je le couvre, en le flattant,
De mes aîles que je déploie.
Lorſque je m'endors, à l'inſtant
Je vais me placer ſur ſa lyre.
Adieu. J'en ai plus dit que je n'en voulois dire.

C'étoit auſſi la coûtume de ces mêmes Anciens de parfumer ces Oiſeaux ; car ils aimoient les odeurs en toutes choſes.

Eſt-ce une affaire ſi preſſante.] Ce Vers & le ſuivant, & celui qui commence la réponſe de la Colombe, ne ſont point dans le Grec. J'ai cru les devoir ajoûter, pour donner plus de grace & plus de naturel au Dialogue.

Expoſée à toute heure, &c.] Ce Vers & le ſuivant ne ſe trouvent point dans le texte : mais ils viennent ſi naturellement, que je n'ai pas cru qu'on m'en fît un reproche.

Adieu, j'en ai plus dit que je n'en voulois dire.] Ce Vers m'a ſemblé exprimer ſuffiſamment les deux du texte qui diſent mot à mot : *Tu m'as renduë plus babillarde qu'une Corneille.*

ᾠδὴ ι.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ ΚΗΡΙΝΟΝ.

Ἔρωτα κήρινόν τις
Νεηνίης ἐπώλει.
Ἐγὼ δέ οἱ παραστὰς,
Πόσου θέλεις, ἔφην, σοὶ
Τὸ τυχθὲν ἐκπρείωμαι;
Ὁ δ' εἶπε δωριάζων,
Λάβ' αὐτὸν ὁππόσου λῇς.
Ὅμως δ' ἂν ἐκμάθῃς πᾶν,
Οὐκ εἰμὶ κηροτέχνης,
Ἀλλ' οὐ θέλω συνοικεῖν
Ἔρωτι παντορέκτῃ.
Δὸς οὖν, δὸς αὐτὸν ἡμῖν
Δραχμῆς, καλὸν σύνευνον.
Ἔρως, σὺ δ' εὐθέως με
Πύρωσον, εἰ δὲ μὴ, σὺ
Κατὰ φλογὸς τακήσῃ.

ODE X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

UN homme vouloit l'autre jour
Vendre un petit Amour de cire.
Je m'en approche, je l'admire,
Combien, dis-je au marchand, vendez-vous cet Amour ?
Tout ce qu'il vous plaira. Prenez, je vous le laiſſe,
Dit-il. Je ſuis de bonne foi.
Cet ouvrage n'eſt pas de moi.
Je l'avois acheté : mais je vous le confeſſe,
C'eſt un hôte qui met ma patience à bout,
Qui prend & qui ravage tout.
Sa garde m'allarme & m'afflige.
Donnez-le moi donc, répondis-je,
Et prenez cette drachme. Et vous, dis-je à l'Amour,
Enflammez-moi, faites que j'aime
Un objet qui m'aime à ſon tour ;
Ou ma foi, par le feu vous perirez vous-même.

REMARQUES
SUR L'ODE X.

ET *prenez cette drachme.*] Une drachme valoit environ six sols de nôtre monnoie.

Faites que j'aime un objet qui m'aime à son tour.] Il y a seulement dans le texte, *Enflammez-moi.* J'ai cru ne pas affoiblir la pensée, en y ajoûtant ce que j'y ai mis.

Ou ma foi par le feu vous perirez vous-même.

ᾠδὴ ια.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Λέγουσιν αἱ γυναῖκες·
Ἀνακρέων, γέρων εἶ,
Λαβὼν ἔσοπτρον ἄθρει
Κόμας μὲν οὐκέτ' οὔσας,
Ψιλὸν δέ σου μέτωπον.
Ἐγὼ δὲ τὰς κόμας μὲν,
Εἴτ' εἰσὶν, εἴτ' ἀπῆλθον,

même.] Les Payens croyoient que dès qu'une image réprésentoit quelqu'un de leurs Dieux, ce Dieu lui communiquoit ſa divinité ; & qu'elle pouvoit exaucer leurs prieres comme lui-même. Cependant ils le prioient avec hauteur & ménacoient de le punir, s'il manquoit à les ſatisfaire ; On lit dans Herodote ce celebre exemple de Xerxés, qui dans la douleur qu'il eut de voir le pont qu'il avoit fait conſtruire ſur la Mer, rompu par les vagues, la fit fouetter pour ſe vanger de Neptune.

ODE XI.

SUR LES REPROCHES qu'on faiſoit à Anacreon de ſon âge.

LEs femmes me diſent ſans ceſſe,
Anacreon, vous êtes vieux.
Ce miroir préſente à vos yeux
Des preuves de vôtre vieilleſſe.
Vos cheveux ſont rares & blancs.
Je prends peu garde à leur reproche,

Οὐκ οἶδα, τοῦτο δ' οἶδα,
Ὡς τῷ γέροντι μᾶλλον
Πρέπει τὰ τερπνὰ παίζειν,
Ὅσῳ πέλας τὰ μοίρης.

REMARQUES.

SUR L'ODE XI.

JE prens peu garde à leur reproche.] Le texte dit : *Pour moi je ne sais si j'ai encor*

ᾠδὴ ιβ.

ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ.

ΤΙ' σοι θέλεις ποιήσω,
Τί σοι λάλη χελιδών;
Τὰ ταρσά σευ τὰ κοῦφα
Θέλεις λαβὼν ψαλίξω,
Ἢ μᾶλλον ἔνδοθέν σευ
Τὴν γλῶσσαν, ὡς ὁ Τηρεὺς

Et

Et je sai bien que de nos ans
Plus le terme fatal s'approche,
Plus on doit avec soin en menager le cours,
En goutant des plaisirs qu'on perdra pour toujours.

---

core des cheveux, ou si je n'en ai plus.

Et goûter des plaisirs qu'on perdra pour toûjours.] J'ai ajoûté ce vers qui se présentoit de lui-même, & qui est tout-à-fait, ce me semble, selon le caractere d'Anacréon.

ODE XII.

CONTRE UNE HIRONDELLE.

PAr quelle peine assez cruelle
Puis-je, malheureuse Hirondelle,
Te châtier comme je dois?
En t'arrachant l'une & l'autre aîle?
Ou bien ta langue criminelle,

Ἐκεῖνος, ἐκθερίξω
Τί μοῦ καλῶν ὀνείρων,
Ὑπορθρίαισι φωναῖς,
Ἀφήρπασας Βάθυλλον;

REMARQUES.

SUR L'ODE XII.

C*Omme fit Terée autrefois.*] Terée étoit un Roi de Thrace. Il épousa Progné, dont ensuite il viola la sœur, appellé Philomele ; & de peur qu'elle ne révélât son crime, il lui arracha la langue. Elle eut toutefois l'addresse de le faire entendre à Progné, qui outrée de dépit, tua le fils qu'elle avoit eu de lui, & le lui donna à manger. Les Dieux pour la dérober au ressentiment de Terée, la changérent en Hirondelle, & Philomele fut transformée en Rossignol. C'est présentement l'opinion generale. Cependant comme ce fut à Philomele que Terée arracha la langue & non pas à Progné, il faut croire que c'est Philomele à qui parle Anacréon, persuadé que c'étoit elle qui avoit été metamorphosée en Hirondelle.

Virgile

Comme fit Terée autrefois ?

Pourquoi viens-tu devant l'aurore,

Par ton aigre gemiſſement,

Diſſiper un ſonge charmant,

Où j'embraſſois ce que j'adore ?

Virgile dans ſa ſixiéme Eglogue paroît être dans la même opinion :

Aut ut mutatos Terei narraverit artus ?
Quas illi Philomela dapes, quæ dona pararit ?
Quo curſu deſerta petiverit, & quibus ante
Infelix ſua tecta ſupervolitaverit alis ?

De quelle maniere il conta la metamorphoſe de Terée, le mets & le préſent que Philomele lui prépara, & ſous quelle eſpece d'oiſeau cette malheureuſe transformée s'enfuit dans les lieux ſolitaires, aprés avoir quelque tems voltigé ſur le toit de ſa maiſon. Quelques Savans prétendent qu'en cet endroit on impute à Philomele le crime dont elle fut la cauſe. Comme on diroit fort bien d'Helene, qu'elle a mis Troye en cendre. Mais *voltigé ſur le toit de ſa maiſon*, marque le naturel de l'Hirondelle, & non pas du Roſſignol. Quoi qu'il en ſoit, beaucoup d'Auteurs trés-conſiderables ont écrit que ce fut Philomele qui fut chan-

gée en Hirondelle, & Progné en Rossignol. Et même Ovide qui a décrit leurs avantures assez au long dans le sixiéme Livre de ses Metamorphoses, ne s'explique pas assez clairement la dessus :

Petit altera sylvas,
Altera tecta subit.

L'une se retira dans les forests, l'autre se logea sur les toits des maisons.

Une chose etonnante, c'est que le même Virgile dont je viens de citer le passage, où il paroît que Philomele a été changée en Hirondelle, parle d'elle dans le quatriéme Livre de ses Georgiques, comme d'un Rossignol. Voici l'endroit qui est cité comme un des plus beaux de ce grand Poëte :

Qualis populeâ mœrens Philomela sub umbrâ,
Amissos queritur fœtus, quos durus arator
Observans nido implumes detraxit, at illa
Flet noctem, ramoque sedens lachrymabile carmen
Integrat, & mœstis latè loca questibus implet.

Telle la triste Philomele sous un peuplier plaint la perte de ses petits qu'un cruel Laboureur, avant qu'ils fussent couverts de plumes, a en-

levez de leur nid, qu'il avoit remarqué. Perchée la nuit ſur un rameau, elle deplore ſon malheur par des chants lugubres, dont elle remplit les lieux d'alentour. On voit bien que Philomele eſt là un Roſſignol; car on ne s'aviſe guéres de prendre les petits d'une Hirondelle, dont le chant n'a rien d'agréable, & d'ailleurs elle ne chante point la nuit.

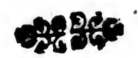
Pourquoi viens-tu devant l'Aurore.] Le Grec dit ſeulement : *Pourquoi viens-tu par ton chant matinal?* Mais un homme qu'on éveille de bon matin au milieu d'un ſommeil agréable, croit toûjours qu'il n'eſt pas encore jour, & c'eſt ce que j'ai voulu exprimer.



ᾠδὴ ιγ.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Οἱ μὲν καλὴν Κυβήβην
Τὸν ἡμίθηλυν Ἄττιν
Ἐν οὔρεσιν βοῶντα
Λέγουσιν ἐκμανῆναι·
Οἱ δὲ Κλάρου παρ' ὄχθαις
Δαφνηφόροιο Φοίβου
Λάλον πιόντες ὕδωρ,
Μεμηνότες βοῶσιν.
Ἐγὼ δὲ τοῦ Λυαίου
Καὶ τοῦ μύρου κορεσθεὶς,
Καὶ τῆς ἐμῆς ἑταίρης,
Θέλω θέλω μανῆναι.



ODE XIII.

SES FUREURS.

ON nous dit qu'Atys autrefois,
Rempli d'une fureur nouvelle,
Fit du ſacré nom de Cybele
Retentir les monts & les bois.
Et ceux qui ſur les bords du Clare,
Du Dieu des vers boivent les eaux,
Marquent par des tranſports nouveaux
La ſainte fureur qui s'empare
De leurs prophetiques cerveaux ;
Mais moi plein du Dieu qui m'enchante,
Parfumé, couronné de fleurs,
Auprès d'une Beauté charmante,
Content d'elle, je ris, je chante,
Je cede à d'aimables fureurs.



REMARQUES

SUR L'ODE XIII.

ON *nous dit qu'Atys autrefois.*] Atys étoit un jeune homme Phrygien qui fut aimé de Cybele. Son histoire est assez connuë par le fameux Opera qui porte son nom. Cybele ou Rhée étoit fille du Ciel & de la terre. On l'appelloit la mere des Dieux. Son char étoit traî-

né

ᾠδὴ ιδʹ.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Θέλω θέλω φιλῆσαι.
Ἔπειθ' Ἔρως φιλεῖν με.
Ἐγὼ δ' ἔχων νόημα
Ἄβουλον, οὐκ ἐπείσθην.
Ὁ δ' εὐθὺ τόξον ἄρας
Καὶ χρυσέην φαρέτρην,
Μάχῃ με προὐκαλεῖτο.
Κἀγὼ λαβὼν ἐπ' ὤμων

né

né par des Lions. Ses Prêtres étoient les Corybantes, qui la celebroient au ſon des flutes & des tymbales. On la peint avec des tours ſur la tête, pour montrer que ce fut elle qui les inventa pour la défenſe des Villes.

Sur les bords du Clare.] C'étoit une fontaine en Ionie dans un Bourg appellé Clarion, auprès de la Ville de Colophone. Ceux qui buvoient de ſes eaux, étoient ſaiſis d'une fureur prophetique. Apollon à qui elle fut conſacrée, en fut ſurnommé Clarien. D'autres prétendent que cette fontaine étoit dans l'Iſle de Claros.

ODE XIV.
COMBAT
CONTRE L'AMOUR.

IL faut ſe rendre, il faut aimer.
L'autre jour le fils de Cythere
M'en donnoit l'avis ſalutaire :
Mais moi, craignant de m'enflammer,
Je reſolus de n'en rien faire.
L'Amour en rougit de colere :
Il prend ſon arc, & ſon carquois,

Θώρηχ' ὅπως Ἀχιλλεὺς,
Χαὶ δοῦρα καὶ βοείην,
Ἐμαρνάμην Ἔρωτι.
Ἔβαλλ', ἐγὼ δὲ ἔφευγον.
Ὡς δ' οὐκέτ' εἶχ' ὀϊστοὺς,
Ἤσχαλλεν, εἶθ' ἑαυτὸν
Ἀφῆκεν εἰς βέλεμνον.
Μέσος δὲ καρδίης μου
Ἔδυνε, καὶ μ' ἔλυσε.
Μάτην δ' ἔχω βοείην.
Τί γὰρ βαλώμεθ' ἔξω,
Μάχης ἔσω μ' ἐχούσης.

REMARQUES

SUR L'ODE XIV.

LE ſens de cette Ode eſt que l'amour d'une maniere ou d'une autre ſait nous ſoûmettre, quand il lui plaît.

Et je m'en croiois la valeur.] Ce vers qui n'eſt point dans l'Original, m'a ſemblé amené naturellement.

Se lance du milieu de mon cœur.] J'ai penſé finir par là, en ſupprimant les quatre vers ſuivans, comme ſuperflus & pleins d'un plaiſanterie peu ſolide. Et je

Et me dit de me bien défendre.
Sans differer, je courus prendre
Cuiraſſe, lance, ample pavois.
Armé j'avois l'air d'un Achile,
Et je m'en croiois la valeur.
L'Amour m'attend, tire; j'eus peur,
Je fuis; & lui d'une aîle agile
Vole après moi, l'arc à la main,
Décochant tous ſes traits en vain.
Enfin voiant ſon carquois vuide,
Plein de depit & de fureur,
Lui-même, comme un trait rapide,
Se lance au milieu de mon cœur.
Je jette mon pavois à terre,
Et ce ſeroit à contre-tems
Pour des dehors faire la guerre,
Quand le combat eſt au dedans.

---

l'aurois fait aſſurément, ſi j'euſſe été l'auteur de l'Ode. Mais comme je n'en ſuis que le copiſte, j'ai cru que c'étoit trop oſer que de retrancher tout à la fois quatre vers: & d'ailleurs je les ai traduits aſſez heureuſement pour avoir veu preſque tous ceux à qui je les ai lûs, les applaudir autant que le reſte de l'Ode, bien loin de

de s'appercevoir du ſujet de ma delicateſ-ſe. Peutêtre eſt-ce moi qui me trompe. Au reſte le ſens que les Interpretes Latins ont donné à ce vers :

τί γὰρ βαλώμεθ' ἔξω.

n'eſt point ſi vicieux qu'il a paru à quelques Traducteurs, & le vers qui le precede,

ᾠδὴ ιέ.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Οὔ μοι μέλει Γύγαο
Τοῦ Σάρδεων ἄνακτος.
Οὔθ' αἱρέει με χρυσὸς,
Οὐδὲ φθονῶ τυράννοις.
Ἐμοὶ μέλει μύροισι
Καταβρέχειν ὑπήνην.
Ἐμοὶ μέλει ῥόδοισι
Καταστέφειν κάρηνα.
Τὸ σήμερον μέλει μοι,
Τὸ δ' αὔριον τίς οἶδεν;
Ὡς οὖν ἔτ' εὔδι' ἐστὶ,
Καὶ πῖνε καὶ κύβευε,

precede, le juſtifie.

Μάτlω δ' ἔχω βοεΐlω·

Je porte inutilement un bouclier, il ne peut pas me ſervir à parer les traits du dehors, puis que le combat eſt au dedans. Anacréon ne ſongeoit qu'à ſe défendre, & non pas à offenſer. Ainſi *petamus*, qui eſt une action offenſive, n'étoit pas ſi juſte que *petamur*.



ODE XV.

SES PLAISIRS.

GYges n'a rien que j'envie.
L'or ne flatte point mes vœux,
Ni tout cet éclat pompeux
Dont la grandeur eſt ſuivie.
Du parfum pour mes cheveux,
Des fleurs pour ceindre ma teſte,
Profiter dans les plaiſirs
Du préſent que rien n'arreſte,
Voila quels ſont mes deſirs,
Voila ce qui me ſoucie.
Qui ſait s'il vivra demain.
Ami tire un fruit certain

Καὶ σπένδε τῷ Λυαίῳ,
Μὴ νοῦσος ἤν τις ἔλθῃ,
Λέγῃ, Σὲ μὴ δεῖ πίνειν.

REMARQUES

SUR L'ODE XV.

G*Yges n'a rien que j'envie.*] Quelques Interpretes ont ſoupçonné, parce qu'Anacréon parle de Gyges, qu'il a vécu du tems de ce Roi de Lydie. Mais ſi je diſois preſentement: Je n'envie point les conqueſtesde Ceſar, donnerois-je pour cela



Du cours peu ſeur de la vie.
Aime, joüe, & ſacrifie
Sur les autels de Bacchus,
De peur qu'une maladie
Ne te ſurprenne, & te die
C'en eſt aſſez, ne boi plus.

---

cela ſujet de croire que j'euſſe vécu du tems de Ceſar ?

Cette Ode, comme pluſieurs autres, contient une morale, dont nôtre Religion nous découvre bien la fauſſeté.



ᾠδὴ. ις.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Σὺ μὲν λέγεις τὰ Θήβης,
Ὁ δ' αὖ Φρυγῶν αὐτάς,
Ἐγὼ δ' ἐμὰς ἁλώσεις.
Οὐχ ἵππος ὤλεσέν με,
Οὐ πεζὸς, οὐχὶ νῆες·
Στρατὸς δὲ καινὸς ἄλλος,
Ἀπ' ὀμμάτων βαλών με.

REMARQUES
Sur l'Ode XVI.

DE *deux beaux yeux partent les traits.*] L'Original dit : *Il y a une autre espece d'armée qui tire ſur moi avec des yeux.* Mais cela ne ſe pouvoit ſouffrir dans nôtre

tre

ODE XVI.

QUE L'AMOUR SEUL est le ſujet de ſes Vers.

TU chantes les guerres Thebaines,
Un autre les feux d'Ilion.
Moi je ne chante que mes peines.
Jamais aucune nation,
Ni ſur la mer, ni ſur la terre,
Ne me vint declarer la guerre.
De deux beaux yeux partent les traits,
Dont mon cœur amoureux eſt bleſſé pour jamais.

---

tre langue. Du moins je n'ai pas eu aſſez d'adreſſe pour le traduire, & j'ai abandonné les mots, pour exprimer le ſens.



ᾠδὴ ιζ.

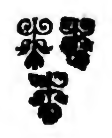
ΕΙΣ ΠΟΤΗΡΙΟΝ ΑΡΓΥΡΟΥΝ.

ΤΟν ἄργυρον τορεύσας,
Ἥφαιστέ, μοι ποίησον,
Πανοπλίαν μὲν οὐχί.
(Τί γὰρ μάχαισι κἀμοί;)
Ποτήριον δὲ κοῖλον
Ὅσον δύνῃ βάθυνον.
Ποίει δέ μοι κατ' αὐτὸ,
Μήτ' ἄστρα, μήθ' ἁμάξας,
Μὴ στυγνὸν Ὠρείωνα.
Τί Πλειάδεσσι κἀμοί;
Τί δ' ἄστρασι Βοώτεω;
Ποίησον ἀμπέλους μοι,
Καὶ βότρυας κατ' αὐτὸ,
Καὶ χρυσέους πατοῦντας,
Ὁμοῦ καλῷ Λυαίῳ,
Ἔρωτα καὶ Βάθυλλον.

ODE XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

JE t'implore, Vulcain, non pour avoir de toi
Une armure d'acier, telle que pour Achile,
En fit jadis ta main habile.
Je ne suis point guerrier; mais de grace, fai-moi
Une coupe d'argent, qui soit large & profonde.
Grave autour une vigne en raisins meurs feconde.
Non tous ces feux au ciel par la Nuit étalez:
Il m'importe peu des Hyades,
De Bootés, du char, d'Orion, des Pleiades.
Graves-y des raisins dans la tonne foulez
Par le charmant Bacchus, & le fils de Cythere,
Et que Bathylle entr'eux y soit pris pour leur frere.



REMARQUES

SUR L'ODE XVII.

JE t'implore, Vulcain.] La traduction en prose Françoise prétend que Vulcain est là un nom qu'Anacréon donne à un Ciseleur, pour le loüer. Pour moi, je vois autant d'apparence pour le moins, que c'est à Vulcain même qu'il s'adresse. Pourquoi non ? Les Payens & sur-tout les Poëtes faisoient-ils tant de façon pour demander aux Dieux tout ce qu'ils souhaitoient ?

Telle que pour Achile.] Ces mots que j'ajoûte, éclaircissent la pensée d'Anacréon. Vulcain à la priere de Thetis avoit forgé une armure entiere pour Achile. *Iliade Livre* 18. Tout le monde sait que Vulcain, Dieu des Forgerons, étoit le mari de Venus, que Thetis étoit Deesse de la mer, qu'Achile son fils étoit le plus vaillant des Grecs qui furent à l'expedition de Troie, & qu'il y mourut d'un coup de fleche tirée par Pâris.

Il m'importe peu des Hyades.] Ce sont des étoiles ainsi nommées du mot ὕειν, qui

ſignifie *pleuvoir*, parce qu'elles apportent la pluie, quand elles paroiſſent, ou qu'elles ſe retirent Elles paroiſſent au printems dans le front du Taureau. *Bootés*, ſigne celeſte qu'on appelle auſſi Arétophylax.

Le char, ou l'Ourſe ſigne celeſte.

Orion fut dans ſa premiere forme homme & Roi dans la Béotie. Il étoit très-violent & très-abandonné à toutes ſes paſſions. Un jour ſe trouvant ſeul avec Diane chaſſant dans une foreſt, il voulut la violer. La Deeſſe le tua ſur le champ à coup de fleches. Horace en parle ainſi :

Integræ
Tentator Orion Dianæ
Virgineâ domitus ſagittâ.

D'autres diſent qu'elle le fit mourir en lui faiſant trouver ſous le pied un Scorpion qui le piqua.

Quoi qu'il en ſoit les Dieux touchez de ſa mort, le changérent en une conſtellation qui porta ſon nom, & qui annonce les tempêtes aux matelots, ſoit lors qu'il ſe leve, ſoit lors qu'il ſe couche.

Pleiades.] Elles étoient ſept filles d'Atlas. Elles furent toutes ſept changées en étoiles par les Dieux pour récompenſe des

travaux de leur pere qui avoit porté le Ciel ſur ſon dos.

Et que Bathylle entr'eux y ſoit pris pour leur frere.] Il y a ſeulement dans le Grec : *Et Bathylle.*

Au

ᾠδὴ ιη.

ΕΙΣ ΤΟ ΑΥΤΟ.

Καλὴ τέχνα τόρευσον
Ἔαρος κύπελλον ἡδὺ,
Τὰ πρῶτα τερπνὰ ἡμῖν
Ῥόδα φέρουσαν ὥρην.
Ἀργύρεον δ' ἁπλώσας,
Ποτὸν ποίει μοι τερπνόν.
Τῶν τελετῶν, παραινῶ,
Μή μοι ξένον τορεύσῃς,
Μὴ φευκτὸν ἱστόρημα.
Μᾶλλον ποίει Διὸς γόνον
Βάκχον Εὔιον ἡμῖν
Μύστις νάματος ἡ Κύπρις
Ὑμεναίοις κροτοῦσα.

Au reſte je m'étonne qu'Aulugelle, qui eſt un Critique ſi fin, ait oſé, en rapportant cette Ode entiere, lui comparer trois ou quatre petites pieces de vers des plus anciens Poëtes Latins. L'amour de la Patrie l'a bien trompé.

ODE XVIII.

SUR LE MESME SUJET.

TOi qui ſur le metal animes toutes choſes,
Fai-moi, pour chef-d'œuvre nouveau,
Une coupe d'argent digne de ton ciſeau.
Que l'aimable Printems y ſoit paré de roſes.
Fais-y voir des banquets, doux ſpectacle aux Vieillards;
Non point tels que ceux des Lapithes,
Plaiſirs brutaux dignes des Scythes.
Que tout y rie à mes regards,
Que Bacchus y préſide, & pour combler ſa gloire,
Que la Déeſſe des appas
Faſſe les honneurs du repas,
Et la coupe à la main preſſe chacun de boire,

Χάρασσ' ἔρωτας ἀνόπλους,
Καὶ Χάριτας γελώσας
Ὑπ' ἄμπελον εὐπέταλον,
Εὐβότρυον, κομῶσαν.
Συνάπτε κούρους εὐπρεπεῖς,
Ἂν μὴ Φοῖβος ἀθύρῃ.

REMARQUES
SUR L'ODE XVIII.

T*Oi qui sur le mètal, &c.*] Je parle à l'Ouvrier, quoi que dans l'Original le Poëte s'adresse à l'art même. J'ai été en cela du sentiment de Mad. Dacier, & cependant je ne blâme point Henri Etienne, qui s'adresse à l'art même. La Poësie personifie toute chose. Je ne sai si, comme l'a cru Mr le Fevre, l'Ode n'est pas d'Anacréon ; car de tout tems, & de nos jours même, on a donné bien des ouvrages à des Auteurs qui n'y avoient jamais songé : mais elle ne me paroît pas indigne de lui, du moins par le sens. La mesure, qui s'y trouve très-irreguliere, n'est pas une preuve qu'elle n'est pas d'Anacréon. S'étoit-il obligé à ne jamais faire des Odes que d'une mesure reguliere?

Non

Montrant la blancheur des ses bras.
Plus loin il faut que tu me fasses
Les Amours sans traits, sans flambeau,
Jouans, dançans avec les Graces,
Sous le feuillage d'un berceau,
D'où pendent des grappes meuries.
Joins-y les innocens ébats
De garçons folatrans sur l'émail des prairies;
Pourveu qu'Apollon n'y soit pas.

Non point tels que ceux des Lapithes.] C'étoient des peuples de Thessalie. Ils eurent querelle avec les Centaures aux nôces de Pirithoüs & de Deïdamie. Les Centaures furent vaincus après une grande effusion de sang. Ovide dans ses Metamorph. Livre XII.

Que la Deesse des appas, &c.] Le texte en cet endroit est assurément corrompu; mais il me semble que pour le corriger, il ne faut que changer l'accent qui est sur l'article ἡ devant Κύπρις, & l'accentüer ainsi ᾖ, de sorte que ce qui étoit un article, devient la troisiéme personne du subjonctif du verbe εἰμὶ, & μῦσις signifiera alors, Maîtresse des ceremonies. Ainsi le sens est clair & achevé, en disant:

Que Venus soit maîtresse des ceremonies. J'ai ajoûté : *Et la coupe à la main*, qui entraînoit après soi naturellement le vers suivant. Je n'ai point traduit Υμεναίοις κροτοῦσα, *qui applaudit aux hymenées.* J'ai regardé ces deux mots comme une épithete de Venus, dont je pouvois me passer.

Joins-y les innocens ébats.] Il y a dans le Grec Σύναπτε. Mr le Fevre prétend que ce mot est entierement prosaïque. Cependant il est en vint endroits d'Euripide.

ᾠδὴ ιθ.

ΕΙΣ ΤΟ ΔΕΙΝ ΠΙΝΕΙΝ.

Ἡ γῆ μέλαινα πίνει,
Πίνει δὲ δένδρε' αὐτήν,
Πίνει θάλασσα δ' αὔρας,
Ὁ δ' ἥλιος θάλασσαν,
Τὸν δ' ἥλιον σελήνη.
Τί μοι μάχεσθ' ἑταῖροι,
Κ' αὐτῷ θέλοντι πίνειν;

ripide. En voici un.

Ε'οιχ' ὁ δαίμων πολλὰ τῇδ' ἐν ἡμέρᾳ
Κακὰ ξυνάγειν ἐνδίκως Ι'άσονι.

Il paroît que le ſort va aujourd'hui aſſembler contre Jaſon beaucoup de malheurs qu'il a meritez.

Pourveu qu'Appollon n'y ſoit pas.] C'eſt qu'Apollon avoit la main trop malheureuſe, & qu'il avoit tué ſon cher Hyacinte en joüant au palet avec lui. C'eſt aſſurément là le ſens du texte, & il n'y en peut avoir d'autre.

ODE XIX.

SUR CE QU'IL AIME A BOIRE.

LA terre boit la pluie, & les arbres la terre,
L'eau boit l'air, le ſoleil boit l'eau,
La lune du ſoleil boit auſſi le flambeau.
Pourquoi donc, mes amis, me faites-vous la guerre
De me voir boire à mon tonneau.

REMARQUES
SUR L'ODE XIX.

ET *les arbres la terre*, c'est-à-dire *le suc de la terre*, comme dans cette chanson.

Il

ᾠδὴ κ.

ΕΙΣ ΧΟΡΗΝ.

Η Ταντάλου ποτ' ἔστη
Λίθος φρυγῶν ἐν ὄχθαις.
Καὶ παῖς ποτ' ὄρνις ἔπτη
Πανδίονος χελιδών.
Ἐγὼ δ' ἔσοπτρον εἴην,
Ὅπως ἀεὶ βλέπῃς με.
Ἐγὼ χιτὼν γενοίμην,
Ὅπως ἀεὶ φορῇς με.
Ὕδωρ θέλω γενέσθαι,
Ὅπως σε χρῶτα λούσω.
Μύρον γύναι γενοίμην,
Ὅπως ἐγὼ σ' ἀλείφω.
Καὶ ταινίη δὲ μαζῶν;

Il faut mes chers Biberons
Boire toute la Champagne.

C'est-à-dire tout le vin qui est en Champagne.

L'eau boit l'air.] L'air qui penetre l'eau, & que les poissons respirent.

ODE XX.

SES SOUHAITS AMOUREUX.

LA triste Niobé dans les champs d'Ilion
D'un rocher autrefois prit la forme nouvelle,
Et la fille de Pandion
Fut transformée en hirondelle.
Pour moi, je voudrois bien qu'Amour par son pouvoir
Me voulût dans tes mains transformer en miroir,
Afin que tu peusses sans cesse
Attacher sur moi tes beaux yeux.
Je voudrois devenir cet habit précieux
Qui t'enveloppe, qui te presse.
Je ferois l'objet de mes vœux
D'être l'heureux ruisseau qui lave tous tes charmes;

Καὶ μάργαρον τραχήλῳ.
Καὶ σάνδαλον γενοίμην,
Μόνον ποσὶν πατεῖν με.

REMARQUES

SUR L'ODE XX.

LA *triste Niobé.*] Elle étoit fille de Tantale, cet homme si celebre par son crime, & par le supplice dont il l'expia dans les enfers. Orgueilleuse de la beauté & du nombre de ses enfans : (car elle en eut 14. sept garçons & sept filles,) elle osa mépriser Latone & Apollon. Les sept garçons furent tuez par Apollon, & les sept filles par Latone, & les Dieux par compassion de sa douleur, la rendirent insensible, en la changeant en rocher. *Ovide Livre* 6. *de ses Metam.*

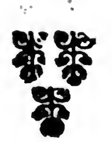
Et la fille de Pandion.] Voiez les Remarques sur l'Ode 12.

D'être

D'être l'essence, dont les larmes
Se perdent dans tes beaux cheveux ;
D'avoir l'heureuse destinée
Des perles, dont je voi ta gorge environnée,
D'être ce voile fin qui couvre les tresors
De ton sein plus blanc que l'yvoire.
Je voudrois être enfin ce soulier, dont la gloire
Est de porter un si beau corps.

D'être ce voile fin.] Anacréon dit qu'il voudroit être cette écharpe, qui entoure la gorge de sa Maîtresse. Je me suis servi de voile qui peut tout à la fois exprimer cette écharpe, & ce que nos femmes mettent presentement sur leur gorge.

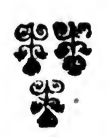
Dans tous les écrits des Anciens, il n'y a rien à mon gré, de plus passionné que cette Ode, & elle doit avoir rang, selon moi, entre les plus belles.



ᾠδὴ κα.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Δότε μοί, δότ', ὦ γυναῖκες,
Βρομίου πιεῖν ἀμυστί.
Ὑπὸ καύματος γὰρ ἤδη
Προποθεὶς ἀναστενάζω.
Δότε δ' ἀνθέων ἐκείνου.
Στεφάνους δ' οἵοις πυκάζω,
Τὰ μέτωπά μου 'πικαίει.
Τὸ δὲ καῦμα τῶν ἐρώτων
Κραδίη τινὶ σκεπάζω.

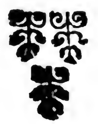


ODE XXI.

ODE XXI.

SA SOIF.

Vite, Filles, apportez-moi
Un rouge bord dans un grand verre.
Le chaud, la ſoif me font la guerre,
Je vais mourir ſi je ne boi.
Donnez-moi de ces fleurs. Ma tête eſt ſi brulante,
Qu'elle a ſeché dans un moment
Celles qui lui ſervoient d'ombrage & d'ornement;
Mais je garde en mon cœur une ardeur violente
Qui doit vivre éternellement.



REMARQUES
SUR L'ODE XXI.

D*Onnez-moi de ces fleurs.*] J'ai ſuivi la conjecture de Mr le Févre en mettant ἀνθέων ἐκείνων, au lieu de ἀνθέων ἐκείνου. Mr l'Abbé Regnier cependant croit qu'il n'y a rien à changer, & que ἀνθέων ἐκείνου ſignifie de la fleur de ce vin, en ſous-entendant *vin*, qu'Anacréon montre du doit aux filles qui lui donnent à boire. Il ajuſte cela avec ce qui ſuit, & dit : *Donnez-moi de la fleur de ce vin*, c'eſt-à-dire, *de ce vin excellent, car toutes les fleurs que j'ai ſur ma tête ſe ſéchent en un moment.* Il appuie cette interpretation de l'uſage de la Langue Latine, & de la Langue Italienne, où l'on trouve *fleur de vin*, pour marquer l'excellence d'un vin. Il ne ſe ſouvient pas, à la verité, d'en avoir veu des exemples dans la Langue Grecque ; mais comme elle a emploié ce mot en mille & mille autres occaſions, on ne voit pas pourquoi elle feroit ſcrupule de s'en ſervir en celle-ci. Il a même pour lui deux autres Traducteurs Italiens qui ont pris

ἀνθέων ἐκείνου dans la même ſignification. Ce raiſonnement, je l'avouë, me paroît très-fort ; mais quoi qu'il en ſoit, j'ai choiſi l'explication qui convenoit le mieux à ma langue ; car comment en françois aurois-je pû dire la fleur de vin, pour dire du vin excellent.

Mais je garde en mon cœur, &c.] On s'étonne qu'Anacréon parlant à des femmes qui lui verſent à boire, s'explique là ſi poliment & ſi tendrement ; mais il eſt très-apparent qu'il n'étoit pas ſeul à table, & qu'il adreſſe ces paroles à ceux qui buvoient avec lui.



ᾠδὴ κβ.

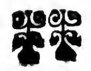
ΕΙΣ ΒΑΘΥΛΛΟΝ.

ΠΑρὰ τὴν σκιὴν, Βάθυλλε,
Κάθισον, καλὸν τὸ δένδρον.
Ἁπάλας σείει δὲ χαίτας
Μαλακωτάτῳ κλαδίσκῳ.
Παρὰ δ' αὐτῷ ἐρεθίζει
Πηγὴ ῥέουσα πειθοῦς.
Τίς ἂν οὖν ὁρῶν παρέλθοι
Καταγώγιον τοιοῦτον;

REMARQUES.

SUR L'ODE XXII.

D*Ont le bruit au ſommeil convie.*] Il y a dans le Grec, *une fontaine qui perſuade* : mais en françois cela n'avoit point



ODE XXII.

L'AGREABLE SOLITUDE.

MOn cher Bathylle, asseiez-vous
Sous ces agreables ombrages,
Voyez les zephirs les plus doux
Agiter ces tendres feuillages,
Voyez couler ce clair ruisseau
Dont le bruit au sommeil convie.
Que ne puis-je en un lieu si beau
Passer le reste de ma vie !

---

point de sens, ou l'avoit tel que je n'aurois pas voulu l'expliquer.

Que ne puis-je en un lieu si beau, &c.] Le Grec dit : *Qui pourroit voir un tel endroit sans s'y arrêter.* Cette fin m'a paru trop peu dire après une si agréable description, & j'ai cru devoir ajoûter à la pensée de l'Original.



ᾠδὴ κγ.

ΕΙΣ ΧΡΥΣΟΝ.

Ὁ Πλοῦτος εἴγε χρυσοῦ
Τὸ ζῆν παρῆγε θνητοῖς,
Ἐκαρτέρουν φυλάττων,
Ἵν', ἂν θανεῖν ἐπέλθῃ,
Λάβῃ τι, καὶ παρέλθῃ.
Εἰ δ' οὐδὲ τὸ πρίασθαι
Τὸ ζῆν ἔνεστι θνητοῖς;
Τί καὶ μάτην στενάζω,
Τί καὶ γόους προπέμπω;
Θανεῖν γὰρ εἰ πέπρωται,
Τί χρυσὸς ὠφελεῖ με;
Ἐμοὶ γένοιτο πίνειν,
Πιόντι δ' οἶνον ἡδὺν,
Ἐμοῖς φίλοις συνεῖναι·
Ἐν δ' ἁπαλαῖσι κοίταις
Τελεῖν τὰν ἀφροδίταν.



ODE XXIII.
SUR LES RICHESSES.

SI l'on pouvoit au prix de l'or
Alonger le cours de ſa vie,
Je ferois ma plus forte envie
D'amaſſer un ample tréſor,
Afin que quand la Mort avare
Viendroit ſur moi mettre la main,
Un riche don la pût ſoudain
Renvoier aux bords du Tenare:
Mais ſi par l'or on ne peut pas
Renoüer ſa trame fragile,
Pourquoi cette crainte inutile?
Pourquoi ces ſoins, ces embarras,
Qui precipitent nôtre terme?
Chers amis, d'un eſprit plus ferme,
Je veux attendre mon deſtin,
Boire avec vous, rire ſans ceſſe,
Et ne quitter jamais le vin,
Que pour careſſer ma Maîtreſſe.

REMARQUES

SUR L'ODE XXIII.

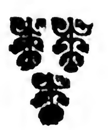
S*I l'on pouvoit au prix de l'or, &c.*] Le Grec dit ὁ πλοῦτος εἴ γε χρυσοῦ. Il faut, à mon avis, devant χρυσοῦ, sous-entendre ἕνεκα, ou χάριν, qui est souvent sous-entendu chez les Grecs. Par exemple dans ce vers de l'Oreste d'Euripide :

Τυνδάρεων λέγεις; ἴσως σοι θυγατέρος θυμούμενος.

On voit bien que ἕνεκα doit être sous-entendu devant θυγατέρος. Ainsi en sous-entendant ἕνεκα devant χρυσοῦ, il y aura : *Si Plutus, pour de l'or, alongeoit la vie des hommes, je m'efforcerois d'en amasser, afin que si j'étois prêt à mourir, il prît la somme qu'il me demanderoit, & me laissât là.* Cela fait un sens très-clair & très-intelligible. Il est vrai que Plutus, qui est le Dieu des Richesses, ne passe point pour une Divinité qui ait pouvoir sur la vie des hommes : mais aussi n'en parle-t-on qu'en y mettant un *Si*, avec lequel il n'y a rien de si extraordinaire qu'on ne puisse proposer. Il reste à cher-

cher pourquoi l'article τὸ, qui doit être toûjours joint à un infinitif pris pour ſubſtantif, n'eſt pas là joint à θανεῖν, comme il ſe trouve plus haut joint à ζῆν. Peutêtre eſt-ce une des licences dont la Poëſie Grecque abonde. Peutêtre auſſi faut-il entendre cet endroit en faiſant cette conſtruction, ἵν' ἀν ἐπέλθῃ θάνειν, *ut ſi contingeret mori*, afin que s'il faloit mourir. Ainſi θανεῖν demeureroit purement verbe, & ne ſeroit point ſubſtantif, & alors on ne s'étonneroit point que τὸ ne fût pas joint à θανεῖν, y aiant des exemples ſans nombre de l'omiſſion de cet article devant les infinitifs.

Cette Ode a été ſi bien miſe en françois par Mr de Fontenelle, que l'on regrette en la liſant, qu'il n'ait pas traduit toutes les autres.



ᾠδὴ κδʹ.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ἐπειδὴ βροτὸς ἐτέχθην
Βιότου τρίβον ὁδεύειν,
Χρόνον ἔγνων ὃν παρῆλθον,
Ὃν δ' ἔχω δραμεῖν, οὐκ οἶδα.
Μέθετέ με φροντίδες,
Μηδέν μοι καὶ ὑμῖν ἔστω.
Πρὶν ἐμὲ φθάσῃ τὸ τέλος,
Παίξω, γελάσω, χορεύσω
Μετὰ τοῦ καλοῦ Λυαίου.

REMARQUES

SUR L'ODE XXIV.

IL est vrai que la mesure des Vers de cette Ode est très-irreguliere : mais le genie

ODE XXIV.

SUR L'INCERTITUDE DE LA VIE.

Je suis né pour mourir, ma vie est passagere.
De ma course ici bas je sais ce que j'ai fait,
Et ne puis deviner ce qui m'en reste à faire.
Fuiez, soucis, sagesse austere,
Tyrān d'un esprit inquiet,
Pour jamais je vous congedie;
Je veux avec le Dieu du Vin
Chantant, riant, dançant, libre de tout chagrin,
Attendre la fin de ma vie

---

genie d'Anacréon y paroît tout entier, & c'est assez pour faire croire qu'elle est de lui.



ᾠδὴ κε.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ὅταν πίνω τὸν οἶνον,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι·
Τί μοι πόνων, τί μοι γόων,
Τί μοι μέλει μεριμνῶν;
Θανεῖν με δεῖ, κἂν μὴ θέλω.
Τί δὲ τὸν βίον πλανῶμαι;
Πίωμεν οὖν τὸν οἶνον
Τὸν τοῦ καλοῦ Λυαίου.
Σὺν τῷ δὲ πίνειν ἡμᾶς
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.



ODE XXV.

SUR LE POUVOIR DU VIN.

Quand je boi, mon chagrin s'endort.
Buvons, point de melancholie.
Le ſoin de l'avenir n'eſt que pure folie.
Il faut mourir. Tout mon effort,
Mes craintes, mes détours, à cet arrêt du ſort,
Ne ſauroient dérober ma vie.
Vains ſoucis, quand je boi, mon ame vous défie;
Quand je boi, mon chagrin s'endort.



REMARQUES

SUR L'ODE XXV.

MEs *craintes, mes dètours, &c.*] La phrase grecque τί δὲ βίον πλανῶμαι, est si concise, que quelque sens qu'on y donne, il faudroit pour l'exprimer entiere en nôtre langue deux fois plus de paroles qu'il n'en est emploié par Anacréon. Elias Andreas l'a traduit en un seul vers : *Vita juvat quid error* ? Mais cela n'est pas fort intelligible. Mr l'Abbé Regnier l'a mis en trois vers dans trois traductions qu'il a faites de la même Ode :

Che val con vano errore
Far à me più duro e greve
Della vita il cammin breve ?

Pourquoi par de vains dètours, me rendre plus dure & plus penible la carriere de ma vie qui est si courte ? Les deux autres traductions contiennent le même sens sous d'autres paroles. Cependant Mr l'Abbé Regnier doute encore qu'il ait rendu cet endroit dans toute sa signification. Qu'il me soit permis de joüir de l'obscurité de

ce passage, pour y hazarder mon explication. Je crois qu'Anacréon venant de parler de la mort qu'on ne peut fuir, a voulu dire par ce vers, τί δὲ τὸν βίον πλανῶμαι : *Pourquoi emploier tristement le temps que j'ai à vivre, à chercher des détours inutiles pour m'en éloigner & l'éviter?* J'ai cru enfermer ce sens dans ces mots: *Mes craintes, mes détours, &c.*



ᾠδὴ κϛ.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ὅταν ὁ Βάκχος εἰσέλθῃ,
Εὕδουσιν αἱ μέριμναι.
Δοκῶν δ' ἔχειν τὰ Κροίσου,
Θέλω καλῶς ἀείδειν.
Κισσοστεφὴς δὲ κεῖμαι,
Πατῶ δ' ἅπαντα θυμῷ.
Ὅπλιζ', ἐγὼ δὲ πίνω.
Φέρε μοι κύπελλον, ὦ παῖ·
Μεθύοντα γάρ με κεῖσθαι
Πολὺ κρεῖσσον, ἢ θανόντα.

REMARQUES

SUR L'ODE XXVI.

Et fasse qui voudra la guerre ;
Je ne la fais qu'au vin.

Le Grec dit : *Arme toi, quant à moi je boi.*

J'aime ce doux Vainqueur qui, &c.]

J'ai

Ode XXVI.

SUR LE MESME SUJET.

Mes chagrins dorment, quand je boi.
J'aime à chanter, dancer, & rire;
Et je croi posseder l'empire
Et les tresors du plus grand Roi.
Sur la terre couché, le front paré de lierre,
Je croi tout au dessous de moi.
Et fasse qui voudra la guerre;
Je ne la fais qu'au vin. C'a vîte un rouge bord.
J'aime ce doux Vainqueur qui me jette par terre.
Guerriers, à vôtre avis quel est le plus doux sort,
D'un homme yvre, ou d'un homme mort?

J'ai cru que ce vers, qui est de moi, venoit assez naturellement à la suite des autres.

Guerriers à vôtre avis, &c.] Dans le texte il y a simplement: *J'aime mieux être yvre que d'être mort*. Il m'a semblé que l'interrogation, dont je me suis servi, relevoit la pensée d'Anacréon.

ᾠδὴ κζ.

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ.

Τοῦ Διὸς ὁ παῖς ὁ Βάκχος,
Ὁ λυσίφρων, ὁ Λυαῖος,
Ὅταν εἰς φρένας τὰς ἐμὰς
Εἰσέλθῃ μεθυδώτας,
Διδάσκει με χορεύειν.
Ἔχω δὲ καί τι τερπνὸν
Ὁ τᾶς μέθας ἐραστάς.
Μετὰ κρότων, μετ' ᾠδᾶς,
Τέρπει με κ' Ἀφροδίτα,
Καὶ πάλιν θέλω χορεύειν.

REMARQUES.

Sur l'Ode XXVII.

Je n'ai rien à dire sur cette Ode, qui ait rapport à ma traduction, sinon que

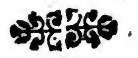
ODE XXVII.

SA JOIE DANS LE VIN.

Quand ce fils du Maître des Dieux,
Qui sait par son divin breuvage
Des chagrins les plus noirs dissiper le nuage,
S'empare de mon cœur, & brille dans mes yeux,
Je me mets à dancer, & trouve en mon yvresse
Un doux plaisir qui me seduit;
Parmi les chansons & le bruit
La belle Venus me caresse,
Et je voudrois dancer sans cesse.

---

que j'ai mis *sans cesse*, au lieu de πάλιν, qui signifie *encore*.



ᾠδὴ κη.

ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΑΥΤΟΝ ΕΤΑΙΡΑΝ.

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
Γράφε, ζωγράφων ἄριστε,
Ῥοδίης κοίρανε τέχνης.
Ἀπεοῦσαν, ὡς ἂν εἴπω,
Γράφε τὴν ἐμὴν ἑταίρην.
Γράφε μοι τρίχας τὸ πρῶτον
Ἁπαλάς τε, καὶ μελαίνας.
Ὁ δὲ κηρὸς ἂν δύνηται,
Γράφε καὶ μύρου πνεούσας.
Γράφε δ' ἐξ ὅλης παρειῆς
Ὑπὸ πορφυρέαισι χαίταις
Ἐλεφάντινον μέτωπον.
Τὸ μεσόφρυον δὲ μή μοι
Διάκοπτε, μήτε μίσγε·
Ἐχέτω δ' ὅπως ἐκείνη,
Τὸ λεληθότως σύνοφρυν,
Βλεφάρων ἴτυν μελαινήν.
Τὸ δὲ βλέμμα νῦν ἀληθῶς
Ἀπὸ τοῦ πυρὸς ποίησον,
Ἅμα γλαυκὸν, ὡς Ἀθήνης,

ODE XXVIII.

LE PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

O toi, le plus habile & le plus gracieux
Des peintres que Rhodes nous vante,
Fais ici de ton art un effort glorieux,
Trace-moi les attraits de ma Maîtresse absente,
Tâche de la peindre à mes yeux
Telle qu'elle est à ma memoire.
Peins d'abord ses cheveux, fai, qu'à mes yeux charmez
Ils semblent, s'il se peut, d'essences parfumez.
Que son front sous leur couleur noire
Efface la blancheur des lis.
Fai qu'en arc ses sourcis se courbent avec grace,
Ni separez, ni réunis;
Laisse entr'eux un petit espace,
Qu'on n'apperçoive presque pas.
Que ses yeux entourez d'une noire paupiere
Jettent une douce lumiere.
Qu'ils soient vifs; qu'ils soient bleus, tels que ceux de Pallas

Ἅμα δ' ὑγρὸν ὡς Κυθήρης.
Γράφε ῥῖνα καὶ παρειὰς,
Ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας.
Γράφε χεῖλος, οἷα Πειθοῦς,
Προκαλούμενον φίλημα.
Τρυφεροῦ δ' ἔσω γενείου
Περὶ λυγδίνῳ τραχήλῳ
Χάριτες πέτοιντο πᾶσαι.
Στόλισον τὸ λοιπὸν αὐτὴν
Ὑπὸ πορφυρέοισι πέπλοις.
Διαφαινέτω δὲ σαρκῶν
Ὀλίγον, τὸ σῶμ' ἐλέγχων.
Ἀπέχει· βλέπω γὰρ αὐτήν.
Τάχα κηρὲ καὶ λαλήσεις.

REMARQUES

SUR L'ODE XXVIII.

O *Toi le plus habile & le plus gracieux*
Des Peintres que Rhodes nous vante.] C'est ainsi que j'ai cru pouvoir exprimer ζωγράφων ἄριστε Ῥοδίης κοίρανε

Humides & brillans, armez de mille appas,
Tels que ceux de Venus par l'amour enflammée.
Qu'une blancheur vive, animée,
De ſon nez, de ſon teint releve les attraits.
Que le feu du corail ſur ſes levres charmantes
Du plus indifferent attire les ſouhaits.
Pein ſon cou, ſon menton en leur forme parfaits;
Pein ſans ceſſe autour d'eux les Graces voltigeantes.
Habille-la de pourpre, & fai que de ſon corps
Une aimable partie, échappant de ſa robe,
Nous faſſe juger des treſors,
Qu'à nos regards elle dérobe.
C'en eſt aſſez, l'ouvrage eſt fait.
Tu vis, tu vas parler, adorable Portrait.

τέχνης; car de rendre en françois κοίρανε τέχνης, par le Roi de l'art, cette expreſſion me paroît trop vulgaire. Je croi, comme Mr le Fevre & Mad. Dacier, qu'il faut mettre τύραννε, au lieu de κοίρανε, parce que les deux premieres ſyllabes de κοίρανε, font un trochée, où il devroit y avoir un ïambe. Il eſt vrai

qu'Anacréon n'en fait point de difficulté dans plusieurs autres de ses Odes : mais dans celle-ci il y a été très-exact, & il n'auroit pas voulu être irregulier dans un seul vers qu'il pouvoit corriger si facilement.

Pein d'abord ses cheveux.] J'en dis la la couleur deux vers plus bas.

Qu'il semble, s'il se peut.] Il y a dans l'Original ; *si la cire le peut.* C'est que les Anciens peignoient avec de la cire, à laquelle ils donnoient toute sorte de couleurs. Anacréon ne demande pas là au Peintre qu'il fasse à sa Maîtresse des cheveux parfumez, dont il puisse sentir l'odeur ; car la Peinture, comme dit Mr. le Fevre, n'est pas pour le nez, elle est pour les yeux. Mais il souhaite, à mon avis, qu'il puisse exprimer le luisant que les parfums donnent aux cheveux noirs.

Qu'ils soient bleus tels que ceux de Pallas.] Pallas ou Minerve, c'est la même Déesse. Elle avoit les yeux d'un bleu tirant sur le verd. On les nomme en françois des yeux pers ; mais ce mot n'est pas trop connu.

Humides & brillans.] De ces deux épithetes, il n'y a que la premiere dans le texte, & j'y ai joint la seconde, qui marque

marque l'effet de cette premiere. Le Tasse n'a pas oublié de peindre ainsi les yeux d'Armide.

Qual raggio in onda le scintilla un riso
Negli umidi occhi tremulo e lascivo.

Qu'une blancheur vive, animée, &c.] J'ai suivi l'explication de Mr D. en traduisant ῥόδα τῷ γάλακτι μίξας. En effet de dire comme dans l'Original : *Mêle les roses au lait, pour faire la couleur de son nez* ; cela ne feroit pas en nôtre langue une idée assez juste de la pensée d'Anacréon.

Que le feu du coral, &c.] Il y a dans le Grec : *Fais lui les lévres comme celles de la Persuasion* : Mais nous ne connoissons point cette Déesse en françois. Quand les lévres sont faites, comme je les demande ici, elles sont assez persuasives.



ᾠδὴ κθ.

ΕΙΣ ΒΑΘΥΛΛΟΝ.

Γράφε μοι Βάθυλλον οὕτω
Τὸν ἑταῖρον, ὡς διδάσκω.
Λιπαρὰς κόμας ποίησον,
Τὰ μὲν ἔνδοθεν, μελαίνας,
Τὰ δ' ἐς ἄκρον, ἡλιώσας.
Ἕλικας δ' ἐλευθέρους μοι
Πλοκάμων ἄτακτα συνθεὶς,
Ἄφες ὡς θέλουσι κεῖσθαι.
Ἁπαλὸν δὲ καὶ δροσῶδες
Στεφέτω μέτωπον ὀφρῦς
Κυανωτέρη δρακόντων.
Μέλαν ὄμμα γοργὸν ἔστω,
Κεκερασμένον γαλήνῃ·
Τὸ μὲν ἐξ Ἄρηος ἕλκον,
Τὸ δὲ τῆς καλῆς Κυθήρης,
Ἵνα τίς τὸ μὲν φοβῆται,
Τὸ δ' ἀπ' ἐλπίδος κρεμᾶται.
Ῥοδίνην δ' ὁποῖα μῆλον
Χνοΐην ποίει παρειήν.
Ἐρύθημα δ' ὡς ἂν αἰδοῦς

ODE XXIX.

LE PORTRAIT DE BATHYLLE.

O Toi, Peintre fameux, Rival de la Nature,
Fai-moi du beau Bathylle un fidele portrait.
Tu vas, en m'écoutant, le peindre trait pour trait.
Commence par sa chevelure.
Que le fonds en soit noir: mais fai que le dessus
S'avance vers le bout, doré de plus en plus.
Laisse-la sans liens floter à l'avanture,
Agreable jouet aux vents abandonné.
Que son front charmant soit orné
De sourcils plus noirs que l'ébene.
Pein ses yeux noirs aussi, mêle dans leurs regards
La douceur de Venus à la fierté de Mars.
Qu'un petit poil naissant qu'on apperçoit à peine,
Tel qu'il est sur les coins nouvellement cueillis,
Lui couvre chaque jouë, où la rose, & le lys
Forment un mélange agréable.
Mais comment peindras-tu sa bouche inimitable?
Rassembles-y tous les attraits,

Δυνάσαι βαλεῖν, ποίησον.
Τὸ δὲ χεῖλος οὐκέτ' οἶδα
Τίνι μοι τρόπῳ ποιήσεις.
Ἁπαλὸν, γέμον τε Πειθοῦς.
Τὸ δὲ πᾶν ὁ κηρὸς αὐτὸς
Ἐχέτω λαλῶν σιωπῇ.
Μέγα δὲ πρόσωπον ἔστω.
Τὸ δ' Ἀδώνιδος παρῆλθον,
Ἐλεφάντινος τράχηλος.
Μεταμάζιον δὲ ποίει,
Διδύμας τε χεῖρας Ἑρμοῦ,
Πολυδεύκεος καὶ μηρούς,
Διονυσίην δὲ νηδύν.
Ἁπαλῶν δ' ὕπερθε μηρῶν,
Μηρῶν τὸ πῦρ ἐχόντων,
Ἀφελῆ ποίησον αἰδῶ,
Παφίην θέλουσαν ἤδη.
Φθονερὴν ἔχεις καὶ τέχνην,
Ὅτι μὴ τὰ νῶτα δεῖξαι
Δύνασαι. τὰ δ' ἦν ἀμείνω.
Τί με δεῖ πόδας διδάσκειν;
Λάβε μισθὸν ὅσον εἴπῃς.
Τὸν Ἀπόλλωνα καὶ τοῦτον
Καθελὼν, ποίει Βάθυλλον.
Ἢν δ' ἐς Σάμον ποτ' ἔλθῃς,
Γράφε Φοῖβον ἐκ Βαθύλλου.

Qu'une belle bouche eut jamais.
Que n'y peut-on aussi peindre son éloquence ?
Du moins dans son portrait trompe si bien nos yeux,
Que pour l'oüir parler, nous lui prêtions silence.
Que sa taille soit haute, & son port gracieux.
J'oubliois son beau cou, droit, plus blanc que l'yvoire,
Tel que l'eut autrefois ce Chasseur glorieux,
Dont Venus pleure la memoire.
Pein-lui l'estomac & les mains
Telles que tu les voudrois peindre
Au Messager aîlé du Maître des humains.
Mais qu'ici ton art est à plaindre !
Quelle heureuse matiere échappe à ton pinceau !
Tu ne saurois dans ce tableau
Montrer ses épaules d'albâtre,
Dont Venus seroit idolâtre.
Quant à ses pieds, dignes soutiens
Du corps le plus charmant qu'ait formé la nature,
D'Apollon peint ici regarde la figure,
Et pour modele pren les siens.
Et si tu veux me rendre un service facile,
De Bathylle à ce Dieu tu donneras le nom,
Et portant à Samos le portrait de Bathylle,
Tu diras que c'est Apollon.

REMARQUES
SUR L'ODE XXIX.

QVe *le fond en ſoit noir : mais fais que le deſſus*
S'avance vers le bout, doré de plus en plus.] Cette couleur de cheveux étoit du goût des Grecs.

La douceur de Venus à la fierté de Mars.] Il y a dans le Grec deux autres vers qui diſent : *Afin que l'une donne de la crainte, & que l'autre inſpire de l'eſperance.* Je n'aurois pas obmis cela, ſi j'avois eu à parler d'une femme.

Que ſa taille ſoit haute.] C'eſt ainſi que j'ai traduit πρόσωπον μέγα ; car il ne me ſemble pas que ce ſoit bien loüer un homme que de dire qu'il a le viſage grand. πρόσωπον ſignifie toute la perſonne auſſi bien que le viſage.

D'Apollon peint ici, &c.] Le texte Grec ne dit point que le Peintre faſſe les pieds de Bathylle ſur ceux d'Apollon. Il y eſt dit ſeulement : *Qu'ai-je beſoin de t'enſeigner comme ſont faits ſes pieds ?* Cette idée m'eſt venuë ſur ce qu'Anacréon juſques-là a voulu qu'à chaque partie du

corps de Bathylle, on en prît le modele ſur quelque Dieu. Au reſte il faut ſuppoſer qu'Anacréon étoit dans la maiſon du Peintre, où il y avoit pluſieurs portraits, & entre autres celui d'Apollon, ſur lequel il jette les yeux en cet endroit.

J'ai negligé de marquer qu'Anacréon paie le Peintre, parce que cela fait trop appercevoir le peu de vrai-ſemblance qu'il y a qu'un portrait ſoit commencé & achevé dans le peu de tems qu'il faut pour prononcer cette Ode, outre que cette petite circonſtance n'ajoûtoit rien à ſa beauté. Je n'ai pas eu cet égard dans le portrait précedent. J'y marque expreſſement que l'ouvrage eſt achevé. C'eſt que je n'ai pû faire autrement.

J'ai remarqué un effet aſſez naturel de ces deux portraits. Les femmes ſe declarent pour celui de Bathylle, & celui de la Maîtreſſe eſt plus du goût des hommes. Il faut convenir qu'ils ſont tous deux excellens dans l'Original.



ᾠδὴ λ.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

ΑἹ μοῦσαι τὸν Ἔρωτα
Δήσασαι στεφάνοισι,
Τῷ Κάλλει παρέδωκαν.
Καὶ νῦν ἡ Κυθέρεια
Ζητεῖ, λύτρα φέρουσα,
Λύσασθαι τὸν Ἔρωτα.
Κἂν λύσῃ δέ τις αὐτὸν,
Οὐκ ἔξεισι, μενεῖ δέ.
Δουλεύειν δεδίδακται.

REMARQUES

SUR L'ODE XXX.

LA fiction qui regne dans cette petite Ode, est à mon gré très-ingenieuse, & Anacréon ne pouvoit pas montrer plus agréablement combien l'Amour se plaît dans

ODE XXX.

L'AMOUR PRIS.

LEs Muses liérent un jour
Avec des fleurs le Dieu d'Amour;
Et pour mieux empêcher sa fuite,
Le livrérent à la Beauté.
De sa prison Venus instruite
Avec des dons vint au plus vîte
Leur demander sa liberté:
Mais en vain il fut racheté.
Il ne sort plus d'un lieu, qu'habite
L'esprit joint avec la Beauté.

---

dans la compagnie des belles personnes qui ont de l'esprit. Ce sens m'a paru si juste, que j'ai cru devoir l'expliquer clairement dans mon dernier vers, quoi que le Grec le donne seulement à entendre.

ᾠδὴ λα.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ἄφες με τοὺς θεούς σοι
Πιεῖν, πιεῖν ἀμυστί.
Θέλω, θέλω μανῆναι.
Ἐμαίνετ' Ἀλκμαίων τε
Χ' ὁ λευκόπους Ὀρέστης,
Τὰς μητέρας κτανόντες.
Ἐγὼ δὲ μηδένα κτὰς,
Πιὼν δ' ἐρυθρὸν οἶνον,
Θέλω, θέλω, μανῆναι.
Ἐμαίνεθ' Ἡρακλῆς πρὶν,
Δεινὴν κλονῶν φαρέτρην,
Καὶ τόξον Ἰφίτειον.
Ἐμαίνετο πρὶν Αἴας,
Μετ' ἀσπίδος κραδαίνων
Τὴν Ἕκτορος μάχαιραν.
Ἐγὼ δ' ἔχων κύπελλον,
Καὶ στέμμα τοῦτο χαίταις,
Οὐ τόξον, οὐ μάχαιραν,
Θέλω, θέλω μανῆναι.

ODE XXXI.

SES FUREURS.

AU nom des Dieux, cher Camarade,
Bois, comme moi, bois à rasade.
Je me laisse emporter à ma douce fureur.
Autrefois Alcmeon, Oreste,
Par le meurtre le plus funeste
Ont tous deux signalé la leur:
Mais moi, sans être parricide,
Plein du Dieu charmant qui me guide,
Je me laisse emporter à ma douce fureur.
Jadis Hercule dans la sienne
Couroit Thebes, l'arc à la main,
Jadis sur la rive Troïenne
Ajax furieux, inhumain,
Erroit, d'Hector tenant l'épée
Dans le vil sang des bœufs trempée.
Mais moi, sans semer la terreur,
Couronné de rose & de lierre,
Dançant, courant, armé d'un verre,
Je me laisse emporter à ma douce fureur.

REMARQUES

SUR L'ODE XXXI.

AU nom des Dieux.] Il y a dans le texte τὰς θεοὺς, que les Interpretes traduisent, comme j'ai fait, en sous-entendant μὰ, devant τὰς θεοὺς, mot dont se servent les Grecs en pareilles occasions. Mr l'Abbé Regnier a veu des notes à la main de Mr Menage où τοὺς θεοὺς est pris pour les coupes mêmes des Dieux, à cause qu'on y buvoit à leur honneur. Si cela est, les deux premiers vers grecs voudront dire : *Donne-moi les vases des Dieux, pour y boire avec toi à leur honneur.* Ce sens me paroît très-vraisemblable : mais j'ai fait comme Mr l'Abbé Regnier ; j'ai choisi le plus usité.

Bois à rasade.] L'original dit πιεῖν ἀμυστὶ, *boire à bouche toute ouverte.* C'est ce que les buveurs appellent presentement *sabler.*

Alcméon, Oreste.] Ces deux Grecs tuérent leurs meres, pour vanger leurs peres, qu'elles-mêmes avoient assassiné, & tous deux furent tourmentez par les

Furies. Alcméon étoit fils d'Eriphile & d'Amphiaraüs. Son hiſtoire eſt dans Apollodore. Quant à Oreſte, à qui n'eſt-il pas connu : *Scenis agitatus Oreſtes ?*

Jadis Hercule dans la ſienne, &c.] Au retour des Enfers, d'où il avoit délivré ſon ami Pirithoüs, il trouva ſa maiſon dans un deſordre ſi grand, qu'il en perdit la raiſon, & tomba dans une fureur qui lui fit tuer ſa femme & ſes enfans, croiant tuer ſes ennemis. Euripide en a fait une Tragedie.

Ajax furieux.] La douleur qu'il eut de voir les Grecs adjuger les armes d'Achille à Ulyſſe, qu'il prétendoit n'être dûës qu'à lui, jetta ſon eſprit dans un ſi grand trouble, qu'il prit des troupeaux du camp pour leur armée, deſquels il fit un grand carnage avec la même épée, dont Hector lui avoit fait preſent. La diſpute des armes ſe voit dans le treiziéme Livre des Metamorphoſes d'Ovide, & ſa folie dans une Tragedie de Sophocle.

Armé d'un verre, &c.] J'ai ajoûté cela pour en faire une comparaiſon avec l'épée d'Ajax. L'invention du verre eſt très-ancienne ; mais je ne ſuis pas ſûr que du temps d'Anacréon, il ſervît à faire un vaſe à boire. On trouve chez Lucien, ὑαλὰ ἐκπώματα. J'ai cru que l'on me

pardonneroit dans ce mot un parachroniſme qui n'eſt pas bien certain. Mr l'Abbé Regnier dans la troiſiéme traduction

ᾠδὴ λβ.

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΑΥΤΟΥ.
ἔρωτας.

ΕἸ φύλλα πάντα δένδρων
Ἐπίςασαι κατειπεῖν,
Εἰ ἠμαθώδεις εὑρεῖν
Τὸ τῆς ὅλης θαλάσσης.
Σὲ τῶν ἐμῶν ἐρώτων
Μόνον ποιῶ λογιςήν.
Πρῶτον μὲν ἐξ Ἀθηνῶν
Ἔρωτας εἴκοσιν θὲς,
Καὶ πεντεκαίδεκ' ἄλλους.
Ἔπειτα δ' ἐκ Κορίνθου
Θὲς ὁρμαθοὺς ἐρώτων.
Ἀχαΐης γάρ ἐςιν,
Ὅπου καλαὶ γυναῖκες.
Τίθει δὲ Λεσβίους μοι,

ction de l'Ode 26e. avoit emploié devant moi le mot de *Verre.*

Vo con Vetri
Smisurati.

ODE XXXII.

SUR LE NOMBRE DE SES AMOURS.

Conte les feuilles des forêts,
Des bords de l'Ocean conte les grains de sable;
Et tu pourras peutêtre après
Trouver de mes amours le nombre inconcevable.
J'en ai de toutes régions.
Dans Athenes d'abord j'en conte plus de trente.
Corinthe en beautez abondante
M'en fournit plusieurs légions.
Dans Rhodes, Lesbos, l'Ionie
J'en conterois deux mille au moins.
Tu t'étonnes d'oüir cette foule infinie.
Elle trouble, en contant, ta mémoire & tes soins.
Ce n'est pas tout encor. J'en ai dans la Carie,

Καὶ μέχρι τῶν Ἰώνων,
Καὶ Καρίης, Ῥόδου τε,
Δισχιλίους ἔρωτας.
Τί φῂς ἀεὶ κηρωθείς;
Οὔπω Σύρους ἔλεξα.
Οὔπω πόθους Κανώβου,
Οὐ τῆς ἅπαντ' ἐχούσης
Κρήτης, ὅπου πόλεσιν
Ἔρως ἐποργιάζει.
Τί σοι θέλεις ἀριθμεῖν
Τοὺς ἐκτὸς αὖ Γαδείρων,
Τῶν Βακτρείων τε, κ' Ἰνδῶν,
Ψυχῆς ἐμῆς ἔρωτας;



J'en ai plus loin dans la Syrie,
Dans Canope, dans Crete où le Dieu des Amans
Se plaît à celebrer ses mysteres charmans.
pour moi la Bactriane en Amours est feconde.
J'en ai depuis Cadis jusques au bout du monde.



REMARQUES

SUR L'ODE XXXII.

LE Lecteur comprendra bien que cette Ode ne doit pas être entenduë à la lettre. C'eſt une hyperbole, dont l'imagination échauffée d'Anacréon, s'il eſt vrai qu'il en ſoit l'Auteur, ſe ſert pour dire qu'il avoit un grand nombre de Maîtreſſes. Cela poſé, je ne voi pas d'où provenoit le dégoût de Mr le Fevre pour cet ouvrage.

Tu t'étonnes d'oüir, &c.] J'ai un peu étendu la penſée d'Anacréon. Il dit :

Τί φὴς ἀεὶ κηρωθεὶς.

Quoi tu es toûjours pris comme avec de la cire ? c'eſt-à-dire, *Quoi tu es toûjours amoureux* ? Mais cet endroit me paroît corrompu. Il ne peut y avoir là κηρωθεὶς, dont la premiere ſyllabe eſt longue. Il y faut une breve, parce que le troiſiéme pied eſt toûjours un ïambe. J'en ai parlé plus haut. La correction de Mr le Fevre me paroît trop changer les mots du texte. τί φὴς ; τόσους ἔρωτας. *Que dis-*

tu ? *quoi tant d'amours* ? J'aimerois mieux dire, τί φῂς : ἀεὶ πυρωθεὶς ? *Que dis-tu ? Quoi toûjours enflammé* ? Il n'y auroit que la premiere syllabe de changée ; ou bien κυρωθεὶς, *dominé*, où il n'y a que *η*, changé en *υ*.



ᾠδὴ λγ.

ΕΙΣ ΧΕΛΙΔΟΝΑ.

Σὺ μὲν, φίλη χελιδὼν
Ἐτησίη μολοῦσα
Θέρει πλέκεις καλιὴν,
Χειμῶνι δ' εἰς ἄφαντος
Ἢ Νεῖλον, ἢ 'πὶ Μέμφιν.
Ἔρως δ' ἀεὶ πλέκει μευ
Ἐν καρδίῃ καλιήν.
Πόθος δ' ὁ μὲν πτεροῦται,
Ὁ δ' ὠόν ἐστιν ἀκμὴν,
Ὁ δ' ἡμίλεπτος ἤδη,
Βοὴ δὲ γίνετ' αἰεὶ
Κεχηνότων νεοττῶν.
Ἐρωτιδεῖς δὲ μικροὺς
Οἱ μείζονες τρέφουσιν.
Οἱ δὲ τραφέντες εὐθὺς,
Πάλιν κύουσιν ἄλλους.
Τί μῆχος οὖν γένηται;
Οὐ γὰρ σθένω τοσούτους
Ἔρωτας ἐκβοῆσαι.

ODE XXXIII.
SUR LE MEME SUJET.

TOus les ans en ce lieu dans la saison nouvelle
Tu reviens, aimable hirondelle,
Habiter dans un nid que toi même bâtis.
L'hiver tu disparois, tu t'en vas à Memphis,
Ou sur les bords du Nil, où la chaleur t'appelle.
Cupidon en tout temps fait son nid dans mon cœur,
Et de petits Amours s'y forment à centaine.
L'un de ses plumes couvre à peine
Son corps, qui du grand air redoute la rigueur,
L'autre dans sa coque est encore,
Ceux-ci sont sur le point d'éclorre,
L'air resonne des petits cris
De ceux qui de leur bec ont percé la coquille.
Par les aînez de la famille
Avec de tendres soins les jeunes sont nourris,
Qui, quand ils sont plus grands, font aussitôt leurs nids.
Pour un qui sort il en vient trente.
Et tous les jours en vain je crie & me tourmente,
Pour chasser de mon cœur tant d'Amours réünis.

REMARQUES
Sur l'Ode XXXIII.

Le ſujet de cette Ode eſt le même que celui de la precedente, mais il eſt traité differemment. Le nid d'une Hyrondelle, à laquelle Anacréon parle, lui fournit la metaphore qui regne avec tant

ᾠδὴ λδ.

ΕΙΣ ΧΟΡΗΝ.

Μή με φύγῃς, ὁρῶσα
Τὰν πολιὰν ἔθειραν.
Μηδ' ὅτι σοι πάρεστιν
Ἄνθος ἀκμαῖον ὥρας,
Τὰ μὰ φίλτρα διώξῃς.
Ὅρα κἂν στεφάνοισιν
Ὅπως πρέπει τὰ λευκὰ
Ῥόδοις κρίνα πλακέντα.

tant d'agrément jusqu'à la fin de l'Ode.

En vain je crie & me tourmente.] Il y a dans le Grec, ὀυ γὰρ σένω τοσοῦτους Ἔρωτας ἐκβοῆσαι : *Je ne puis crier après tant d'amours.* C'est là le vrai sens de ce passage, il n'y a rien à y changer. C'est comme l'ont entendu Elias Andreas, Bartolomeo Corsini, & Mr l'Abbé Regnier. Il est surprenant que des Commentateurs tels que Henri Etienne, Saumaise, & le Fevre l'aient manqué.

ODE XXXIV.

A SA MAISTRESSE.

ORgueilleuse de ta jeunesse,
Et de tes charmes si brillans,
Ne rejette point ma tendresse
Par mépris pour mes cheveux blancs.
Dans les bouquets que tu composes,
Ne vois-tu pas, belle Philis,
De quel éclat brillent les roses,
Quand tu mêles leur pourpre à la blancheur des lis.

REMARQUES
SUR L'ODE XXXIV.

NE *rejette point ma tendresse.*] μὴ τ' ἀμὰ φίλτρα διώξῃς. Mr le Fevre prétendoit que διώκω, ne signifioit que *je poursuis*, & que par consequent ce mot faisoit

ᾠδὴ λε.

ΕΙΣ ΤΗΝ ΕΥΡΩΠΗΝ.

Ὁ Ταῦρος οὗτος ὦ παῖ,
Ζεύς μοι δοκεῖ τις εἶναι.
Φέρει γὰρ ἀμφὶ νώτοις
Σιδωνίην γυναῖκα,
Περᾷ δὲ πόντον εὐρὺν,
Τέμνει δὲ κῦμα χηλαῖς.
Οὐκ ἂν δὲ ταῦρος ἄλλος
Ἐξ ἀγέλης ἐλασθεὶς
Ἔπλευσε τὴν θάλασσαν,
Εἰ μὴ μόνος γ' ἐκεῖνος.

faisoit

faisoit un sens tout contraire à la pensée du texte. Mais il se trompoit tout savant homme qu'il étoit. διώκω signifie aussi, *je chasse, je rejette.*

Belle Philis.] Ce nom ni aucun autre n'est dans l'Original : mais Philis est un nom Grec. Le mal n'est pas grand d'avoir donné un nom à la Maîtresse d'Anacréon.

ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU où Europe étoit peinte.

SAns doute ce jeune Taureau,
Que je voi peint dans ce tableau,
Est le Maître des Dieux, c'est Jupiter lui-même;
Celle qu'il porte sur son dos
En traversant les vastes flots,
C'est le charmant objet qu'il aime,
Europe fille d'Agenor.
Je le vois à ses habits d'or,
Qui sont d'une Phénicienne.
Et quel taureau jamais échappé du troupeau,
Osa passer la mer avec un tel fardeau,
Si fier, si satisfait, avec si peu de peine?

REMARQUES
SUR L'ODE XXXV.

Q*Ue je voi peint dans ce tableau.*] J'ai ajoûté ce Vers pour éclaircir le sujet de l'Ode.

Je le vois à ses habits d'or.] J'ai ajoûté

ᾠδὴ λϛ.

ΕΙΣ ΑΝΕΗΜΕΝΩΣ ΣΗΝ.

Τί με τοὺς νόμους διδάσκεις,
Καὶ ῥητόρων ἀνάγκας;
Τί δέ μοι λόγων τοσούτων
Τῶν μηδὲν ὠφελούντων;
Μᾶλλον δίδασκε πίνειν
Ἁπαλὸν πῶμα Λυαίου.
Μᾶλλον δίδασκε παίζειν
Μετὰ χρυσῆς Ἀφροδίτης.
Πολιαὶ στέφουσι κάρην.
Δὸς ὕδωρ, βάλ' οἶνον, ὦ παῖ,

té ce Vers & le ſuivant aux raiſons qu'Anacreon avoit de croire que c'étoit Europe fille d'Agenor Roi de Phenicie. L'hiſtoire de cette Princeſſe eſt dans le livre ſixiéme des Metamorphoſes d'Ovide.

Si fier, ſi ſatisfait, &c.] Ce Vers qui eſt de moi, me ſemble être une confirmation du jugement qu'Anacreon fait en voiant ce tableau.

ODE XXXVI.

SON CHAGRIN contre un homme qui parloit des preceptes de Rhetorique.

TU veux m'enſeigner les détours,
Dont l'Eloquence en ſes écoles
Sait embarraſſer un diſcours.
Que ſert à mes plaiſirs un vain bruit de paroles?
Enſeigne-moi plutôt comment
Je puis me faire un ſort charmant
A boire, à folâtrer auprès d'une Maîtreſſe.
Garçon, vîte de l'eau, du vin. Verſe ſans ceſſe.
Dans cet aimable jus noïons nos déplaiſirs.

Τὴν ψυχήν μου κάρφοσον.
Βραχὺ μὴ ζῶντα καλύπτεις.
Ὁ θανὼν οὐκ ἐπιθυμεῖ.

REMARQUES

SUR L'ODE XXXVIJ

SOus le poids de mes ans tu vois que je ſuccombe.] Anacreon dit πολιαὶ στέφουσι κάραν, *les cheveux blancs couronnent ma tête*; ce qui eſt toujours dire qu'il eſt vieux,



Sous le poids de mes ans tu vois que je succombe;
Et toi-même bien-tôt me mettras dans la tombe,
Où finissent tous nos desirs.

---

vieux, & il n'entendoit pas autre chose. Il est étonnant que d'habiles Commentateurs n'aient point trouvé de sens à ce passage qui ne souffre pas la moindre difficulté.

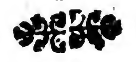
Auprès d'une Maîtresse.] L'original dit *avec la belle Venus*. C'est la même chose.



ᾠδὴ λζ.

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΡ.

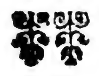
Ἴδε πῶς ἔαρος φανέντος
Χάριτες ῥόδα βρύουσι.
Ἴδε πῶς κῦμα θαλάσσης
Ἁπαλύνεται γαλήνῃ.
Ἴδε πῶς νῆσσα κολυμβᾷ,
Ἴδε πῶς γέρανος ὁδεύει.
Ἀφελῶς δ' ἔλαμψε Τιτάν.
Νεφελῶν σκιαὶ δονοῦνται.
Τὰ βροτῶν δ' ἔλαμψεν ἔργα.
Καρποῖσι γαῖα προκύπτει,
Καρπὸς ἐλαίας προκύπτει.
Βρομίου στέφεται νᾶμα.
Κατὰ φύλλον, κατὰ κλῶνα
Καθελὼν ἤνθησε καρπός.



Ode XXXVII.

LE PRINTEMS.

Voiez les Graces au Printems
De roses couronner leurs têtes ;
Voiez de ses états flottans
Neptune éloigner les tempêtes.
Les plongeons réjoüis se baignent dans les eaux.
Par bataillons volans en l'air passent les gruës :
L'astre du jour répand ses raïons les plus beaux,
Et dissipe les sombres nuës.
Tout brille dans nos champs d'herbe & de fleurs couverts.
Déja l'olivier pousse, & la vigne rampante
E'tend, contre le chaud, sur sa grappe naissante
L'abri de ses feüillages verds.
Tout rit, tout nous promet une année abondante.



REMARQUES

SUR L'ODE XXXVII.

Voiez les Graces au Printems, &c.] Mr l'Abbé Regnier a fait une remarque très sensée sur ce passage. Il y a trop de hardiesse à Anacreon de nous dire : *Voyez les Graces*. Il peut les personnifier, cela est des droits de la poësie : mais il ne peut pas nous les montrer presentes. Il n'en devoit parler qu'en forme de recit, comme a fait Horace dans l'Ode quatriéme du premier livre.

Junctæque Nymphis Gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede.

Les Graces frappent la terre de leurs pieds legers en dançant avec les Nymphes. Mais ne pourroit-on point justifier Anacreon, en disant qu'il parle comme un Poëte dans le ravissement, qui montre ce qu'il croit voir?

En l'air passent les gruës.] Il y a une dispute entre les savans sur le mot de *ὁδεύειν*. Ils conviennent bien tous qu'il signifie également *venir*, ou *s'en aller*;

mais dans l'endroit où Anacreon l'emploie, les uns ſoutiennent qu'il ſignifie *venir*, & les autres prétendent qu'il veut dire *s'en aller*.

Ceux qui ſont pour *venir*, diſent qu'en effet les gruës viennent le printems en Grece, & ceux qui ſe declarent pour *s'en aller*, diſent au contraire que les gruës partent de la Grece en ce tems-là. Il eſt aſſez étrange qu'on diſpute ſur un fait qui ſe paſſe à la vûe de tout le monde. Mr l'Abbé Regnier qui eſt du premier ſentiment, produit un paſſage tiré des experiences naturelles de Mr Redi, premier Medecin du Grand Duc, très connu dans l'Europe pour un homme d'une profonde erudition en tout genre de literature. Ce paſſage marque en ſubſtance que l'auteur a vû pluſieurs fois les gruës paroître en Toſcane vers la fin du mois de fevrier, & vers le milieu de ſeptembre: Et puiſque la Grece, (reprend Mr l'Abbé Regnier) eſt à peu près de même temperature que la Toſcane, il n'y a rien de contraire à l'opinion où il eſt, que ce que l'arrivée du printems produit dans l'une, elle le produit dans l'autre; & par là il faut inferer qu'Anacreon en cet endroit parle

de la venue des gruës & non point de leur départ. Mais il me ſemble qu'on peut répondre à cela que l'on ne nie pas que les gruës viennent en Grece au commencement du printems ; mais qu'Anacreon parle là, non du printems qui commence, mais du printems dans toute ſa beauté, & prêt à être remplacé par l'été, puis qu'il y marque que les vignes ſont déja couvertes de feuilles ; de ſorte que les gruës préſſentant les chaleurs qui s'approchent, partent dans ce tems-là pour aller chercher des climats plus temperez.

Tout brille dans nos champs, &c.] J'ai cru exprimer par ce Vers celui de l'Original τὰ βροτῶν ἔλαμψεν ἔργα. *Les travaux des hommes*, c'eſt-à-dire, *des laboureurs brillent*. Je n'ai pas traduit le Vers ſuivant. Κάρποισι γαῖα προκύπτει, parce qu'il n'eſt pas intelligible.

Et la vigne rampante, &c.] J'étens la penſée d'Anacreon ; car il ne dit que Βρομίου ςέφεται νᾶμα. *La liqueur de Bacchus ſe couronne*. Bacchus eſt appellé là Bromien, & ce nom qui eſt derivé de βρόμος *grand bruit*, lui a été donné à cauſe du grand bruit, avec lequel ſe celebrent ſes Orgies.

Tout rit, tout nous promet, &c.] L'original dit *sous les feuilles, sous les tendres branches le fruit fleurit*. J'ai pris l'effet au lieu de la cause.



ᾠδὴ λη.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

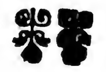
Ἐγὼ γέρων μὲν εἰμι,
Νέων πλέον δὲ πίνω·
Κἂν δεήσῃ με χορεύειν,
Σκῆπτρον ἔχω τὸν ἀσκόν.
Ὁ νάρθηξ δ' οὐδέν ἐστιν.
Ὁ μὲν θέλων μάχεσθαι,
Παρέστω καὶ μαχέσθω.
Ἐμοὶ κύπελλον, ὦ παῖ,
Μελιχρὸν οἶνον ἡδὺν
Ἐγκεράσας, φόρησον.
Ἐγὼ γέρων μὲν εἰμι,
Σειληνὸν ἐν μέσοισι
Μιμούμενος χορεύσω.



ODE XXXVIII.

IL REPOND A UN HOMME qui lui reprochoit ſa vieilleſſe.

JE ſuis vieux ; Et qui te le nie ?
Mais je ſuis jeune quand je boi,
Et s'il le faut, en compagnie,
Soûtenu par le vin, je dance autant que toi.
J'y trouve une vigueur ſoudaine.
Quelqu'un de vous veut-il ſe battre contre moi ;
Qu'il vienne. Allons, dépêche-toi,
Garçon, vîte une coupe pleine
De ce vin petillant, dont mon goût eſt flaté,
Je ſuis vieux, à la verité,
Mais je le ſuis comme Silene.



REMARQUES
SUR L'ODE XXXVIII.

S*Outenu par le vin.*] Le Grec dit, *Un outre me ſert de bâton, & je n'ai que faire de ferule. Soutenu par le vin*, exprime tout cela. La ferule eſt une plante très-commune dans les païs chauds. Elle s'éleve plus haut que le fenoüil. Sa tige eſt ſi groſſe & ſi forte, qu'elle ſervoit de bâton à ſoûtenir la peſanteur de Silene yvre.

Quique ſenex ferulâ titubantes ebrius artus ſuſtinet. Ovide livre quatriéme des Metamorphoſes.

Virgile dans ſa dixiéme Eglogue en fait auſſi un bâton dans la main de Silvain, Dieu des foreſts.

Florentes ferulas & grandia lilia quaſſans.

La moële de cette plante eſt auſſi combuſtible que la meche, & dure allûmée pendant cinq ou ſix heures. Les Latins l'ont appellée ferule du mot *ferire*, *frapper*, parce qu'ils s'en ſervoient pour foüeter les enfans.

Quelqu'un de vous veut-il ſe battre contre moi.] Ce ſens eſt très-clair, & c'eſt aſſurément le ſeul d'Anacreon. On lui reprochoit ſa vieilleſſe, & pour réponſe il dit

qu'il boit & qu'il dance autant qu'un jeune homme : & il s'emporte plaisamment jusqu'à défier au combat ceux qui lui faisoient ce reproche. Tout ce que disent là-dessus quelques Commentateurs est absolument éloigné de la veritable signification. Car de dire ceux qui voudront se battre, qu'ils se battent, quel rapport cela a-t'il avec tout ce qui est dit dans cette Ode ? Il est vrai qu'en lisant ce Vers comme il est dans l'original παρίτω καὶ μαχέθω, le second pied est un spondée, & non pas un ïambe : mais ce n'est pas une raison pour vouloir corriger ce passage. Anacreon n'étoit pas scrupuleux à l'égard des seconds pieds, & dans cette même Ode, ce Vers ὁ νάρθηξ δ' οὐδέν ἐστιν a un spondée pour le second pied.

Mais je le suis comme Silene.] Il étoit le nourricier, le gouverneur & le compagnon de Bacchus. Il combattit contre les Geans pour les Dieux, qui pour le recompenser de ses services, firent l'honneur à son asne qui l'avoit porté dans cette bataille, de le metamorphoser en astre. Anacreon ne pouvoit pas alleguer un exemple plus favorable pour montrer qu'il y a des vieillards vigoureux & de bonne humeur. Car Silene n'étoit qu'un homme non plus que lui.

ᾠδὴ λθ

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τότε μου ἦτορ ἰανθὲν
Λιγαίνειν ἄρχεται Μούσας.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Ἀποῤῥίπτονται μέριμναι
Πολυφρόντιδές τε βουλαὶ
Ἐς ἁλικτύπους ἀήτας.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Λυσιπαίγμων τότε Βάκχος.
Πολυανθέσιν μ' ἐν αὔραις
Δονέει μέθῃ γανώσας.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Στεφάνους ἄνθεσι πλέξας,
Ἐπιθεὶς δὲ τῷ καρήνῳ,
Βιότου μέλπω γαλήνην·
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Μύρῳ εὐώδεϊ τέγξας
Δέμας, ἀγκάλαις δὲ κούρην
Κατέχων, Κύπριν ἀείδω.
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,

ODE XXXIX.

ODE XXXIX.

LES EFFETS DU VIN SUR LUI.

Quand je boi, ma veine échauffée
Oseroit défier Orphée.
Je chante Apollon & ses sœurs.
Quand je boi, mes tristes pensées,
De mon cœur d'abord effacées,
Cedent à de douces fureurs.
Quand je boi, mon œil s'imagine
Que, dans un tourbillon plein de parfums divers,
Bacchus m'emporte dans les airs,
Rempli de sa liqueur divine.
Quand je boi, je prens, je choisis
Les plus brillantes fleurs que le printems nous donne,
Pour en former une couronne.
Je la mets sur ma tête, & libre de soucis
Je chante le bonheur facile,
Qu'on trouve dans un sort tranquile.
Quand je boi, quand sur mes cheveux
J'ai versé des parfums les precieuses larmes,
Quand d'Iris près de moi je voi briller les charmes,

Ὑπὸ κυρτοῖς δὲ κυπέλλοις
Τὸν ἐμὸν νόον ἁπλώσας,
Θιάσῳ τέρπομαι κούρων,
Ὅτ' ἐγὼ πίω τὸν οἶνον,
Τόδε μοι μόνῳ τὸ κέρδος.
Τόδ' ἐγὼ λαβὼν ἀποίσω.
Τὸ θανεῖν γὰρ μετὰ πάντων.

REMARQUES.

SUR L'ODE XXXIX.

MOnsieur le Fevre dit de cette Ode qu'il est très-aisé de s'appercevoir qu'elle n'est pas d'Anacreon. Si cela est vrai, il faut que j'avouë ma foiblesse, comme Mr l'Abbé Regnier. Je ne voi rien dans cette Ode, qui ne soit animé de l'esprit & des expressions d'Anacreon.

Bacchus m'emporte dans les airs] Ce sont de ces fantaisies agreables d'un homme échauffé

Je chante Venus & ses feux.
Quand je boi, quand à pleine tasse
De ce vin dans mon corps j'ai versé de longs flots,
Où mon cœur nage & se délasse,
Je me plais, au milieu des pots,
De voir, de seconder l'enjoument agreable,
Qu'inspire aux jeunes gens le plaisir de la table.
Enfin, mes chers Amis, quand je bois avec vous,
C'est un bien que le sort ne peut plus me reprendre,
Et que j'emporterai, quand il faudra descendre
Dans la tombe, où nous irons tous.

échauffé par le vin, semblables à celles qui firent dire à Horace, *Quo me Bacche rapis tui plenum?* Anacreon en cet endroit donne à Bacchus l'epithete de λυσιπαίγμων, composée de λύω, *je mets en liberté*, & de παῖγμα, *jeu*, & cette epithete dans cette signification convient tout-à-fait bien à Bacchus. Les Interpretes qui ont reprouvé ce mot, comme barbare & inintelligible, n'ont pas pris garde que λύω signifie *je mets en liberté*, aussi bien que j'efface, je dissipe.

ᾠδὴ μ.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Ἔρως ποτ' ἐν ῥόδοισι
Κοιμωμένην μέλιτταν
Οὐκ εἶδεν, ἀλλ' ἐτρώθη.
Τὸν δάκτυλον δὲ δαχθεὶς
Τᾶς χειρὸς, ὠλόλυξε.
Δραμὼν δὲ καὶ πετασθεὶς
Πρὸς τὴν καλὴν Κυθήρην,
Ὄλωλα, μᾶτερ, εἶπεν,
Ὄλωλα, κἀποθνήσκω:
Ὄφις μ' ἔτυψε μικρός.
Πτερωτὸς, ὃν καλοῦσι
Μέλιτταν οἱ γεωργοί.
Ἁ δ' εἶπεν, Εἰ τὸ κέντρον
Πονεῖ τὸ τᾶς μελίττας,
Πόσον, δοκεῖς, πονοῦσιν,
Ἔρως, ὅσους σὺ βάλλεις;

ODE XL.

L'AMOUR PIQUE' par une Abeille.

L'Amour ſur un buiſſon vouloit prendre une roſe,
Qui brilloit à ſes yeux nouvellement écloſe.
Une abeille en ſortit, qui lui pique la main.
Il en jette un cri tendre, il pleure, & va ſoudain
Trouver la Reine de Cythere.
Je n'en puis plus, dit-il, je ſuis bleſſé, ma mere,
Par un petit ſerpent aîlé,
Qui par les laboureurs abeille eſt appellé.
Mon fils, lui dit Venus riant de l'avanture,
Tu ne ſaurois au doit ſouffrir une piqueure,
Tu pleures, tu te crois mortellement bleſſé.
Juge par là tout ce qu'endure
Un cœur de tes fleches percé.



REMARQUES
SUR L'ODE XL.

C*Ette Ode est très-celebre.* Elle a été traduite par Mr de la Fontaine.

Par un petit serpent aîlé, &c.] Cela peint dans l'amour la simplicité d'un enfant qui ne connoissoit pas jusques-là ce que c'étoit qu'une abeille, & ce caractere de

ᾠδὴ μα.

ΕΙΣ ΣΥΜΠΟΣΙΟΝ.

Ἱλαροὶ πίωμεν οἶνον,
Ἀναμέλψομεν δὲ Βάκχον,
Τὸν ἐφευρεταν χορείας,
Τὸν ὅλας ποθοῦντα μολπάς.
Τὸν ὁμότροπον Ἔρωτι,
Τὸν ἐρώμενον Κυθήρης.
Δι' ὃν ἡ μέθη λοχεύθη,
Δι' ὃν ἡ χάρις ἐτέχθη,
Δι' ὃν ἀμπαύεται λύπα,

de ſimplicité regne dans toute l'Ode. Il ne faut donc pas croire, comme nous le diſent quelques Commentateurs, que l'Amour appelle là une mouche à miel un ſerpent aîlé, parce que les Dieux nommoient les choſes autrement que les hommes. Il eſt vrai qu'il y en a des exemples dans Homere : mais il y en a infiniment davantage, où les Dieux ſe défont de ce point d'honneur, & ſuivent nos Dictionnaires.

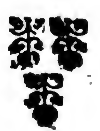


Ode XLI.

LE BANQUET.

Contentons ici nos deſirs,
Rions, buvons, chantons Bacchus & ſa puiſſance;
Bacchus l'Inventeur de la dance,
Qui mêle la muſique à ſes charmans plaiſirs,
L'inſeparable ami d'Amour & de ſa mere,
Pere des Graces & des ris,
Qui calme les plus noirs ſoucis,
Et déride aiſément le front le plus ſévére.
Quelque ennui dont je ſois frappé,

A peine on me presente à boire,
Qu'il est aussi-tôt dissipé ;
J'en pers jusques à la memoire.
Garçons, vîte, un verre, du vin :
De nos cœurs à l'envi noions-y le chagrin.
De soucis affligeans en vain on s'embarrasse.
L'avenir nous est inconnu,
Le present à nos yeux n'est qu'un instant qui passe,
Et ne peut être retenu.
J'en profite du moins : je bois à pleine tasse ;
De fleurs je me couronne, & les sens enchantez,
A l'aspect de jeunes Beautez,
Je ris, je folâtre, je dance.
Laissons aux esprits noirs les pleurs & les soupirs,
Contentons ici nos desirs.
Rions, buvons ; chantons Bacchus & sa puissance.



REMARQUES.

SUR L'ODE XLI.

VOici encore une Ode que Mr le Fevre ne croioit pas être d'Anacreon: & cela parce qu'elle lui sembloit inferieure aux autres. Cette consequence ne me paroît pas juste. Aurois-je raison de dire que cette chanson de Malherbe : *Cette Anne si belle, qu'on vante si fort, &c.* n'est pas de lui, parce qu'elle est fort au dessous de ses autres ouvrages. Encore les choses sont-elles ici fort differentes. Car si cette Ode n'est pas la meilleure d'Anacreon, elle ne laisse pas d'être fort bonne.

Buvons, chantons, Bacchus, &c.] Il y a dans le texte grec : *Buvons & nous chanterons Bacchus.* Cela fait un sens très-naturel & très-parfait. Cependant il est dit dans quelque traduction, qu'il devoit y avoir un omega au lieu d'un omicron dans ἀναμέλψομεν, & que la necessité de faire un ïambe a fait ce changement. Mais on voit bien que le futur vient là aussi naturellement que le subjonctif, & il est constant par assez d'exemples, qu'Anacreon ne s'embarrassoit pas fort de

mettre un ſpondée ou un troquée, au lieu d'un ïambe dans le ſecond pied. J'ai pourtant traduit *chantons* & non pas *nous chanterons*. C'eſt que cela convenoit mieux à mon Vers, & que le choix m'en a paru indifferent.

Le preſent à nos yeux n'eſt qu'un inſtant qui paſſe.] Le Grec dit : *La vie eſt inconnuë aux hommes*, c'eſt à-dire qu'ils ignorent combien elle doit durer.



ᾠδὴ μβ.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ποθέω μὲν Διονύσου
Φιλοπαίγμονος χορείας,
Φιλέω δ' ὅταν ἐφήβου
Μετὰ συμπότου λυρίζω.
Στεφανίσκους δ' ὑακίνθων
Κροτάφοισιν ἀμφιπλέξας,
Μετὰ παρθένων ἀθύρειν,
Φιλέω μάλιστα πάντων.
Φθόνον οὐκ οἶδ' ἐμὸν ἦτορ,
Φθόνον οὐκ οἶδα δαϊκτόν.
Φιλολοιδόροιο γλώττης
Φεύγω βέλεμνα κοῦφα,
Στυγέω μάχας παροίνους
Πολυκώμους κατὰ δαῖτας.
Νεοθηλαῖσιν ἅμα κούραις
Ὑπὸ βαρβίτῳ χορεύων
Βίον ἥσυχον φέρωμεν.



ODE XLII.

CE QU'IL AIME LE PLUS.

J'Aime les dances de Bacchus,
J'aime les jeunes gens que l'allegresse inspire,
J'aime, en leur compagnie, à chanter sur ma lyre:
Mais ce qui me touche le plus,
C'est le doux commerce des Belles;
C'est de pouvoir chanter, folâtrer avec elles,
Le front de roses couronné.
Mon cœur ne connoît point l'envie;
Ma langue ne sait point, d'un trait empoisonné,
De mes amis flétrir la vie.
Je hais, au milieu des festins,
Les disputes & les querelles.
Amis, au son du lut dançons avec nos Belles,
Et fuïons les plaisirs d'où naissent les chagrins.



REMARQUES
SUR L'ODE XLII.

DAns cette Ode sur-tout Anacreon a peint son caractere d'esprit doux, paisible & voluptueux.

Je hais au milieu des festins les disputes & les



ᾠδὴ μγ.

ΕΙΣ ΤΕΤΤΙΓΑ.

Μακαρίζομέν σε, τέττιξ,
Ὅτι δενδρέων ἐπ' ἄκρων
Ὀλίγην δρόσον πεπωκὼς,
Βασιλεὺς ὅπως ἀείδεις.
Σὰ γάρ ἐστι κεῖνα πάντα
Ὁπόσα βλέπεις ἐν ἀγροῖς,
Χ' ὁπόσα φέρουσιν ὧραι.
Σὺ δὲ φιλία γεωργῶν,
Ἀπὸ μηδενός τι βλάπτων.
Σὺ δὲ τίμιος βροτοῖσι,
Θέρεος γλυκὺς προφήτης.

les querelles.] Horace ne les aimoit pas plus que lui, lors qu'il a dit:

Natis in uſum lætitiæ ſcyphis
Pugnare Thracum eſt, tollite barbarum
Morem.

Et fuions les plaiſirs d'où naiſſent les chagrins.] C'eſt ainſi que j'ai rendu le dernier Vers de cette Ode qui dit : *Menons une vie douce.*

ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

QUe ton ſort eſt charmant, trop heureuſe Cigale !
Tu t'abbreuves & vis de l'eau,
Que verſe l'Aube matinale,
Et chantes tout le jour ſur le haut d'un rameau.
De là contemplant la richeſſe,
Dont Pomône couvre les champs,
N'en diſpoſes-tu pas en paiſible Maîtreſſe ?
Les laboureurs aiment tes chants ;
A perſonne jamais tu n'as fait de dommage.
Tout le monde, à t'oüir, y voit l'heureux préſage.

Φιλέουσι μέν σε Μοῦσαι,
Φιλέει δὲ Φοῖβος αὐτὸς,
Λιγυρὴν δ' ἔδωκεν οἴμην
Τὸ δὲ γῆρας οὔ σε τείρει,
Σοφὲ, γηγενὴς, φίλυμνε,
Ἀπαθὴς, ἀναιμόσαρκε.
Σχεδὸν εἶ θεοῖς ὅμοιος.



Des fécondes chaleurs qui meuriſſent les fruits.
Phœbus & ſes ſœurs te chériſſent.
Il t'a donné la voix qui charme tes ennuis.
Jamais les ans ne te flétriſſent.
O Fille de la Terre au chant melodieux!
Cigale ſage & bien faiſante,
Tu vis ſans chair, ni ſang, de maladie exemte.
Que te faut-il encor pour reſſembler aux Dieux?



REMARQUES

SUR L'ODE XLIII.

IL eſt étonnant que dans une Ode, où il n'eſt parlé ni d'amour ni de vin, & qui n'a pour ſujet que les louanges d'un animal auſſi peu conſiderable qu'une cigale, Anacréon ait trouvé tant d'agreables choſes à dire, juſques-là qu'il l'a preſque diviniſée dans le dernier vers. On peut dire de lui ce qu'un de nos plus beaux Eſprits a écrit d'Homere:

Tout ce qu'il a touché ſe convertit en or.

Jamais les ans ne te flètriſſent.] Tithon fut ſi aimé de l'Aurore, qu'elle obtint des Parques l'immortalité pour ſon Amant: mais elle oublia de leur demander qu'il ne vieillît point; de ſorte qu'il devint ſi vieux & ſi caſſé que la pitié qu'elle en prit, le lui fit metamorphoſer en cigale, animal qui en vieilliſſant ne change jamais. D'autres diſent que ſe voiant ſi vieux, & hors d'état de goûter les plaiſirs de la vie, il pria l'Aurore de faire en ſorte qu'il ceſſât d'eſtre immortel. L'Aurore n'en aiant pas le pouvoir, crut lui faire un grand bien de le changer en cigale.

Phœbus & ses sœurs te chérissent.] Les louanges qu'Anacréon donne à la voix de la Cigale paroîtront assez extraordinaires. Virgile, non plus que bien d'autres, n'en trouvoit pas le son fort agreable, quand il a dit,

At mecum raucis, tua dum vestigia lustro,
Sole sub ardenti, strepitant arbusta cicadis.

Mais Theocrite en plusieurs endroits lui a été plus favorable, & l'on peut alleguer pour elle ce proverbe grec τέττιξ εὐφωνότερος, *qui chante mieux que la Cigale* ; ce qu'on disoit d'un bon musicien. Voici même un passage d'Homere, où ce grand Poëte crut faire honneur aux Orateurs des Troiens, de les comparer aux Cigales.

Ἀγορηταὶ
Ἐσθλοὶ, τεττίγεσσιν ἐοικότες, οἵτε καθ' ὕλην
Δένδρεῳ ἐφεζόμενοι ὄπα λειριόεσσαν ἱεῖσι.

De bons Orateurs semblables aux Cigales, qui dans une forest assises sur un arbre font entendre la douceur de leur voix.

Le reste de cette Ode n'a pas besoin d'explication, car tout le monde sçait que les cigales vivent de rosée, qu'elles chantent sur les branches des arbres, & qu'elles annoncent les chaleurs ; & quand on ne le sauroit pas, cela est assez expliqué dans ces vers.

ᾠδὴ μδ.

ΕΙΣ ΤΟ ΕΑΥΤΟΥ ΟΝΕΙΡΟΝ

Ἐδόκουν ὄναρ τροχάζειν,
Πτέρυγας φέρων ἐπ' ὤμων,
Ὁ δ' Ἔρως, ἔχων μόλυβδον
Περὶ τοῖς καλοῖς ποδίσκοις,
Ἐδίωκε, καὶ κίχανε.
Τί θέλει ὄναρ τόδ' εἶναι;
Δοκέω δ' ἔγωγε πολλοῖς
Ἐν ἔρωσί με πλακέντα,
Διολισθανεῖν μὲν ἄλλοις,
Ἑνὶ τῷδε συνδεθῆναι.

REMARQUES
SUR L'ODE XLIV.

JE *songeois*, *&c.*] Il y a dans l'Original ὄναρ, *songe*, sans préposition qui doit être διὰ, ou κατὰ. Elle est sous-entenduë.

Par

ODE XLIV.

SUR UN SONGE.

Je songeois cette nuit qu'au gré de mes desirs,
Je courois dans un pré brillant de fleurs nouvelles,
Et que mon dos portoit des aîles,
Dont je devançois les Zephirs.
Cupidon, par mépris de ma course legére,
Met du plomb à ses pieds, me poursuit, & m'atteint;
Ce songe est sans doute un mistére,
Où le sort de mon cœur est peint.
Je voi qu'après avoir couru de Belle en Belle,
Sans qu'aucune jamais ait fixé mon amour,
Celle que je sers en ce jour
Doit me rendre à jamais fidéle.

Par mépris de ma course legere.] Cela n'est point dans le Grec. Je croi qu'on ne le trouvera pas inutile. Il seroit à souhaiter que ma traduction pût faire comprendre toute la beauté de cette Ode.

ᾠδὴ με.

ΕΙΣ ΤΑ ΤΟΥ ΕΡΩΤΟΣ ΒΕΛΗ.

Ὁ ἀνὴρ ὁ τῆς Κυθήρης
Παρὰ Λημνίαις καμίνοις
Τὰ βέλη τὰ τῶν ἐρώτων
Ἐποίει, λαβὼν σίδηρον.
Ἀκίδας δ' ἔβαπτε Κύπρις,
Μέλι τὸ γλυκὺ λαβοῦσα,
Ὁ δ' Ἔρως χολὴν ἔμισγε.
Ὁ δ' Ἄρης ποτ' ἐξ ἀϋτῆς
Στιβαρὸν δόρυ κραδαίνων,
Βέλος ἠυτέλιζ' Ἔρωτος.
Ὁ δ' Ἔρως, τόδ' ἐστὶν, εἶπε,
Βαρύ· πειράσας νοήσεις.
Ἔλαβε βέλεμνον Ἄρης,
Ὑπεμειδίασε Κύπρις.
Ὁ δ' Ἄρης ἀναστενάξας,
Βαρὺ, φησὶν, ἆρον αὐτό.
Ὁ δ' Ἔρως, ἔχ' αὐτὸ, φησί.

ODE XLV.
SUR LES FLECHES DE L'AMOUR.

AUx antres de Lemnos Vulcain forgeoit un jour
Des flêches pour remplir le carquois de l'Amour.
Sa divine moitié, l'aimable Cytherée
En trempoit la pointe acerée
Dans un beau vase plein de miel,
Où Cupidon mêloit l'amertume du fiel.
Mars au retour d'une bataille
Entre, tenant en main un javelot pesant.
Il jette sur ces traits un regard méprisant,
Et de leur peu de poids ouvertement se raille.
L'Amour en choisit un, & cachant son dépit,
Tien, dit-il, celui-ci pesera davantage.
Mars le prend, Venus en sourit;
Et lui surpris du poids, en soupire, en rougit,
Saisi d'une douleur peinte sur son visage.
Reprens-le, cria-t-il, il n'est que trop pesant.
Garde-le, dit l'Amour, je t'en fais un present.

REMARQUES
SUR L'ODE XLV.

AUx antres de Lemnos, &c.] Lemnos est une Isle de l'Archipel, où les anciens prétendoient que Vulcain avoit ses forges.

L'aimable Cytherée, &c.] Ce vers & les trois autres qui suivent, contiennent un sens très-vrai & très-ingenieux. Le miel où Venus trempoit les flêches faites pour l'Amour, & le fiel que l'Amour y mêloit, font comprendre quelles sont les blessures qu'on reçoit de lui.

Mars le prend.] Il y a deux opinions differentes sur le texte grec *ἔλαβε βέλεμνον Ἄρης*. La premiere est qu'il faut l'exprimer par, *Mars reçut la flêche dans le cœur*, le Grec faisant sous-entendre *dans le cœur.* La seconde veut qu'il y ait, *Mars prit la flêche avec la main*, le texte faisant sous-entendre *avec la main.*

Ceux qui se declarent pour la premiere opinion disent que si Mars eût eu cette flêche à la main, & non pas dans le cœur, il eût été superflu & ridicule à lui, la pouvant jetter à terre, de dire à l'Amour de la reprendre.

Ceux

Ceux qui ſont pour la ſeconde, font remarquer que ſi Anacréon eût prétendu que Mars eût la flêche dans le cœur & non pas à la main, il l'eût mis tout du long, parce que ἔλαβε, qui tout ſeul peut ſignifier *prit avec la main*, ne peut pas ſignifier *reçût dans le cœur*. Qu'il n'eſt pas contre le bon ſens que Mars qui avoit reçu une flêche des mains de l'Amour, lui dît de la reprendre, l'aiant trouvée trop peſante, & que βαρὺ, qui eſt là l'épithete de flêche, ſignifiant *peſante*, fait voir clairement qu'Anacréon en cet endroit parle de la main & non pas du cœur, parce qu'on ne dit pas qu'une flêche eſt peſante au cœur, & qu'on peut fort bien dire qu'elle l'eſt à la main.

A cela les premiers répondent, que quoi que le mot ἔλαβε ordinairement ne ſignifie pas tout ſeul, *il reçût dans le cœur*, il peut toutefois emporter ce ſens-là, quand on parle des flêches de l'Amour; parce qu'on ſait très-bien qu'on ne les reçoit que dans le cœur. Que quelqu'un par exemple diſe que l'Amour l'a bleſſé, on ne lui demandera pas en quel endroit. On le ſait ſans qu'il l'explique. Ils ne nient pas que ſelon l'uſage du monde, ſi une perſonne nous a donné une choſe qui ſoit trop peſante dans nos mains, au lieu

de la jetter à terre, nous prions cette personne de la reprendre ; mais ils disent que c'est une bienséance qui ne convient point au caractere farouche & impatient du Dieu de la guerre. Que si βαρὺ veut dire *pesant*, il est pris aussi pour *fâcheux*, *incommode*, *&c.* & qu'il est là emploié dans cette signification, d'autant plus qu'on

ᾠδὴ μϛ.

ΕΙΣ ΕΡΩΤΑ.

Χαλεπὸν τὸ μὴ φιλῆσαι,
Χαλεπὸν δὲ καὶ φιλῆσαι,
Χαλεπώτερον δὲ πάντων,
Ἀποτυγχάνειν φιλοῦντα.
Γένος οὐδὲν εἰς ἔρωτα.
Σοφίη, τρόπος, πατεῖται.
Μόνον ἄργυρον βλέπουσιν,
Ἀπόλοιτο πρῶτος αὐτὸς
Ὁ τὸν ἄργυρον φιλήσας.
Διὰ τοῦτον οὐκ ἀδελφὸς,

qu'on n'a jamais dit que les flêches de l'Amour fussent pesantes.

Cette réponse n'est point sans replique, & l'on pourroit faire sur ce sujet une très-longue dissertation. Je ne sai même si l'on pourroit y trouver une decision, dont les deux partis demeurassent entierement satisfaits. J'ai choisi, il est vrai, en traduisant: mais je n'ai pas prétendu dcéider.

ODE XLVI.

CONTRE LES MAUVAIS EFFETS DE L'OR.

IL est fâcheux de n'aimer pas,
Il est fâcheux aussi d'avoir le cœur trop tendre:
Mais le plus fâcheux embarras,
C'est d'avoir de l'amour pour qui n'en veut pas prendre.
La noblesse, le sang, la vertu, le savoir,
En vain brille aux yeux d'une Belle.
L'or seul fonde, en l'aimant, nôtre plus seur espoir.
L'or seul a tout pouvoir sur elle.
Maudit soit à jamais des hommes & des Dieux,
Celui qui le premier a du sein de la terre

Διὰ τοῦτον ἀδελφὸς,
Διὰ τοῦτον οὐ τοκῆες.
Πόλεμοι, φόνοι, δι' αὐτόν.
Τὸ δὲ χεῖρον, ὀλλύμεσθα
Διὰ τοῦτον οἱ φιλοῦντες.

REMARQUES

SUR L'ODE XLVI.

L'*Or seul fonde en l'aimant, &c.*] C'est là ce sujet qu'Ovide a dit :

Juppiter admonitus nihil esse potentius auro,
Corruptæ pretium Virginis ipse fuit.

Jupiter persuadé que rien ne resistoit à l'or, prit la forme de ce metal, & fut lui-même le prix des faveurs de sa Maîtresse. Aussi ce même Poëte, parmi tant de preceptes qu'il donne pour se rendre aimable à ce qu'on aime, n'en a fait aucun pour les Amans riches, & declare qu'ils n'en ont pas besoin.

Non ego divitibus venio preceptor amandi;
Nil opus est illi, qui dabit, arte mea.

Qui

Tiré ce metal odieux.
Par lui, par ſon éclat qui nous ſeduit les yeux,
Le frere au frere fait la guerre;
De ſon pere le fils ſouhaite le trepas.
Par lui ſont nez tant de combats,
Tant de crimes affreux trop dignes du tonnerre.
Par lui l'aveugle Amour à d'indignes rivaux,
Donne le prix de nos travaux.

Qui du ſein de la terre tira ce metal odieux.] Il y a dans l'Original, *aima ce metal.* Mais le tirer du ſein de la terre, c'eſt l'aimer.

Par lui ſont nez tant de combats, &c.] Ovide a dit dans ce ſens-là

Effodiuntur opes, irritamenta malorum.



ᾠδὴ μζ.

ΑΛΛΟ ΩΙΔΑΡΙΟΝ.

Φιλῶ γέροντα τερπνὸν,
Φιλῶ νέον χορευτάν.
Γέρων δ' ὅταν χορεύῃ,
Τρίχας γέρων μέν ἐστι,
Τὰς δὲ φρένας νεάζει.

REMARQUES

SUR L'ODE XLVII.

CEtte Ode n'a pas beſoin de note, ni de commentaire. Elle eſt de celles dont la naïveté fait tout le prix, & il faut

ODE XLVII.

SUR LA VIEILLESSE.
de bonne humeur.

J'Aime à voir un vieillard qui ne cherche qu'à rire,
J'aime les jeunes gens, dont le cœur ne respire
Que dances, que ris, & que jeux.
Et quand ce vieillard avec eux
Se réjoüit, boit, chante & dance,
Je n'en connois la difference,
Qu'à la blancheur de ses cheveux.

---

faut convenir de la grace qu'a le Poëte Grec a faire entrer en comparaison la vieillesse avec la jeunesse.



ῳδὴ μη.

ΑΛΛΟ.

Δότε μοι λύρην Ὁμήρου,
Φονίης ἄνευθε χορδῆς.
Φέρε μοι κύπελλα θεσμῶν,
Φέρε μοι νόμους κεράσσω,
Μεθύων ὅπως χορεύσω,
Ὑπὸ σώφρονος δὲ λύσσης
Μετὰ βαρβίτων ἀείδων
Τὸ παροίνιον βοήσω.

REMARQUES
SUR L'ODE XLVIII.

Mais ôtez-en la corde, &c.] Il falloit que dans les cordes de la lyre, il y en eût une qui servît aux sujets élevez ; ou peutêtre Anacreon a-t-il feint de le croire par plaisanterie.

Apportez-moi pour ce repas, &c.] J'ai été obligé de faire cinq vers, pour deux

ODE XLVIII.

IL SE PREPARE AU PLAISIR d'un Banquet avec ſes Amis.

DOnnez-moi la lyre d'Homere,
Mais ôtez-en la corde à chanter la colere,
Les querelles & les combats,
Qui d'Achile ont rempli l'hiſtoire.
Apportez-moi pour ce repas
Les coupes où chacun doit boire,
Selon les billets qu'on aura.
Voions comme en mes mains le ſort les reglera.
Donnez-les-moi, que je les mêle.
Il faut, lorſque Bacchus échauffera nos cœurs,
Chanter tous ſa gloire immortelle,
Folâtrer, nous livrer à ſes douces fureurs.

---

qui ſont dans le texte grec, afin que l'on pût entendre ce paſſage ſans commentaire.

Folâtrer. Dans ce mot eſt compris τὸ παρὁινιονβοήσω, c'eſt-à-dire, *je crirai, je dirai tous ces mots libres qu'inſpire le vin, quand on en a bien bû.*

ᾠδὴ μθ.

ΑΛΛΟ.

Ἄγε, ζωγράφων ἄριστε,
Λυρικῆς ἄκουε Μούσης
* * * * * * * * * * * *
* * * * * * * * * * *
Φιλοπαίγμονες δὲ Βάκχαι
Ἑτεροπνόους ἐναύλους.
Γράφε τὰς πόλεις τὸ πρῶτον
Ἱλαράς τε καὶ γελώσας.
Ὁ δὲ κηρὸς ἂν δυναίτο,
Γράφε καὶ νόμους φιλούντων.



ODE XLIX.

FESTE DE BACCHUS en Tableau.

PEintre fameux, pren ton pinceau
Et fai de mon idée un fidele tableau.
* Pein-moi le Dieu de la Vendange,
* Sur un char triomphant par des tigres traîné;
* Le thyrſe en main, le front de pampres couronné,
* Tel qu'au retour des bords du Gange.
* Qu'il ſoit environné d'une folâtre Cour
De Satires & de Bacchantes
Dançans ſur les herbes naiſſantes,
Au ſon du fifre & du tambour.
* Pein de leurs jeux divers l'agreable caprice.
* Que l'une, nouvelle nourrice,
* Allaite un jeune loup qu'elle porte en ſes bras,
* Que l'autre ſur un bouc aſſiſe,
* D'un beau tiſſu de ſoie en riant le conduiſe,
* Et du talon hâte ſes pas.
* Qu'une autre dans ſa main tienne & preſſe une grappe,
* Dont le jus par les doits s'échappe,
* Que reçoit dans ſa bouche un ſatire alteré.
* A la ſuite du char pein Silene enyvré,
* Chargeant d'un corps peſant qu'il ne ſoutient qu'à peine
* Le lent animal qui le traîne.
Pein des villes auprès en dances, en feſtins,
Celebrant le Dieu des raiſins;
Et ſi ton art le peut, fai nous y voir écrites
Les douces loix qu'il a preſcrites,
Pour calmer nos plus noirs chagrins.

REMARQUES
SUR L'ODE XLIX.

VOici l'Ode où j'ai pris la liberté de mêler mes pensées à celle d'Anacréon, pour remplir une endroit vuide qui s'y trouve, & qui en ôte la liaison & le sens, comme je l'ai dit dans ma Preface. J'ai mis des petites étoilles devant chaque vers, dont le sens n'est point dans l'original. Ce qui nous en reste m'a fait croire que le Poëte y demandoit à un Peintre un tableau qui representât une fête de Bacchus, & j'ai taché d'en remplir l'idée dans une description un peu étenduë.

Pein moi le Dieu de la Vendange.] Il est peint ainsi dans ce celebre tableau du Titien, se presentant aux yeux d'Ariane dans l'Isle de Naxe, où Thesée l'avoit abandonnée.

Par des Tygres traîné.] Les Poëtes ont donné des Tygres au char de Bacchus, soit pour marque de sa conquête des Indes, où naissent ces animaux, soit pour signifier que le vin apprivoise les humeurs les plus farouches.

Pein de leurs jeux divers l'agreable caprice.] J'ai vû tous ces jeux exprimez dans les Bacchantes d'Euripide, & dans des tableaux des plus excellens Peintres.

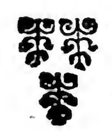
Les douces loix qu'il a prescrites, &c.] J'ai suivi la correction de Mr le Fevre, qui a mis νόμους πινόντων, *les loix des Buveurs*, & non pas νόμους φιλούντων, *les loix des Amans.* J'avouë pourtant que φιλούντων y trouveroit bien son sens, puis que l'Amour s'accommode bien avec Bacchus.



ᾠδὴ ν.

ΕΙΣ ΔΙΟΝΥΣΟΝ.

Ὁ τὸν ἐν πότοις ἀτειρῆ,
Νέον ἐν πότοις ἀταρβῆ,
Καλὸν ἐν πότοις χορευτὴν
Τελέων θεὸς κατῆλθε.
Ἁπαλὸν βροτοῖσι φίλτρον,
Πότον ἄστονον κομίζων,
Γόνον ἀμπέλου τὸν οἶνον,
Πεπεδημένον ὀπώραις
Ἐπὶ κλημάτων φυλάττειν.
Ἵν' ὅταν τέμωσι βότρυν,
Ἄνοσοι μένωσι πάντες,
Ἄνοσοι δέμας θνητὸν,
Ἄνοσοι γλυκύν τε θυμὸν,
Ἐς ἔτους φανέντος ἄλλου.





ODE L.

VENDANGES PRETES à faire.

CE Dieu qui soûtient la jeunesse
Infatigable dans le vin,
Ce Dieu qui dance & rit sans cesse,
Revient, & nous apporte un breuvage divin,
Une liqueur douce & vermeille,
Qui dans ses grains encore est penduë à la treille,
Dans la cuve bientôt nous la verrons couler.
Nous en boirons à tasse pleine,
Nos corps en reprendront une vigeur soudaine,
Et libres des soucis qui nous peuvent troubler,
Chantant le Dieu qui nous la donne,
Nous attendrons un autre automne.



REMARQUES

SUR L'ODE L.

CEtte Ode, comme dit Mr le Fevre, paroit avoir été faite à l'honneur de Bacchus, avant les Vendanges :

Une liqueur douce & vermeille,
Qui dans ses grains encor est penduë à la treille.

C'est ainsi que j'entens :

Γόνον ἀμπέλȣ τ͂ οἶνον
πεπεδημένον ὀπώραις.

Les Vignes des anciens Grecs étoient sans doute comme celles qu'on voit en quelques-unes de nos Provinces, & dans l'Italie, plantées en espece de berceaux & de treilles, sous lesquelles on peut se promener. Anacréon parle des raisins qui n'étant point encore coupés, se conservent sur leurs sarmans, jusques au tems de la Vendange. C'est ce que signifie Ἐπὶ κλημάτων φυλάτ]ειν. Ainsi, contre l'opinion de Mr le Fevre, ce passage est très-intelligible, & n'a pas besoin d'être corrigé. La construction de κομίζων φυλάτ]ειν ne doit point embarrasser ; on en voit souvent de pareilles dans les Poëtes Grecs.

La Poëſie latine les a empruntées d'eux. En voici un exemple dans Horace :

Muſis amicus triſtitiam & metus
Tradam protervis in mare Creticum
Portare ventis.

Portare, eſt pris-là pour *portandos*. Ainſi Virgile dans le Livre cinquiéme de ſon Eneïde dit :

Loricam quam Demoleo detraxerat ipſe
Victor apud rapidum Simoënta ſub Ilio alto
Donat habere viro.

Habere, eſt mis en cet endroit pour *habendam*.

Tout de même en cette Ode, φυλάττειν, *ſervare* eſt mis pour φυλαχθησόμενον, *ſervandum*, qui ſe rapporte à τὸν οἶνον.



ᾠδὴ ια.

ΕΙΣ ΔΙΣΚΟΝ ΕΧΟΝΤΑ Ἀφροδίτην.

Ἆρα τις τόρευσε πόντον,
Ἆρα τις μανεῖσα τέχνα
Ἀνέχευε κῦμα δίσκῳ
Ἐπὶ νῶτα τῆς θαλάσσης,
Ἆρα τις ὕπερθε λευκὰν
Ἁπαλὰν χάραξε Κύπριν
Νόος ἐς θεοὺς ἀερθεὶς,
Μακάρων φύσιος ἀρχάν;
Ὁ δέ νιν ἔδειξε γυμνὰν,
Χ᾽ ὅσα μὴ θέμις ὁρᾶσθαι,
Μόνα κῦμα συγκαλύπτει.
Ἀλαλημένη δ᾽ ἐπ᾽ αὐτὰ
Βρύον ὡς ὕπερθε λευκὸν
Ἁπαλοχρόους γαλήνας,
Δέμας εἰς πλόον φέρουσα,
Ῥόθιον πάροιθεν ἕλκει.
Ῥοδέων δ᾽ ὕπερθε μαζῶν,
Ἁπαλῆς ἔνερθε δειρῆς
Μέγα κῦμα πρῶτα τέμνει,

ODE LI.

VENUS NAGEANT, gravée ſur un Diſque.

QUelle main adroite & ſavante ;
Quel eſprit comparable aux Dieux,
A gravé ſur ce diſque une mer écumante,
Qui ſemble rouler à nos yeux ?
La Mere des Amours y paroît toute nuë,
Et l'on verroit tout ſon beau corps,
Si les ondes à nôtre vûë
N'en cachoient les rares treſors.
Son bras fendant les eaux devant elles les pouſſe
Comme legers amas de mouſſe,
La tête & le ſommet du dos
Hors de la ſurface des flots.
Les Tritons au devant font bruire leurs trompettes.
La blancheur de ſon corps dans ces flots noirs & bleus
La fait paroître un lis parmi les violettes.
Les Dauphins autour d'elle empreſſez, amoureux,
Portent de Cupidons une troupe riante.

Μέσον αὔλακος δὲ Κύπρις,
Κεῖνον ὡς ἴοις ἑλιχθὲν,
Διαφαίνεται γαλήνας.
Ὑπὲρ ἀργύρῳ δ' ὀχοῦνται
Ἐπὶ δελφῖσιν χορευταῖς
Δολερὸν νόον μερόπων
Ἔρος, ἵμερος, γελῶντες.
Χορὸς ἰχθύων τε κυρτὸς,
Ἐπὶ κυμάτων κυβιστῶν
Παφίης τε σῶμα παίζει,
Ἵνα νήχεται γελῶσα.

REMARQUES.

SUR L'ODE LI.

JE ne trouve point dans le commencement de cette Ode cette obſcurité que quelques Traducteurs pretendent y être, ni qu'il ait beſoin d'être corrigé. Il faut ſeulement mettre le point interrogant aprés δίσκῳ, & commencer une ſeconde interrogation à Ἐπὶ νῶτα. Voici comme j'en fais la conſtruction, ἆρα τις νόος ἀερθεὶς ὕπερθε ἐσθλοῖς χαράξε ἐπὶ νῶτα ταλάσσης λευκὰν ἁπαλὰν Κύπριν ἀρχὰν φύσιος μακάρων; *Quel eſprit élevé juſqu'aux Dieux, a gravé ſur le dos de la mer* *la*

Les poissons sur les eaux par leurs bonds, par leurs jeux,
Tâchent de divertir la Déesse charmante,
Dont l'Univers ressent les feux.

---

la blanche & tendre Cypris origine des Immortels ?

A gravé sur ce Disque.] Un Disque étoit un rond d'une forme plate, fait d'airain, de bois, ou de pierre. Les anciens s'en servoient, pour exercer la force de leurs bras en le jettant, comme on fait parmi nous un palet. Il y en avoit aussi sur lesquels ils mettoient les viandes. C'étoit nos assietes & nos plats.

Hors de la surface des flots.] C'est le sens que je donne à ἐπ’ἀυτὰ, que je rapporte à νῶτα, qui est quelques Vers plus haut. Ainsi la correction de Mr le Fevre est superfluë.

Les Tritons au devant, &c.] J'ai ajoûté ce Vers que la nature du sujet m'a suggeré.

Au reste le sujet de cette Ode est si agréable, & il est exprimé si vivement dans l'Original, que le degoût que Mr le Fevre avoit pour elle, m'est tout-à-fait inconcevable.

ᾠδὴ νβ.

ΕΙΣ ΟΙΝΟΝ.

Τὸν μελανοχρῶτα βότρυν
Ταλάροις φέροντες ἄνδρες
Μετὰ παρθένων ἐπ᾽ ὤμων,
Κατὰ ληνὸν δὲ βαλόντες
Μόνον ἄρσενες πατοῦσι
Σταφυλὴν, λύοντες οἶνον,
Μέγα τὸν θεὸν κροτοῦντες
Ἐπιληνίοισιν ὕμνοις,
Ἐρατὸν πίθοις ὁρῶντες
Νέον ἐς ζέοντα Βάκχον.
Ὃν ὅταν πίνῃ γεραιὸς
Τρομεροῖς ποσὶν χορεύει,
Πολιὰς τρίχας τινάσσων.
Ὁ δὲ παρθένον λοχήσας
Ἐρατὸς νέος ἐλυσθεὶς
Ἁπαλὸν δέμας χυθεῖσαν
Σκιερῶν ὕπερθε φύλλων
Βεβαρημένην ἐς ὕπνον.

ODE LII.

LES VENDANGES.

DAns l'Automne il eſt doux de voir
De filles, de garçons une troupe mêlée,
Qui d'une vigne dépoüillée
Portent dans des paniers des raiſins au preſſoir.
Sous leurs pieds des hommes les foulent,
Et des grains briſez autour d'eux
S'élevent des flots écumeux,
Qui par d'étroits canaux dans la cuve s'écoulent,
Où l'on va puiſer à pleins ſeaux,
Pour remplir de nombreux tonneaux.
A grand bruit cependant on chante les louanges
Du Dieu qui preſide aux vendanges;
Et quel objet charmant pour eux!
Quel plaiſir de voir dans la tonne
Le vin qui fremit, qui boüillonne,
Le doux fruit de leurs ſoins, le comble de leurs vœux!
A pleines taſſes on en goûte.
Les vieillards yvres & tremblans
Dancent d'un pied peſant ſous la ruſtique voute,

Ὁ δ᾽ Ἔρως ἐσάω θέλγων
Προδότιν γάμων γενέσθαι.
Ὁ δὲ μὴ λόγοισι πείθων,
Τότε μὴ θέλουσαν ἄγχει.
Μετὰ γὰρ νέων ὁ Βάκχος
Μεθύων ἄτακτα παίζει.

REMARQUES
SUR L'ODE LII.

ET des grains brisez autour d'eux, &c.] Ce vers & les quatre autres qui suivent, sont de moi. Il m'a semblé que c'étoit une peinture qui achevoit l'idée d'Anacréon.

Ainsi Bacchus encor jouë avec la vieillesse.] J'ai ajoûté ce vers, qui en répondant au dernier de cette Ode, marque d'autant plus la comparaison des plaisirs de la vieillesse avec ceux de la jeunesse.

Va sur le verd gazon surprendre, &c.] La correction faite par Mad. Dacier de ἐλυσθεὶς, en mettant ἑλύσσει, *se glisse*, est très-vrai-semblable. Il faut là un verbe, & non pas un participe, mais je ne sai si ἑλύσσει, qui signifie *involvit*, peut être mis là pour *advolvit se*, en sous-enten-

En

En ſecoüant leurs cheveux blancs.
Ainſi Bacchus encor jouë avec la vieilleſſe,
Un jeune Vendangeur plus loin
Va ſur le verd gaſon ſurprendre ſa Maîtreſſe,
Par le vin aſſoupie, à l'ombre, & ſans témoin.
Il voudroit dérober un baiſer ſur ſa bouche.
Son réveil le prévient, & ſa pudeur farouche
S'oppoſe quelque temps à ſon propre deſir:
Mais ſon amant plus fort met à bout ſa foibleſſe,
Et lui donne à la fois l'excuſe & le plaiſir..
C'eſt ainſi que Bacchus jouë avec la jeuneſſe.

---

dant *ſe*, ou bien *advolvitur*, au paſſif. Peut-être y a-t-il quelque vers oublié dans l'Original où étoit le verbe qui regit toute la phraſe.

Et lui donne à la fois, &c.] Ce vers eſt de moi. Je l'ai mis au lieu τότε μη θέλουσαν ἄγχει. Et même j'ai plûtôt imité que traduit les trois vers qui precedent celui-là. Il y a quelquefois des choſes, dont la traduction ne doit pas être ſi litterale ni ſi fidele.

Cette Ode fait dans l'Original un plaiſir infini par la varieté, la naïveté, & l'agrément des peintures qui s'y trouvent.

ᾠδὴ νγ.

ΕΙΣ ΡΟΔΟΝ.

Στεφανηφόρου μετ' ἦρος
Μέλπομαι ῥόδον θερεινόν,
Συνεταιρεῖ αὔξει μέλπειν.
Τό δὲ γὰρ θεῶν ἄημα,
Τό δὲ καὶ βροτῶν τὸ χάρμα,
Χάρισίν τ' ἄγαλμ' ἐν ὥραις
Πολυανθέων ἐρώτων.
Ἀφροδίσιόν τ' ἄθυρμα.
Τόδε καὶ μέλημα μύθοις,
Χαρίεν φυτόν τε Μουσῶν.
Γλυκυ καὶ ποιοῦντα πεῖραν
Ἐν ἀκανθίναις ἀταρποῖς,
Γλυκὺ δ' αὖ λαβόντα θάλπειν
Μαλακαῖσι χερσὶ κούφοις
Προσάγοντ' ἔρωτος ἄνθος.
Ὠ σοφῷ τὸ δ' αὐτὸ τερπνὸν,
Θαλίαις τε καὶ τραπέζαις,
Διονυσίαις θ' ἑορταῖς.
Τί δ' ἄνευ ῥόδου γένοιτ' ἄν

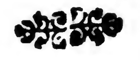
ODE LIII.

ELOGE DE LA ROSE.

AMi, chantons la fleur brillante,
Dont ſe couronne le Printems,
La Roſe dont l'odeur charmante
Reveille, réjoüit nos ſens.
La Roſe eſt le parfum de la troupe immortelle,
Les Graces & Venus, dans la ſaiſon nouvelle,
Mêlent la roſe à leurs atours,
Pour dancer avec les Amours.
Des Nimphes, des Muſes divines,
Elle eſt le ſoin & le deſir,
Et l'on la cueille avec plaiſir,
Quoiqu'on ſe pique à ſes épines.
Par elle nous jugeons ſi nous ſommes aimez,
Quand, ſur deux doits en rond fermez,
Nous frappons ſa feüille étenduë.
A la table, dans un feſtin,
Dans les fêtes du Dieu du vin,
Le beau feu de la Roſe éclate à nôtre vûë.
L'Aurore ſur ſes doits, les Nymphes ſur leurs bras,

Ῥοδοδάκτυλος μὲν Ἠὼς,
Ῥοδοπήχεες δὲ Νύμφαι,
Ῥοδόχρους δὲ κ' Ἀφροδίτα
Παρὰ τῶν σοφῶν καλεῖται.
Τόδε καὶ νοσοῦσιν ἀρκεῖ,
Τόδε καὶ νεκροῖς ἀμύνει,
Τόδε καὶ χρόνον βιᾶται.
Χαρίεν ῥόδων δὲ γῆρας
Νεότητος ἔχεν ὀδμήν.
Φέρε δὴ φυὴν λέγωμεν.
Χαροπῆς ὅτ' ἐκ θαλάττης
Δεδροσωμένην Κυθήρην
Ἐλόχευε πόντος ἀφρῷ,
Πολεμοκλόνον τ' Ἀθήνην
Κορυφῆς ἐδείκνυε Ζεὺς,
Τότε καὶ ῥόδων ἀγητὸν
Νέον ἔρνος ἤνθισε χθὼν,
Πολυδαίδαλον λόχευμα.
Μακάρων θεῶν δ' ὅμιλος,
Ῥόδον ὡς γένοιτο, νέκταρ
Ἐπιτέγξας, ἀνέτειλεν
Ἀγέρωχον ἐξ ἀκάνθης
Φυτὸν ἄμβροτον Λυαίου.

Venus ſur ſon beau teint fait briller ſes appas.
Son ſuc eſt à nos maux un remede agreable.
Son eſſence embaume les morts,
Et du temps brave les efforts.
Sa vieilleſſe même eſt aimable,
Puis qu'elle y conſerve toûjours
La même odeur qu'aux premiers jours.
Mais ſur tout ſa naiſſance en merveilles abonde.
Lors que la mere de l'Amour
Sortit de l'écume de l'onde,
Lors que Minerve vint au jour,
Produite du cerveau du Monarque du monde,
La terre produiſit cette fleur à ſon tour,
En vertus, en attraits féconde.
Les Dieux même charmez de ſon éclat nouveau
Partagérent l'honneur d'un ouvrage ſi beau,
En verſant le nectar ſur ſes tendres racines,
Et Bacchus enchanté de la vive couleur,
Qu'elle fait éclater ſur ſon throne d'épines,
La choiſit d'abord pour ſa fleur.



REMARQUES

SUR L'ODE LIII.

IL eſt vrai qu'on peut chanter cette Ode par couplets, & qu'ils peuvent même être partagez à plusieurs voix : mais il ne s'enſuit pas delà que ce ſoit un Dialogue, comme quelques perſonnes le prétendent. Autrement je vais dire que toutes les Odes d'Anacréon ſont des Dialogues. Ce vers Συνεταιρεξιάυξει μολπὴν, ne prouve rien ; car ſuppoſé qu'il faille ainſi le corriger & le traduire par : *Mon ami aide-moi à chanter* ; tout ce qu'Anacréon prétend par-là, n'eſt peutêtre que d'exhorter ſon ami de chanter les loüanges de la Roſe, comme il va faire lui-même dans l'Ode qu'il compoſe enſuite, ou bien il veut dire : *Mon ami chantons tous deux enſemble.* φέρε δὴ φυλὴν λέγωμεν, ſuit ce ſens là. Enfin cette Ode ne me paroit avoir aucun air de Dialogue, & en s'imaginant que c'en eſt un, on n'y ajoûte aucune beauté.

Des Nymphes, des Muſes, &c.] Il y a dans le Grec, τότε καὶ μέλημα μύθοις. *Elle eſt le ſoin des fables*, c'eſt-à-dire,

elle est celebrée par les fables. Mr le Fevre a changé μυθοις en νμυθῶν, & j'ai suivi sa correction, quoi que le sens de μύθοις, ne me paroisse pas difficile à rendre.

Quand sur deux doits en rond fermez, &c.] Je croi que cela s'explique de soi-même. C'est aussi parmi nous la coûtume des enfans de se divertir de cette façon avec des roses ; mais tout le plaisir qu'ils en tirent, c'est celui de les faire claquer, comme ils disent.

A la table dans un festin, &c.] Je n'ai point traduit ὠσοφῷ τὸ δ' αὐτὸ τερπνὸν. Aussi-bien ὠσιφῷ n'est-il point connu dans le Grec, du moins nos plus savans Interpretes nous le disent. Cependant je suis de l'avis de Henri Estienne, & je trouve comme lui qu'il faut dire ὀροφῷ, *dans la maison.* Cela veut dire que la Rose est agréable non-seulement dans les jardins, mais encore dans la maison, où l'on la met dans des pots à fleurs. Ce sens est très-clair.

L'Aurore sur ses doits, &c.] Elle est appellée en cent endroits des écrits d'Homere ῥοδοδάκτυλος, *aux doits de Rose.* Et Virgile qui ne pouvoit en faire mot à mot une fin de vers latin, a donné la couleur de Rose, non aux doits, mais au char de l'Aurore : *Roseis Aurora quadrigis.*

ᾠδὴ νδ.

ΕΙΣ ΕΑΥΤΟΝ.

Ὅτ' ἐγὼ νέοις ὁμίλουν
Ἐσορῶν, πάρεστιν ἥβη,
Τότε δὴ, τότ' ἐς χορείην
Ὁ γέρων ἐγὼ πτεροῦμαι,
Περίμεινόν με κυβήβα.
Παράδος, θέλω στέφεσθαι.
Πολιὸν δὲ γῆρας ἑκὰς.
Νέος ἐν νέοις χορεύσω.
Διονυσίης δέ μοί τις
Φερέτω ῥοιὰν ἀπ' ὀπώρης
Ἵν' ἴδῃ γέροντος ἀλκὴν,
Δεδαηκότος μὲν εἰπεῖν,
Δεδαηκότος δὲ πίνειν,
Χαριέντως δὲ μανῆναι.



ODE LIV.

ODE LIV.

QU'IL SE PLAIT PARMI la Jeunesse.

A voir de jeunes gens ensemble,
Cet objet reveille mes sens,
Je deviens comme eux, ce me semble,
Et leger, malgré mes vieux ans,
Je cours me mêler à leur dance.
Souffre, Ami, mon extravagance,
Donne-moi ces roses. Je veux
En couronner mes blancs cheveux.
Loin de moi la froide vieillesse.
C'est avec vous, belle Jeunesse,
Que tous mes momens sont heureux.
Vîte, du vin. Je veux qu'on voie
Un vieillard encor vigoureux,
Un vieillard capable de joie,
Qui boit, sans se faire prier,
Et fait le fou, sans ennuyer.

REMARQUES

SUR L'ODE LIV.

CE passage n'étoit pas intelligible sans la correction de Henri Estienne, qui au lieu de ὅτ' ἐγὼ νέοις ὁμίλοισιν ἐσορῶν πάρεστιν ἦκα, qui est inexplicable, a dit, ὅτ' ἐγὼ νέων ὅμιλον ἐσορῶ πάρεστιν ἥβα : *Quand je vois une assemblée de jeunes gens, je rajeunis.*

Souffre, ami, mon éxtravagance.] Le Vers Grec est si peu entendu, que j'ai cru en pouvoir faire un intelligible, & conforme à l'idée de cette Ode.

Donne-moi ces Roses. Il y a dans le Grec simplement, *donne*, sans dire quoi : mais on entend bien que cela veut dire *des fleurs*, puis qu'il ajoûte, *je veux me couronner* ; ainsi je ne trouve pas que la correction de Henri Estienne soit fort necessaire, ῥόδα δὸς, pour παράδος. Cependant j'ai nommé les fleurs, c'est parce que je pouvois ne les pas nommer, ou les nommer. J'ai choisi ce qui m'étoit plus convenable.

C'est avec vous, belle jeunesse.] Le Grec dit : *Je veux dancer avec la jeunesse.* Ma traduction y donne un sens plus étendu.

Vîte du vin.] Le texte grec dit ῥοιὰν ὀπώρης Διονυσίης, *la liqueur du fruit Bacchique.* Il n'y a pas d'équivoque ni de difficulté à cela ; car de ῥοὰ, on fait en Jonien ῥοιὰ. Cependant parce que ῥοιὰ signifie aussi *Grenade*, Mr le Fevre a cru rendre un grand service au public, en l'avertissant du peril qu'il y avoit à croire Henri Estienne qui expliquoit ce mot pour du vin. Mais s'il falloit entendre grenade, pourquoi, puis que ῥοιὰ le signifie seul, Anacréon auroit-il ajoûté inutilement ὀπώρης Διονυσίης ? Et pourquoi, sur-tout lui qui vouloit prouver la vigueur de la vieillesse à bien boire, auroit-il demandé une grenade, qui, est dit Mr le Fevre, un remede contre l'yvresse. Cela est assurément contre l'intention d'Anacréon.



ᾠδὴ νε.

ΕΙΣ ΤΟΥΣ ΕΡΩΝΤΑΣ.

Ἐν ἰσχίοις μὲν ἵπποι
Πυρὸς χάραγμ' ἔχουσι,
Καὶ Παρθίους τις ἄνδρας
Ἐγνώρισεν τιάραις.
Ἐγὼ δὲ τοὺς ἐρῶντας
Ἰδὼν ἐπίσταμ' εὐθύς.
Ἔχουσι γάρ τι λεπτὸν
Ψυχῆς ἔσω χάραγμα.



ODE LV.

SUR LES AMANS.

LEs chevaux pour l'ordinaire
A la cuisse sont marquez,
Les Parthes sont distinguez
Par leur thiare étrangere.
Les Amans frappez au cœur
En vain en font un mistere.
Leur regards pleins de langueur
Font voir ce qu'ils veulent taire.



REMARQUES

SUR L'ODE LV.

L*Eurs regards pleins de langueur.*] Il y a dans le Grec : *Les Amans ont je ne sai quelle marque au cœur.* Mais comme la marque des chevaux & des Parthes est visible, il me semble qu'il faloit aussi donner une marque visible aux Amans, comme j'ai fait. Les quatre derniers vers m'en inspirérent six autres, dont le sens est le même, mais plus étendu. Les voici :

Lors que je vois un Amant,
Il cache en vain son tourment :
A le trahir tout conspire,
Sa langueur, son embarras,
Tout ce qu'il peut faire ou dire;
Même ce qu'il ne dit pas.

FIN.

POESIES

DE M. D. L. F.

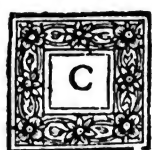
AU LECTEUR.

LE plaisir, que plusieurs personnes éclairées m'ont témoigné prendre à la lecture de ces Poësies, m'a encouragé à les faire paroître à la suite de ma Traduction des Odes d'Anacreon. Si elles ont le bonheur de plaire au Public, elles n'ont pas besoin de Preface; & si elles ne sont pas de son goût, une Preface ne les rendra pas meilleures. Ainsi le Lecteur me saura bon gré du moins de la lui avoir épargnée.



POESIES.

ODE SUR LA BATAILLE DE LA MARSAILLE.



C'Est parce que tu t'abbaiſſes
Sous la grandeur du vrai Dieu,
Qu'à tes armes vangereſſes,
Louis, tout cede en tout lieu.
C'eſt ce reſpect ſi fidele,
Qui de ta gloire immortelle
Eſt la cauſe & le ſoûtien.
N'a-t-elle encor pû contraindre
Tes fiers Ennemis à craindre
Le bras d'un Dieu dans le tien?

Que voi-je encor? Quelle poudre?
Quel eſt le bruit que j'entens?

Eſt-ce quelque nouveau foudre,
Dont tu frappes ces Titans?
Voi-je pas près de Marſaille
Commencer une bataille?
O moment tant demandé!
Que bientôt, avec uſure,
Ils nous vont payer l'injure
De Pignerol bombardé!

Nos frontieres en allarmes,
Foibles, vuides de ſoldats,
N'aguere, en proie à leurs armes,
Sembloient livrer nos Etats.
Quel prodige inconcevable
D'un ſecours ſi formidable
Couvre ces vaſtes ſillons?
Pour nous le Dieu de la guerre
Fait-il du ſein de la terre
Sortir tant de bataillons?

De quelle noble aſſurance,
Sur d'impetueux courſiers,
Au travers des feux, s'élance
L'élite *a* de nos guerriers?

a *Les Gendarmes.*

Qui de vous, Chefs de l'Empire,
En ce moment ne desire
Ces retranchemens honteux,
Où le Nekre de ses rives,
A vû vos Aigles craintives
Fuir, se cacher devant eux?

Bataillons, files pressées,
Monts, fossez, foudres d'airain,
Mousquets, & piques baissées
Leur sont un obstacle vain.
Ce sont des Lions qui percent,
Brisent, déchirent, dispersent,
Parcs, pasteurs, chiens, & troupeaux;
Ce sont des torrens de souffre,
Qui d'Etna quittant le gouffre,
Entraînent tout dans leurs eaux.

O troupe en Heros féconde,
Si Phœbus soûtient ma voix,
Par elle, aux deux bouts du monde,
Retentiront tes exploits.
Mais déja toute l'armée,
De même ardeur enflammée,
Fait par tout le même effort.

Son a Chef court, anime, ordonne.
Devant lui marchent Bellone,
L'Effroi, le Trouble, & la Mort.

O Ciel ! qui pourroit décrire,
Qui pourroit voir, ſans effroi,
Ce qu'à nos troupes inſpire
L'ardeur de plaire à leur Roi ?
Son image triomphante,
A leurs yeux toûjours préſente ;
Et ſon nom ſeul ſi puiſſant,
Dont elles ſont animées,
Font voir que de ſes armées
Jamais LOUIS n'eſt abſent.

Qui ſont ces b deux fiers Alcides,
Qui, comme deux tourbillons,
Dans leurs courſes ſi rapides
Renverſent ces bataillons ?
Je reconnoi leur viſage,
Aux éclairs qu'en leur paſſage
Jette leur ſabre autour d'eux :
Tels, aux campagnes Belgiques,

a *Mr le Mareſchal de Catinat.*
b *Mr le Duc de Vendôme, & Mr le Grand Prieur.*

Sur les bandes Germaniques
On les vit fondre tous deux.

Qu'apperçoi-je? Dans la foule,
D'un plomb *a* l'un d'eux est percé.
Ce n'est qu'à son sang, qui coule,
Qu'on connoît qu'il est blessé.
Il ne sent rien que la gloire,
Que lui promet la Victoire;
Et plus ardent à courir,
Où la mort est la plus seure,
C'est en vangeant sa blessure,
Qu'il commence à la guerir.

C'en est fait, Ligue, & ta perte
S'augmente par tes efforts.
Je voi la plaine couverte
Des tiens, ou fuians, ou morts.
Le débris de tes cohortes,
De Turin gagnant les portes,
Y rejoint ses Chefs tremblans.
J'en voi d'autres, qui sans armes,
N'opposent plus que des larmes
Au bras des Vainqueurs sanglans.

a *Mr le Grand Prieur.*

A. S. A. S.
MADAME LA PRINCESSE DE TOSCANE,

A l'occasion d'une Comedie qu'elle composa ; & qu'elle fit representer secrettement par des Dames de sa Cour, elle-même y joüant le personnage d'une Esclave.

POurquoi, belle Princesse, envier à nos yeux
De vôtre esprit divin les efforts glorieux ?
Dans le fond d'un palais, loin de nous, renfermée,
Vous esperez en vain tromper la Renommée,
En vain vous écartez la foule des témoins
D'un spectacle galant préparé par vos soins ;
Malgré vous, la Déesse invisible & presente
Vous a vûë, au milieu d'une troupe charmante,
Et d'un geste & d'un ton par les Graces dictez
De vôtre propre ouvrage animer les beautez.
Quelle fut sa surprise ! Et quel plaisir pour elle
D'en aller aux neuf Sœurs apprendre la nouvelle !
On sait, Muses, dit-elle, on sait que mille fois

Du nom de VIOLANTE ont retenti vos bois.
Sa beauté, ſon eſprit ne peut plus vous ſurprendre:
Mais qui peut concevoir ce que je viens d'entendre ?

Souvent, de la Nature empruntant les couleurs,
De feintes paſſions nous ont tiré des pleurs :
Mais ceux qui ſur la Scene, en leurs doctes ouvrages,
En offrent à nos yeux de ſi vives images,
Par épreuve ont connu ce que leur Art décrit,
Et leur cœur peut ſans peine inſtruire leur eſprit.
Quel plus rare prodige ! Une jeune Princeſſe,
A qui le ferme appui de ſa haute ſageſſe
Fit toûjours ignorer ces tranſports violens,
Qui ſoûmettent une ame à l'empire des ſens ;
A nos regards charmez en trace une peinture,
Où le cœur attendri reconnoît la Nature.
D'un Epoux, il eſt vrai, plus charmant que l'Amour
Le merite la ſeut enflammer à ſon tour ;
Mais de ces feux contens, ſans trouble, ſans foibleſſe,
Le Theatre à regret expoſe la tendreſſe.
Il faut aux vils mortels conduits par leur penchant
Du malheur, qui le ſuit, faire un tableau touchant,
Il faut les effrayer par l'exemple funeſte,
Ou du crime de Phedre, ou des fureurs d'Oreſte ;
Et lors que d'un Heros on leur peint la vertu,

S'il n'eſt des paſſions ou du ſort combattu,
De l'aſſiette d'un cœur ſi ferme, ſi tranquile,
On offre à leur foibleſſe un modele inutile;
La vertu de ſi haut bleſſe leurs yeux jaloux,
Leur ſemble inacceſſible, & les rebute tous.
Ainſi d'un ton plaintif, ſous l'habit d'une eſclave,
Expoſée aux rigueurs d'un deſtin qui la brave,
VIOLANTE aujourd'hui nous montre en ces revers
L'innocente Vertu qui gémit dans les fers.
O Peuples, quel bonheur, de voir vôtre Princeſſe
Du cœur humain pour vous revêtir la foibleſſe!
De l'Amour & du ſort ſubir ainſi les coups,
Pour vous montrer en ſoi ce qu'il faut craindre en vous!
Mais vous, ſavantes Sœurs, par des chants dignes d'elle,
Rendez un juſte hommage à ſa gloire immortelle,
Publiez à l'envi l'excez de ſes bontez.
VIOLANTE n'eſt pas de ces vaines Beautez,
Qui préparant aux cœurs des fers & des allarmes,
Ne s'occupent jamais que du ſoin de leurs charmes.
De cette même main, qui fait de ſes cheveux
Les liens d'un Epoux, digne objet de ſes vœux,
Elle ſait vous donner les marques les plus cheres
Du zele, qui l'attache à vos ſacrez miſteres.

C'eſt ainſi qu'autrefois le ſecond des Ceſars,
D'un accueil favorable honorant les beaux Arts ;
De cette même main, qui lança le tonnerre,
Dont le bruit à ſes loix ſoûmit toute la terre,
Traçoit un docte ouvrage, où le ſort inhumain
Forçoit le fier Ajax à ſe percer le ſein.

Elle dit, & ſoudain les échos du Permeſſe
Retentirent de cris & de chants d'allegreſſe,
De ſon onde plus pure il verſa les tréſors,
Et les lauriers plus verds fleurirent ſur ſes bords.

L'AVIS INUTILE.

ODE.

MAlheureux mille fois quiconque dans ces lieux
Voulut faire briller ton éclat à nos yeux,
Fleur ſuperbe, fleur ſanguinaire.
Puiſſes-tu déſormais naître autour des tombeaux;
Que le Ciel irrité te refuſe ſes eaux ;
Que le Soleil, que tout te devienne contraire.

Ainſi d'une voix fiere exprimant ſes ſouhaits,
Iris, qui d'une roſe avoit ſenti les traits,

Exhaloit ſon dépit contre elle.
Tirſis, qui l'adoroit, malgré mille mépris,
A quelques pas loin d'elle, écoutoit tout ſurpris
Ce diſcours, qu'en ces mots pourſuivoit la Cruelle.

O Roſe, ingrate Roſe, objet de mon dépit,
En ce jour, il eſt vrai, la fortune te rit,
Tu fais les delices de Flore.
Par un charme commun, tu vois mille flateurs
Te donner les noms d'Aſtre & de Reine des fleurs;
Et préferer ta pourpre à celle de l'Aurore.

Ainſi de toi contente & fiere de ton ſort,
Tes traits de toutes parts, pour garder ton abord,
Te font de redoutables armes.
Tu viens de t'en ſervir, pour bleſſer cette main,
Qui t'eût fait aujourd'hui, te plaçant ſur mon ſein,
Un ſort, dont plus d'un cœur eût envié les charmes.

Mais enfin je connois tes fragiles appas.
Je veux, je veux dans peu les fouler ſous mes pas;
Tous flétris, déſarmez d'épines.
Je veux, pour me vanger, voir ces mêmes zephirs;
Qui flatent ton orgueil du bruit de leurs ſoupirs,
Se faire un vil joüet de tes triſtes ruines.

Ah ! s'écria Tirſis , je vous prens à ces mots.
De ces charmes divins qui troublent mon repos
Faites-vous un meilleur uſage ?
Sont-ils donc, belle Iris, ſeurs d'un plus long deſtin?
Et ne pourrois-je pas dans un même chagrin
Leur appliquer ici vôtre même préſage ?

A ces mots prononcez d'un ton ſoûmis & doux,
L'Ingrate contre lui tourna ſon fier courroux,
Inſultant à ſes maux extrêmes.
O frivole Raiſon, quel eſt ton vain ſecours !
Nos deffauts en autrui nous bleſſent tous les jours ;
Et nous nous offenſons qu'on les blâme en nous-mêmes.



SUR LE PORTRAIT d'une Dame peinte en Flore.

FLore venoit d'entendre dire
Qu'on voyoit depuis peu son portrait dans Paris,
Qu'à le voir seulement, on se sentoit épris
Des mêmes feux qu'allume un objet qui respire.
Aussi-tôt de Marli, siege de son empire,
La Déesse part en secret,
Chez le Peintre arrive inconnuë,
Se mêle aux spectateurs, & s'attache au portrait.
Mais ô flateur espoir détruit par cette veuë !
Elle n'y trouve d'elle aucun air, aucun trait.
C'est une autre Beauté sous les habits de Flore.
Plus brillante, plus belle encore.
Elle-même en convint dans le fonds de son cœur;
Mais l'eut-on crû d'une Immortelle ?
Elle eut la vanité de laisser dans l'erreur
Ceux qui croyoient que ce fût elle.



POUR
MADAME LA PRINCESSE DE TOSCANE,
FILLE DU GRAND DUC,
Maintenant Electrice Palatine.

Comme elle entroit dans une Eglise, qui étoit parée pour la fête du Saint qu'on y celebroit ce jour-là.

QUelle est cette Beauté plus fraîche, plus brillante,
Qu'en rallûmant le jour, n'est l'Aurore naissante?
Du celeste sejour descend elle en ces lieux?
Il n'en faut point douter, elle est du sang des Dieux.
Son air, sa majesté, n'est point d'une Mortelle.
Ce temple qu'elle aborde est préparé pour elle.
Elle y vient recevoir les honneurs souverains
Du culte, que les Dieux exigent des humains.
Sur la porte du Temple une troupe sacrée
Vient, pleine de respect, attendre son entrée.
Les voutes, les autels, les murs de toutes parts
D'ornemens pretieux brillant à ses regards,
Les encens, les concerts, la foule qui s'empresset,
Tout

Tout sent, tout reconnoit l'abord de la Déesse.
Enfin je puis donc voir comme sont faits les Dieux.
Non plus par des portraits, mais vivans à mes yeux.
Entrons, approchons-nous, allons, en sa présence,
Par nos plus humbles vœux implorer sa puissance,
Elle les recevra sans dedain, sans courroux.
On n'a point un cœur dur avec des yeux si doux.
Mais qu'est-ce que je vois, & quelle est ma surprise?
Juste ciel! Elle-même, en Mortelle soûmise,
Quittant de sa grandeur tout l'éclat fastueux,
Baisse au pied des autels un front respectueux.
Des songes du Parnasse à quel point possedée
Mon ame s'égaroit dans une vaine idée!
Celle que je croyois du nombre de ces Dieux,
Dont une fable impie osa peupler les cieux,
Du Monarque Toscan est la fille elle-même.
C'est son nom qu'on m'apprend, voilà sa grace extréme;
Tous ces attraits divers que mille & mille fois
Loin d'elle m'a dépeints la Déesse aux cent voix.
O quel peril pour nous, trop aimable Princesse,
Si vous-même en ces lieux n'aidiez nôtre foiblesse!
Eblouïs des raïons de la Divinité,
Qu'en ses traits à nos yeux marque vôtre beauté,

Nôtre zele trompé vous rendroit un hommage
Qu'on ne doit qu'à ce Dieu, dont vous êtes l'ouvrage.
Mais de cė piége enfin vous défendez nos cœurs,
Et vôtre humilité ſauve vos ſpectateurs.
C'eſt par là ſeulement qu'on vous connoît mortelle;
Par là tous ces attraits qui vous rendent ſi belle,
Mieux que toute autre pompe étalée en ce lieu,
Elevent nôtre idée aux grandeurs du VRAI-DIEU.



ELEGIE

Sur une passion rallumée.

A Peine délivré d'une fiévre brûlante,
Qui laissoit en mes sens une langueur pesante,
Dans ma chambre enfermé, je pensois aux plaisirs
Que ramenoit par tout la saison des zephirs.
Je me representois, sous un ciel sans nuages,
Les chams couverts de fleurs, & les bois de feüillages,
Les tendres Rossignols chantant sur les rameaux,
Le murmure, le cours des fertiles ruisseaux,
Les folâtres Sylvains, les Dryades legeres,
En presence de Pan, dançans sur les fougeres.
Heureux, disois-je alors, qui peut seul, à son choix,
Tantôt assis à l'ombre, au silence des bois,
Tantôt se promenant dans les vertes prairies,
L'esprit content, & plein de douces rêveries,
Mediter, ou polir quelque ouvrage nouveau,
Qui preserve son nom de l'oubli du tombeau!
Ainsi d'un tems si cher je regrettois la perte,
Lors que j'entens du bruit, & sur ma porte ouverte,

Je vois... quelle ſurpriſe agita mes eſprits ?
Je vois, avec ſa ſœur, entrer l'aimable Iris.
Dès long-temps ma raiſon, ſur de juſtes allarmes,
Me faiſoit éviter ſa preſence & ſes charmes,
Soigneux de conſerver le calme & la douceur,
Qu'après de longs efforts, goûtoit mon libre cœur.
Douceur foible, il eſt vrai, comparée aux delices,
Dont l'Amour quelquefois couronne nos ſervices :
Mais chere, mais charmante à qui ſçait les tourmens,
Qu'un cœur ſous ſon empire endure à tous momens.
Ah ! que d'un ſentiment alors ſi neceſſaire,
A cet abord Iris, il ne me ſouvint guere !
Et quel autre en ma place auroit mieux reſiſté ?
Offroit-elle à mes yeux une fiere beauté,
Qui, ſans flatter les cœurs, qui lui rendent les armes,
Ne veut devoir leurs ſoins qu'à l'éclat de ſes charmes.
Elle plaignoit mes maux par la fiévre cauſez,
Et rendoit grace au ciel de les voir appaiſez.
Elle en voulut ſçavoir la naiſſance, la ſuite.
Mais que par mon recit elle en fut mal inſtruite !
Enchanté des attraits qu'en elle on voit briller,
Je ſongeois à la voir, & non pas à parler.
Mes yeux dans mes regards arrêtoient ma penſée,

Et laiſſoient begayer ma langue embarraſſée.
Iris, à mes diſcours de deſordre remplis,
En imputa la cauſe à mes ſens affoiblis,
Elle crut que le bruit pouvoit m'être nuiſible,
Et qu'en me laiſſant ſeul, je ſerois plus paiſible.
Elle me quitte, & moi quand je fus ſeul, ô Dieux!
Quel dangereux objet vient de frapper mes yeux,
M'écriai-je auſſi-tôt, & quel trouble m'agite?
Qui te fait me chercher, Amour, quand je t'évite?
Quel deſſein inutile as-tu formé ſur moi?
Va de tes traits ailleurs faire un plus digne emploi.
Je ne ſuis plus, helas! j'ai regret de le dire,
Tel qu'Aminte m'a veû ſous ſon heureux empire.
Mes ans, dans leur automne, ôtent à mes deſirs
Cette vivacité qui mene à tes plaiſirs.
Je redoute tes ſoins, peu digne du ſalaire,
Et j'ai preſque perdu l'eſperance de plaire.
Va plutôt, va plutôt, pour ſignaler ton nom,
Aſſervir à tes loix le jeune Alcimedon;
Va domter, il eſt tems, ce cœur qui te mépriſe
Par le mépris qu'il fait de l'aimable Cephiſe.
Voilà, voilà les cœurs qui ſont dignes de toi.
Mais que faire, & comment me ſouſtraire à ta loi?
De quel front recourir à ton pouvoir ſupréme?
N'eſt-ce pas t'implorer, Amour, contre toi-méme?

Et ne vois-tu pas bien que des levres poussez,
Mes vœux, en ce moment, craignent d'être exaucez ?

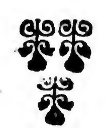
SUR LES PEINTURES DE MAD^LLE CHERON,

A l'occasion de son Portrait fait par elle-même.

UN jour le Dieu des Arts, l'ingenieux Mercure,
Après avoir long-tems contemplé la peinture,
Où, d'une main savante exprimant tous ses traits,
CHERON a consacré son nom & ses attraits,
Plus vîte que les vents qu'il fendoit de ses aîles,
Courut à Jupiter en porter les nouvelles,
Et prenant un visage où brilloit le courroux :
Dieu puissant (lui dit-il) de ta gloire jaloux,
Lors que de ta justice un arrêt memorable
Me fit sur le Caucase attacher ce Coupable,
Qui sur le feu du Ciel osant porter les mains,
Eut l'orgueil, malgré toi, d'en former les humains,
Tu crus que son supplice affreux & legitime
Termineroit en lui l'exemple de son crime.

Mais helas! c'eſt en vain qu'un avide vautour
Vint dévorer ſon cœur reproduit chaque jour:
En vain dans ſes tourmens éclate ta vangeance,
Une fille aujourd'hui brave encor ta puiſſance.
Oüy, d'un peu de couleurs, une fille, à nos yeux,
Fait ce qu'il oſa faire avec le feu des cieux.
Te conterai-je ici toutes les impoſtures
Que font aux yeux ſurpris ſes vivantes peintures?
Le ſpectateur d'abord, à voir de tous côtez
Chez elle, par ſon art, briller tant de beautez,
Interdit, enchanté, les croyant naturelles,
De reſpect, en entrant, eſt ſaiſi devant elles.
Il s'arrête, & ne ſait, par leur geſte ſéduit,
D'où vient que de leur voix il n'entend pas le bruit.
Au milieu de ce cercle, attentive à l'ouvrage,
On voit cette Circé, qui forma leur viſage,
Une baguette en main, & traçant quelques traits,
Sur la toile operer ſes magiques ſecrets.
Par les mêmes couleurs ſon adreſſe fèconde
Y diſtingue à ſon choix, ſexe, âge, brune, blonde,
Douceur, fierté, ſouris, dédain, joïe, ou langueur,
Et ſur l'air du viſage étale tout le cœur.
Tel entre dans ces lieux, l'ame libre & paiſible,
Qu'un viſage inconnu rend auſſi-tôt ſenſible;
Et d'un air empreſſé, prompt effet du poiſon,

Mais c'eſt peu que ſon art, qui la couvre de gloire,
Par tant d'efforts fameux aſſure ſa memoire.
Elle a voulu qu'aux yeux de l'Avenir inſtruit,
Son Portrait, fait par elle, en appuyât le bruit,
Et que ne fera point croire la Renommée
A la poſterité de ſon récit charmée,
Quand elle atteſtera ce Portrait, & ces yeux
Où brille tout l'eſprit qu'elle a reçu des Cieux,
Ces yeux vifs, ſoûtenus encor du témoignage
Des traits fins & charmans, qui forment ſon viſage?
Mais ſans te fatiguer d'un détail imparfait,
Il faut rendre tes yeux juges de ce Portrait.
Par lui ſeul, par lui ſeul, pour punir la Coupable,
Tu verras les effets, dont ſon art eſt capable.
Ainſi parla Mercure, & Jupiter comprit
Que ce diſcours étoit un trait de ſon eſprit,
Un détour qu'il prenoit pour loüer cette Belle;
Et que pour ce portrait plein de ſon nouveau zele,
Tout ce qu'il en diſoit n'étoit que dans l'eſpoir
De faire naître en lui le deſir de le voir.
Il le vit, & ſurpris d'une telle peinture,
Il trouve encor trop froid le récit de Mercure,



LES ETOILES CONJURE'ES CONTRE LE SOLEIL.

POEME ALLEGORIQUE, Traduit du Latin du R. Pere Commire.

LEs Aſtres indignez de voir, en ſa carriere,
Le Soleil étouffer leur plus vive lumiere,
De l'Univers charmé ſeul attirer les yeux,
N'aguére en leur fureur troublérent tous les Cieux.
Mais ſur tout Jupiter enflammé de furie,
Et cet Aſtre fameux qui luit ſur l'Heſperie,
De la ſedition donnérent le ſignal.
L'un ne veut point de Maître, & l'autre point d'Egal.
Tous demandent leur part aux honneurs de la terre.
L'Envie au Ciel heureux fait-elle auſſi la guerre?
  Auſſi-tôt de grandeur, & d'éclat differens,
De leurs Cercles ſortis, on les voit tous errants,
Nul n'eſt plus fixe alors. La fureur les emporte,
Et chez Mercure accourt la brillante cohorte.
Le ſilence & la nuit aïdoient à leur deſſein.
Le premier des Poiſſons, dans un tranſport ſoudain,
Jettant l'œil ſur ſa queuë encor toute brûlée,
Clairs flambeaux de l'Olympe, éclatante aſſemblée,
De quels honteux affronts, dit-il en gemiſſant,

CONJURATIO STELLARUM IN SOLEM.

FABULA ALLEGORICA.

Fulgore Solis lumen offundi suum
Stellæ indignantes, suspici mortalibus
Cœlique solum, se relinqui inglorias,
Cuncta insuetis miscuere motibus.
Excanduisse dicitur præ cæteris
Imperium Olympi sorte adeptus Juppiter;
Et qui plagæ dat nomen occiduæ Hesperus;
Infensi Soli dum negant, alter parem,
Alter priorem ferre. Quid non & Deos
Invidia cogit? Ergo Mercurii domum
Per amica noctis se ferunt silentia,
Et quæ majores tenent Stellæ circulos,
Et quæ minores. Fecit errantes furor
Communis omnes, nulla jam fixa est polo.
Ubi coiere, tunc sic major Piscium,
Quem ambusta cauda flammis & rubens adhuc,
Reddebat eloquentem, cum gemitu incipit:
Quo summa rerum sit loco, cognoscitis.
Odiosa Solis in dies potentia,
Per damna nostra crescit. Astris omnibus

Nous accable aujourd'hui le Soleil tout-puiſſant?
C'eſt lui ſeul en tous lieux, qu'on aime, qu'on révére,
S'il ne quitte le Ciel, qu'y prétendons-nous faire ?
Toi-même Jupiter, que le plus haut deſtin
Fit du Pere des Dieux le fils, & le voiſin,
Combien de fois, helas ! frappé de ſa lumiere,
T'a-t-on veu paliſſant retourner en arriere ?
Ton Aigle, dont le vol ſuivoit par-tout ta voix,
Les yeux tournez vers lui, ſemble implorer ſes lois,
Dans ſon reſpect rebelle eſt jaloux de la terre,
Et voudroit en ſes mains remettre le tonnerre.
Et toi brillant Veſper, bel Aſtre, à qui toûjours
L'avantage étoit dû de devancer ſon cours,
Aux yeux de l'Occident confus de tes diſgraces,
Ne t'aſſervit-il pas à marcher ſur ſes traces !
C'eſt lui qui, de la Lune obſtacle injurieux,
Arrêta tout à coup ſon char victorieux,
Lorſque pouſſant plus loin ſes limites fatales,
Il reſſerroit le cours des Etoiles Auſtrales.
Le Belier dépoüillé deux fois de ſa toiſon,
Adore maintenant ſon pouvoir & ſon nom.
Qu'a ſervi du Lion la fureur déchaînée ?
Mais ſans plaindre d'autrui la triſte deſtinée,
Helas ! triſtes Poiſſons, par quels funeſtes coups,
Son pouvoir à nos yeux ſoûtient ſon fier courroux ?
Au milieu de nos eaux, Voiſins du Verſeau même,
Nous nous voions brûler... Là ſa douleur extrême

Cœlo migrandum est, ipse ni depellitur.
Mihi testis esto, Juppiter, cui proxima
Datum tenere sceptra Saturno Patri,
Quoties occursu injuriosi syderis
It retro metuens triste deliquium pati?
Etiam ministra fulminis quondam sui
Solem intuetur Aquila, nec domino alteri
Servire malit. Tuque, cujus Occidens
Adorat ignes, Hespere, illius sequi,
Dignus praire, cogeris vestigia.
Illum retusis Luna fugit cornibus,
Cum transilire aggressa fixum limitem
Austrina gravibus signa bigis stringeret.
Vim sensit Aries aureo bis vellere
Spoliatus, ore sensit ardenti minax
Oculisque, vibrans lumina incassum Leo.
Aliena, sed cur defleo infortunia?
Hem! Luctuosum Pisces exemplum sumus;
Violenta quam sit Solis indignatio.
Mediis in undis infelices arsimus,
Aquarii nec profuit vicinia.
Dicere parantem plura non sivit dolor.
Exclamant omnes Sole dejecto ocyùs,
Fatale mundo comprimendum incendium,
Superesse vires, si conjuncta manserint,
Valescere suis æmulum discordiis.
Augebat animos, atque confidentiam
Tot visa nox æquare luminibus diem
Stultè! Quadrigis vix enim Sol igneis

De ſon récit funebre interrompit le cours.
Le Conſeil en fureur s'écrie , à ce diſcours ,
Qu'il faut ſe joindre tous, pour vanger cet outrage ,
Que leur force eſt encore égale à leur courage ,
Que ce Rival , ſi fier de tant d'heureux projets ,
A leurs divorces ſeuls doit ſes plus hauts ſuccés ;
De tant d'Aſtres divers la clarté ramaſſée,
Redoubloit leur courage , & flatoit leur penſée ,
Cette nuit leur ſembloit égale au plus beau jour :
Mais ô frivole eſpoir ! le Soleil à ſon tour
De ſes premiers rayons les vient frapper à peine ,
Que leurs fronts ſont couverts d'une pâleur ſoudaine,
Et de tant de lumiere ébloüis , confondus ,
Tous ces Ligueurs entr'eux ne ſe connoiſſent plus.
La Nuit fuit avec eux , & les cache en ſon ombre.
Que ſert , ſans la vertu , la fureur & le nombre ?



Vehens Olympum lucido telo impulit,
Et ecce ſubitus ora pallor occupat,
Seſeque Stellæ mutuo ereptas ſuis,
Queruntur oculis impares tantæ faces
Sic diſſoluta eſt vana conjuratio.
Fabella monſtrat emere ludibrium ſibi
Potentiorem qui parant laceſſere,
Numerumque nel valere, ſi virtus abeſt.



IDILLE.

LA CHASSERESSE.

PHilis, l'arc à la main, le carquois ſur le dos,
Philis, de qui le cœur volage
A moins de fermeté que les vents & les flots,
Pourſuivoit de ſes traits les oiſeaux d'un bocage.
Le ſuccès enfle ſon courage:
C'eſt aſſez éprouver mon arc ſur des oiſeaux
Qui s'arrêtent ſur des rameaux,
Dit-elle en un tranſport de joye,
Cherchons ailleurs une autre proye
Qui puiſſe mieux montrer l'adreſſe de mon bras.
A peine en la prairie elle a fait quelque pas,
Qu'elle apperçoit des hyrondelles,
Qui traçant dans les airs mille tours redoublez,
Les uns dans les autres mêlez,
Tantôt montoient aux Cieux, tantôt mouilloient leurs aîles
Dans l'eau paiſible d'un étang.
A ce vol ſi leger Philis trouve leur ſang
Digne d'être verſé par ſes fleches mortelles.
Des yeux elle ſuit l'une d'elles;
Et tendant une main qui ſerre l'arc fatal,

De l'autre en même temps, & d'un effort égal,
Tire, & juſqu'à ſon ſein amene
La corde, qui cede avec peine.
Le trait part; mais l'oiſeau par un détour ſoudain
L'évite, & prés de ſoy l'entend ſiffler en vain.
Elle en rougit de honte, & d'une main hâtée
Ajuſte un autre trait ſur ſon arc qu'elle tend;
Mais ce trait décoché ne perce que le vent.
Sa rougeur en redouble; & trop précipitée,
Trop pleine d'un ardent courroux,
Qui ne luy permet pas d'être juſte en ſes coups,
De ſes fleches en vain elle épuiſe le reſte.
Juſques où le dépit l'emporta cette fois!
Elle met ſous ſes pieds, & l'arc, & le carquois,
Les briſe, & dans l'étang les jette, & les deteſte.
Des tranſports de Philis les bizarres éclats
Firent rire l'Amour, témoin de l'avanture;
L'Amour, qui dés long-temps attaché ſur ſes pas,
De ſa legereté reçut plus d'une injure.
Voila, dit-il, le ſort que prés d'elle j'endure.
Il n'eſt point de cœur, qu'aiſément
Mon arc victorieux ne bleſſe:
Mais le ſien trop leger, toujours en mouvement,
Echappe à tous mes coups, & trompe mon adreſſe.

TRADUCTION DE L'IDILLE LATINE DE BUCCHANAN:

O FORMOSA AMARYLLI, &c.

Il étoit en Portugal lors qu'il la composa. Les uns prétendent qu'il y regrette Paris sous le nom d'Amarillis, à l'exemple de Virgile qui sous ce même nom regretta aussi Rome. D'autres croyent qu'il avoit une veritable Amaryllis.

O Belle Amarillis, déja loin de tes yeux,
Sept hivers, sept estez m'arrêtent dans ces lieux:
Mais j'atteste d'Amour la puissance immortelle,
Que ny de sept hivers la froidure cruelle,
Ny de sept longs estez la brulante chaleur,
En changeant l'univers, n'ont point changé mon cœur.
De mes tendres chansons toy seule es la matiere,
Soit lorsque le soleil commence sa carriere,
Soit lorsqu'au fond des bois on fuit l'ardeur du jour,
Soit quand la triste nuit vient regner à son tour.
Et quand tout est caché sous ses nuages sombres,
Toujours je te crois voir au travers de ses ombres,

Je te parle, t'embrasse, & des songes charmans
Retracent à mes yeux nos plus heureux momens.
Mais dés que le sommeil a quitté ma paupiere,
Mes chagrins renaissans ainsi que la lumiere,
Je quitte ma cabanne, & seul au fond des bois,
Guidé par la douleur qui fait trembler ma voix,
Aux antres, aux rochers, aux arbres, aux fontaines,
Les yeux noyez de pleurs, je raconte mes peines.
Echo, seule sensible à mes vifs déplaisirs,
Dans un antre voisin imite mes soupirs.

Souvent du haut d'un roc élevé dans la nuë,
Vers le vaste Ocean tournant ma triste vuë,
Aux vents, aux flots, aux Dieux j'adresse ces discours
Repetez mille fois, & méprisez toujours.

O vaste mer, & vous, aimables Nereïdes,
Portez-moy sur les bords où vont mes vœux rapides:
Ou, pour un malheureux si c'est trop demander,
Par un naufrage au moins que j'y puisse aborder.

Combien de fois, pressé de mes douleurs mortelles,
Ay-je dit aux Zephirs, dont j'enviois les aîles:
Doux Vents, qui devez voir la belle Amarillis,
Contez-luy les regrets du fidele Daphnis.
Qu'ainsi sur les rochers des hautes Pyrenées,
Ne se brisent jamais vos aîles fortunées:
Qu'ainsi le Dieu du jour, au gré de vos souhaits,
Dissipe devant vous les nuages épais.

Combien de fois, helas ! quand d'une aîle rapide,
Eurus, en ſe jouant, friſoit la plaine humide,
Luy dis-je : O toy qui viens de l'aimable ſejour,
Où regne la Beauté pour qui je meurs d'amour,
Dis-moy, de ſon Daphnis ſe ſouvient-elle encore ?
Mais luy ſans repliquer, plus fier, plus je l'implore,
D'un murmure inſultant m'explique ſon courroux,
S'enfuit. Un froid mortel glace mon cœur jaloux.
Ainſi je me conſume ; ainſi Bergers, Bergeres,
Et Nymphes, & Sylvains, danſans ſur les fougeres,
En vain penſent charmer mes ennuis rigoureux,
La belle Amarillis a ſeule tous mes vœux.
Cependant quoy que triſte, errant, inconſolable,
A Lyciſque, à Melis j'ay pu paroître aimable :
Lyciſque, dont on vante & la danſe & la voix,
Melis, dont l'eſprit doux ſçait faire aimer ſes loix,
Iberes toutes deux, riches, & dans un âge
Qui du plus vif éclat fait briller un viſage.
Leurs meres ſouhaitant que je les puiſſe aimer,
Les excitent ſans ceſſe au ſoin de me charmer ;
Tandis que ſecondant leurs yeux & leurs careſſes,
Leurs peres en ſecret me font mille promeſſes,
Me propoſent pour dot cent brebis, cent agneaux,
Par moi-même choiſis dans leurs nombreux troupeaux.
Mais ny ces cent agneaux offerts avec leurs meres,
Ny les diſcours flateurs de ces jeunes Bergeres,

Ny plaintes, ny presens, ny d'autres biens promis,
N'ont pû tenter ce cœur à toy seule soumis.
Comme sur les roseaux l'emporte ce haut chêne,
Le printemps sur l'hiver, & sur l'Hebre la Seine,
Autant Amarillis, par l'éclat de ses yeux,
Surpassera toujours les Nymphes de ces lieux.

Souvent dans ces ruisseaux que grossissent mes larmes
La soigneuse Melis vient consulter ses charmes,
Se teindre les cheveux, m'y tendre des liens,
Et puis vient à mes yeux faire briller les siens.
Elle croit bien me plaire, & sans doute elle est belle.
Pourquoy tous ces chagrins, insensé, me dit-elle?
Que te sert chaque jour de verser tant de pleurs?
Notre terre pour toy peut avoir des douceurs.
Prens de ces fruits, jouïs des biens dont elle est pleine,
Et quitte une esperance & si lente & si vaine.

Souvent quand pour danser au son du chalumeau,
La Jeunesse à l'envi s'assemble sous l'ormeau,
Tandis qu'indifferent je regarde la fête,
Je vois qu'auprès de moy Licisque exprès s'arrête,
Et feignant par hasard de me tourner le dos,
Sur un air, en dansant, elle ajuste ces mots:

Il faut de Nemesis redouter la puissance.
Nemesis vange aussi les amours qu'on offense.
J'ay vû, moy, qu'un Chasseur, d'un vain desir épris
Negligeant, pour un cerf, un dain qu'il auroit pris,
N'a rapporté le soir, en faisant sa retraite,

REMARQUES

SUR L'IDILE PRECEDENTE.

CEtte Idile est le chef d'œuvre de Bucchanan, & à mon avis, elle ne cede en rien à celles de Bion & de Moschus.

Echo seule sensible, &c.] C'est l'Echo Nimphe, dont on parle ici, & non pas Echo pris pour bruit; car alors il est masculin.

Ai-je dit aux Zephirs.] Bucchanan s'addresse aux Zephirs, parce que ce sont les vents qui soufflent de Portugal vers Paris. Plus bas il demande des nouvelles d'Amarillis à Eurus, parce que c'est le vent qui souffle de Paris vers le Portugal.

Comme sur les roseaux, &c.] Il y a six comparaisons de suite dans l'Original. J'ai cru qu'il suffisoit de trois dans ma traduction. Encore en ai-je changé quelques-unes.

Il faut de Nemesis redouter la puissance.] Nemesis fille de la Nuit & de l'Occean étoit regardée chez les Anciens comme une Déesse, qui a soin de punir l'orgueil immoderé des hommes. Son nom derive de νέμησις, *Distribution*, parce qu'elle di-

ſtribue à chacun ſa peine ſelon ſon crime. Les Grecs l'appelloient auſſi Adraſtée. Quelques-uns diſent qu'elle fut ainſi nommée, parce qu'Adraſte fut le premier qui lui bâtit un temple : mais il y a plus d'apparence que ce nom vient de δρασμὸς, *Fuite*, avec un alpha privatif, pour ſignifier que les méchans ne ſauroient éviter ſa pourſuite. Et c'eſt auſſi pour cela qu'on la peignoit avec des aîles. C'eſt ainſi qu'Ariſtote explique les deux noms de cette Déeſſe, dans ſon Livre du monde.

Du même chalumeau, &c.] J'ai obmis une autre comparaiſon qui ſuit dans l'Original. J'ai cru que les deux premieres ſuffiſoient.

On n'eſtimera plus les roſes ni les lis.] J'ai mis cette comparaiſon à la place d'une autre qui eſt dans le latin.

Au reſte dans l'antepenultieme vers de l'Original il y a un ſoleciſme que j'ai vû dans toutes les editions. C'eſt *meum pectora*, au lieu de *meum pectus*, ou *mea pectora*. Il n'y avoit, pour le corriger, & faire le vers, qu'à mettre *mihi*, au lieu de *meum*.

Illa mihi rudibus ſuccendit pectora flammis.

Cela eſt ſi aiſé, que j'ai de la peine à croire, malgré la conformité de toutes les éditions, que Bucchanan ne l'ait pas écrit ainſi.

ELEGIE

ELEGIE

SUR UNE PASSION DIMINUE'E.

C'est une Femme qui parle.

NOn, vous ne m'aimez plus, & vôtre ame infidelle
N'a plus rien d'une ardeur, que j'ay cruë immortelle.
Je n'en puis plus douter. Je voulois en ce jour
Par vos chagrins jaloux juger de vôtre amour.
Devant vous, prés de vous, mon cœur s'est pû contraindre
A flatter un Rival, qui pût vous faire craindre.
Je voulois dans vos yeux voir briller le courroux :
Mais, loin d'y rien trouver qui marquât un Jaloux ;
Vous ne fûtes jamais d'humeur plus agreable.
Quel changement si promt vous rend si raisonnable ?
Autrefois un souris, ou le moindre regard,
Vers ce même Rival échappé par hazard,
De tout vôtre courroux m'attiroit les allarmes,
Qu'a peine j'appaisois par des torrents de larmes.
Vous vouliez qu'en vous seul fixant tous mes desirs,
Je fisse tout ceder au soin de vos plaisirs.
Une heure, par hazard écoulée à m'attendre,

Etoit un crime affreux, qu'on ne pouvoit deffendre.
Vos chagrins n'excusoient, ny besoin, ny devoir.
Maintenant que je sois, tout un jour, sans vous voir;
Quand vous me revoyez, vos feux dans le silence
Ne me demandent plus compte de mon absence,
Sans que vous m'en pressiez, je vous dis mes raisons,
Et vous les écoutez tranquile, sans soupçons.
Rien de moy ne peut plus vous paroître une injure.
Ah! ton crime est certain, tu me trahis, Parjure.
Tes carresses icy ne me rassurent point.
Ton sexe sans amour est prodigue en ce point.
C'est par là tous les jours qu'il éblouït le nôtre.
Par tes transports jaloux distingue-moy d'une autre.
Reprens ce fier courroux, ces mouvements confus,
Que l'on ne ressent point pour ce qu'on aime plus,
De reproches cruels accable-moy sans cesse,
Et demande à mon cœur encor plus de tendresse,
A mon parfait amour impute des defauts,
Et dans tous tes amis pense voir des rivaux.
Quoy que jure à tes yeux mon ardeur si visible,
Helas! qu'on aime peu, quand on est si paisible!
Si tu m'aimes enfin, sur quelle seureté
Gardes tu si long temps cette tranquilité?
Jamais cœur n'a brûlé d'une plus vive flame,
Je t'adore, il est vray: mais enfin je suis femme;

De tant d'Amans trahis ne crains tu point le ſort ?
Tant d'Amans, qu'on juroit d'aimer juſqu'a la mort,
Tendres, ſoumis, conſtans, remplis de mille charmes.
Mais non. J'en ay trop fait, je t'ay mis hors d'allarmes.
Quel exemple pourroit te donner de l'effroy ?
Jamais, depuis qu'on aime, aima-t-on, comme moy.

INFIDELITE'.

MIracle ! nouvelle imprevuë !
Iris, qu'on avoit toujours cruë
Faite de marbre & de rocher,
Eſt de chair comme nous, & ſe laiſſe toucher.
Toucher, c'eſt déja beaucoup dire.
Ce n'eſt encore rien. Elle verſe des pleurs.
Ce n'eſt pas encor tout. Jugez de ſon martyre.
Un volage la quitte, après mille faveurs,
Sans qu'un crime ſi noir, dans l'eſprit de la Belle,
Puiſſe un moment effacer ſes appas.
Mais qu'il eſt bien puni ! qu'il y perd, l'infidelle !
Elle vouloit l'avoir à tout moment prés d'elle;
Le flattoit, le baiſoit, le mettoit dans ſes draps,
Sur ſon ſein... Sur ſon ſein? Qu'entendez-vous, Poëte,

Par ces mots-là ? J'entens qu'elle avoit un moineau
Familier, enjoué, d'un plumage fort beau,
Plus charmant que ne fut la celebre Fauvette,
Plus aimé que celuy que Catulle regrette.
L'ingrat, le fripon s'envola
L'autre jour par la fenêtre,
Sans que depuis on l'ait vû reparoître,
Et c'est ce qu'elle pleure... Ah! dites donc cela.

ALLARMES
A UN MEDECIN.

JUste Ciel! qu'ai-je vû? quelle crainte me glace?
Pren garde, cher Damon, c'est toy
Que cette vision ménace.
Je craindrois moins si c'étoit moy.
Hier, lors que la nuit commençoit sa carriere,
Par ma rêverie emporté,
J'allois toujours suivant un sentier écarté;
Quand un bruit vers l'endroit, où l'on voit la riviere
Couler à flots tardifs au bas du cimetiere,
Excita tout à coup ma curiosité.
J'y cours. Quel spectre, ô Ciel! Quelle horrible figure!

Je vois ce monſtre affreux funeſte à la nature.
Ses membres ſont des os, & ſans chair, & ſans peau.
Tel eſt un corps ſeché dans le fonds d'un tombeau.
Telle enfin de la Mort on nous fait la peinture.
D'abord je voulois m'échapper :
Mais mon corps, dans l'horreur ſoudaine
Dont je me ſentis frapper,
Sur mes pieds chancelans ſe ſoutenoit à peine ;
Et tout ce que je pus, rempli d'un tel effroy,
Ce fut de me cacher, retenant mon haleine,
Derriere un arbre épais que je vis prés de moy.
De là je l'obſervay, d'un œil plein de ſurpriſe.
Je la vis, prés de l'eau, ſur ſes genoux aſſiſe.
La Cruelle, aiguiſant cette terrible faulx,
Par qui toute vie eſt tranchée,
Agitoit avec bruit la maſſe de ſes os ;
A ce travail alors tellement attachée,
Et baiſſant en ſorte les yeux,
Qu'elle ne me vit point arriver dans ces lieux.
Auſſi-tôt qu'elle crut ſa faux bien affilée,
Elle la prend, ſe leve, & de fureur troublée,
Hauſſant ſon effroyable voix
Qu'animoit la fierté du regard & du geſte :
Voicy, dit-elle, cette fois,
Voicy de quoi punir cet ennemy funeſte,
Dont l'art, contre mes coups protegeant les humains,

Fraude par-tout mes droits, & trompe mes desseins.
Quelle étoit mon erreur, & par quelle indulgence
Ai-je pû si long-tems retarder ma vangeance ?
En vain de mille maux divers
Sur les corps des Mortels attirant l'influence,
Je voudrois faire ici redouter ma puissance ;
Contrainte de ceder à ses secours offerts,
Je le vois tous les jours m'enlever quelque proie.
Par lui, par son fatal savoir,
Je n'entens plus ici ces cris de desespoir,
Je ne vois point ces pleurs qui font toute ma joie,
Et ma faux méprisée à peine a le pouvoir
De trancher les destinées
Des vieillards accablez sous le faix des années.
Et je pourrois encor, sans colere, & sans cœur,
De tant de noirs affronts laisser vivre l'Auteur ?
Vivent, vivent plûtôt au delà des limites
Qu'aux Mortels ici-bas la nature a prescrites,
Tant de Medecins ignorans,
Qui, par cent moiens differens,
Trouvant l'art de tuer, sans commettre des crimes,
M'immolent tous les jours de nouvelles Victimes.
Mais toi, traître Damon, nom par moi detesté,
Nom que je n'entens point, sans fremir de colere,
Meurs, & reçoi le salaire

Que ton audace a merité :
Ou, pour parer le coup qui va t'être porté,
Voions comment tu pourras faire.
Là ce monstre se tût, & du fond des tombeaux
Soudain d'horribles cris sortirent.
Les oiseaux de la nuit à sa voix répondirent,
Le Fleuve épouvanté retint long-tems ses eaux ;
Et les ombres qui s'épaissirent,
Derobant son depart à mes timides yeux,
Seul avec les hiboux je me vis dans ces lieux.

L'AMOUR VANGE'.

IDILLE EN VERS LIBRES.

DEux beaux yeux, une belle bouche,
Capables d'enflammer le cœur le plus farouche,
De la froideur du mien s'appercevant un jour,
Resolurent entre eux, pour en tirer vangeance,
De s'en aller en diligence
L'accuser de concert au tribunal d'Amour.
Plus rouge que jamais de honte & de colere,
La bouche se chargea de parler pour tous trois.

Elle dit qu'en tous lieux mon cœur vain, temeraire,
Se rioit de l'Amour, & traitoit de chimere
Tout ce qu'on publioit du bonheur de ses loix;
Qu'il disoit que jadis pour le repos du monde,
Il eût bien mieux valu que l'onde,
Qui de Venus fut le berceau,
De la Mere & du Fils eût été le tombeau;
Et qu'on devroit laisser, en haine de leurs crimes,
Dans leurs temples deserts leurs autels sans victimes,
De l'Amour à ces mots quel devint le couroux?
Il se tourne d'abord vers ses gardes fideles,
Et de ses yeux ardens jettans des étincelles:
Fermes soûtiens d'un trône, où je regne avec vous,
Vous, dit-il, qui savez sans peine,
Dans vos pieges secrets attirer tous les cœurs,
Regards charmans, souris flateurs,
Courez; que mort ou vif en ces lieux on l'amene.
Soudain, cachant leurs fers, & leurs traits aiguisez,
Sous un air simple deguisez,
Ils partent, & d'abord tendent si bien leur piege,
Que mon cœur malheureux
Se laisse envelopper, & serrer de cent nœuds.
Ainsi pris & lié, traité de sacrilege,
Au trône de l'Amour ce Captif est traîné,
Et là, sans autre procedure,
Il est aussitôt condamné

D'être

D'être mis à la torture.
Pourquoi ce tourment rigoureux,
S'il veut de ſon erreur faire un aveu ſincere;
Dit alors un Soupir, Avocat ordinaire
Des pauvres accuſés au Senat amoureux?
De cette remontrance on connut la juſtice,
Et ſoudain on ceſſa les apprets du ſupplice.
Mais mon cœur par l'Amour étant interrogé,
Il eſt vrai, lui dit-il, je t'ai trop outragé,
Et juſques à ce jour, ta mortelle adverſaire,
La froide indifference... A ce nom odieux,
Indigné qu'on l'osât prononcer à ſes yeux,
L'Amour ne put retenir ſa colere,
Et ſans plus écouter ce diſcours trop ſincere;
D'un air, & d'un ton furieux,
Il ordonna, pour premiere vangeance,
Que mon cœur fût le but de cent traits inhumains;
Et voulut de ſes propres mains
Executer cette ſentence.
Mon cœur de toutes parts ſe vit bientôt percé;
Puis de flêches tout heriſſé,
Ce Dieu vangeur le jette encore
Dans un grand feu qui le devore,
Chargeant les trois Témoins d'avoir ſoin deſormais
De l'entretenir à leurs frais.

C

Chacun de son devoir avec zele s'acquite.
Jamais feu ne brûla, ni si fort, ni si vîte.
Mais, ô miracle surprenant,
Que mon cœur autrefois eut tant de peine à croire!
Dans ces feux, dans ces maux, il trouve maintenant
Son bonheur & sa gloire.
Grand Dieu, dit-il souvent, qu'heureuse est ta victoire!
Que doux sont les tourmens, qui me font soupirer!
Dure, dure à jamais une telle souffrance.
Ah malheureuse indifference!
A quel aimable Dieu je t'osois préferer!

SUR LES PLAISIRS AISEZ.

ELEGIE.

Oui, les plaisirs aisez touchent seuls mon envie,
Sur eux seuls est fondé le bonheur de ma vie.
Le mélange des maux, loin d'exciter mon cœur,
A mes desirs éteints en corrompt la douceur.
Je ris de ces Amans, dont l'ame opiniâtre
Contre un objet cruel fait gloire de combattre,
Qui veulent que la glace irrite leurs ardeurs,
Et goûtent mieux un bien assaissonné de pleurs.

Quiconque est si bizarre au choix de ses delices,
Doit ne se promener qu'auprès des precipices,
Doit n'aimer le printems qu'après de longs hivers,
Doit au mépris des fleurs, dont nos prez sont couverts,
Aller chercher ces fleurs, qu'un jeu de la nature
Sur le sommet des monts produit à l'avanture,
Doit souhaitter enfin, pour goûter les beaux jours,
Qu'un orage souvent vienne en troubler le cours.
Loin de moi ces amours penibles & chagrines;
Roses, dans les jardins sechez sur vos épines,
Tandis que de ma main, pour leur gloire cueillis,
Les œillets vont parer le sein d'Amarillis.

LE MOINEAU DE MAD.
A elle-même.
EPITRE.

QU'entens-je, ma belle Maîtresse?
On dit que mon départ vous cause une tristesse,
Que jusqu'ici rien ne sauroit bannir.
Cette tendre amitié sans doute m'est bien chere;
Et je voudrois la satisfaire:

Mais je ne me ſaurois reſoudre à revenir.
Il eſt vrai que la ſervitude
Perd chez vous ce qu'ailleurs on y trouve de rude.
Plus d'un cœur en ſecret envioit ma priſon.
Une cage toûjours propre, toûjours couverte
De fleurs, ſelon la ſaiſon.
Et qui m'ètoit toûjours ouverte;
Une chambre fort belle, où j'avois le plaiſir
D'exercer, ſelon mon deſir,
Mes aîles que vous laiſſiez croître;
Les mets qu'on vous ſervoit, vos carreſſes enfin:
Penſeroit-on qu'il fût un plus heureux deſtin!
Hier j'en entretenois, ſur les branches d'un heſtre,
Un Moineau, dont l'eſprit me parut fort moral.
Banni, banni, dit-il, ce ſouvenir fatal;
Et ſonge deſormais que tu n'as plus de maître.
On peut, à moins, de frais goûter un ſort plus doux.
Un grain de chenevi, qu'on trouve parmi l'herbe,
Eſt d'un goût plus exquis pour nous,
Que ces mets qu'on nous offre en un palais ſuperbe.
Une chambre fort belle étoit l'heureux ſejour
Où tu pouvois voler & joüer tout le jour:
Mais cette chambre, en ſon enceinte,
Limitoit ta courſe contrainte.

Et tu vois bien ce bois si beau, si spatieux,
Où tout me plaît, où tout m'attire;
S'il falloit que l'on me vînt dire:
Tu ne sortiras plus de ces aimables lieux,
Fais-y pour jamais ta demeure;
Aussi-tôt ce bois à mes yeux
Ne paroîtroit qu'un sejour ennuyeux,
Qu'une étroite prison où je mourrois sur l'heure.
Pour bornes à mon vol je ne veux que les Cieux.
De ce discours, je le confesse,
Je goûtai la solidité,
Et puis lorsque vers la tendresse
On se trouve aussi porté,
Que les Oiseaux de mon espece,
Pour un cœur, sans l'amour point de felicité.
Or pouvois-je chez vous en gouter les doux charmes,
Vous qui par vôtre exemple, & par vos entretiens;
Des tendres cœurs décriant les liens,
Inspirez encor vos allarmes
A la jeune Beauté mise par vous au jour,
Et lui mettez en main les armes,
Dont vous sçavez vaincre l'Amour?
Certe elle a fait, sous vôtre empire,
Un progrès bien digne de vous.

Un Amant lui vient-il d'un air ſoumis, & doux,
Découvrir en tremblant ſon amoureux martire?
Elle ne montre à ſes yeux nul chagrin :
Mais elle le regarde avec un air malin,
Le quitte ſans rien dire, en hauſſant les épaules,
Puis ſe met à chanter, ou par un ſaut badin
Répond à ſes diſcours frivoles.
J'entrageois de bon cœur de voir ainſi chez vous
Condamner un penchant ſi doux.
Hé, qui t'empêchoit de le ſuivre,
(Me direz-vous ici) t'avois-je pas donné
Un Amant avec qui vivre ?
Oüi, le tour eſt, ma foi, d'un eſprit raffiné.
Vous me l'aviez choiſi ſi groſſier, ſi ruſtique,
Qu'on voioit bien que vôtre envie unique
Etoit de dégoûter mes jeunes ſentimens
De l'Amour, & des Amans.
Et puis, ne tient-il qu'à dire :
Vîte, aimez cet Amant qui vous aime aujourd'hui,
Et pour lui d'abord on ſoupire ?
Aime-t-on, ou par l'ordre, ou par les yeux d'autrui?
Dans ces reflexions j'avois l'ame plongée,
De divers ſoucis rongée,
Quand un Zephir, ſans doute envoyé par l'Amour,
Que j'implorois chaque jour,

Ebranle une fenêtre, & l'eut bien-tôt ouverte.
Je fus prompte à saisir l'occasion offerte.
Je pars, & le suivant dans le vague des airs,
J'arrive dans un bois, où des arbres divers
L'épaisse & verte chevelure,
Le murmure des clairs ruisseaux,
La musique de mille oiseaux,
Ont fait le plus beau lieu de toute la nature.
Dans tout le bois en un moment
Courut de bec en bec, la nouvelle certaine
Qu'il venoit d'arriver une Parisienne,
Jeune, & dit-on, d'un air charmant.
A ce bruit aussi-tôt des oiseaux de tout âge,
De tout sexe, de tout plumage,
De toutes sortes de noms,
Viennent de tous les environs.
On me regarde, on m'examine.
Ils me trouvoient certains airs fins, touchants,
Dans le regard, dans le port, dans la mine,
Et qu'ils convenoient tous que l'on n'a point aux champs.
Je pris, sur leur loüange, une nouvelle audace.
Je déploiai mes aîles à leurs yeux,
Et par un vol ingenieux,
Dans les airs aussi-tôt je trace

Ces chiffres amoureux, ces cercles si charmans,
Qu'en un bal, avec tant de grace,
Sait former vôtre fille, au son des instrumens.
Pour m'applaudir, chacun battoit des aîles,
Et par là je déplus beaucoup à quelques belles.
Une Alloüette sur-tout,
Voiant son Amant prendre goût
Aux agrémens de ma personne,
Me dit d'un ton malin : Bel oiseau de Paris,
Montrez-nous quelque essai de vôtre voix mignonne;
Du nouvel Opera n'auriez-vous rien appris ?
Comme l'on sait, celles de mon espece
Savent mieux aimer que chanter ;
Et la Jalouse crut, trouvant cette finesse,
Que ma voix alloit tout gâter.
Mais je rabbatis bien son caquet, & sa gloire.
Je m'apprêtai, je pris mon ton,
Et je leur chantai sans façon
Un air, qui me vint en memoire,
Un air tendre & touchant, que d'un genie aisé
Vôtre fille en charmes feconde
A nouvellement composé.
Que vous dirai-je enfin ? je ravis tout le monde.
Surprise, & confuse à la fois,
L'aloüette en perdit la voix,

Apprenant par cette avanture
Qu'en moi vos ſoins heureux corrigeoient la nature.
C'eſt ainſi que je ſçus des hôtes de ce bois
Charmer & l'oreille, & la vûë,
Et je n'y vêcus pas long-tems, ſans faire choix
D'un Amant qu'attache à mes loix
Une ardeur ſincere, aſſiduë.....
Mais je ſuis contrainte à finir.
Adieu je l'apperçois venir.

A IRIS,

Le jour de ſa fête.

VOus m'avez fait, Iris, une deffenſe expreſſe
D'oſer faire en ce jour éclater ma tendreſſe
Par un leger preſent de fleurs.
O Ciel! il faudra que je voie
Le bouquet d'un Rival ſuperbe & plein de joye,
Sur vôtre ſein étaler ſes couleurs.
De quel chagrin mortel mon cœur ſera la proye?
Non, quoi qu'il coûte à mon amour,
Je ne vous verrai point, Iris, de tout le jour.
Il eſt vrai que vôtre deffenſe

Semble avoir un motif, qui devroit me flater,
Mais j'évite vôtre presence,
Pour ne rien voir qui m'en fasse douter.

A MADEMOISELLE P.
Fille d'un Senateur Genois.

Pour l'inviter à paroître en Public en habit d'Epouse, avant le jour de son Mariage.

ODE
En Vers irreguliers.

HAstez-vous de répondre à nôtre impatience,
Iris, dès maintenant paroissez à nos yeux
Dans toute la magnificence,
Qui doit environner vôtre hymen glorieux.
Pourquoi differer davantage ?
Venez, venez montrer le plus parfait ouvrage,
Que le Ciel ait jamais formé ;
Venez par vos attraits confirmer ses miracles,
Et soiez desormais le plus beau des spectacles,
Qu'il puisse offrir aux yeux de l'Univers charmé.

O quelle ſurpriſe nouvelle
Cauſeront tant d'attraits montrez dans tout leur jour !
Aux yeux de vôtre Epoux que vous paroîtrez belle !
Quels éloges par tout accroîtront ſon amour !
Mais autant que ce jour doit ſignaler vos charmes,
Qu'aux plus fieres Beautez il prepare d'allarmes !
Pour elles quels affronts s'offrent à prevenir !
Déja pour relever l'éclat de leur viſage,
On voit leurs mains mettre en uſage
Tout ce que l'art leur peut fournir.

Toute diſpute entre elles ceſſe,
Pour les Amans, pour les appas.
Leur peril calme leurs debats.
Vous ſeule êtes l'objet du chagrin qui les preſſe.
On remarque déja leur ſoin à menager
Tous ceux que leur orgueil ſe plaiſoit d'affliger,
Et pour s'aſſûrer d'eux, ſe montrer moins cruelles.
Elles tremblent de voir par leur foule augmenté
Le nombre des voix, qui contre elles
Decideront pour vous du prix de la Beauté.

Mais que, pour parer cette injure,
Leur orgueil à ces ſoins veuille ſe ravaler ;
Que leur art pretende égaler
Vôtre teint, dont l'éclat n'eſt dû qu'à la nature ;
N'ont-elles à combattre en vous que la beauté ?
Vôtre eſprit avant l'âge en ſa maturité,
Cet eſprit où le Ciel verſa tant de lumiere,
Vos ſublimes vertus, témoins de vos Ayeux,
Sont-elles à leur crainte une moindre matiere ?
Ont-elles pour les cœurs moins d'attraits que vos yeux?

TRADUCTION
Du Pſeaume 2.

Quare fremuerunt gentes.

C'eſt le Roi qui parle.

QUel ſujet de couroux, quelle nouvelle injure
De tant de Nations excite le murmure ?
Que prétend leur fureur ? quel frivole deſſein
A mis à tant de Rois les armes à la main ?

Rebelles au vrai Dieu, corrupteurs témeraires
De la Loi, que ſon Verbe a tranſmiſe à leurs Peres,
Ou jaloux que le Ciel par tout ſoit mon appui,
S'attaquent-ils à moi, pour ſe vanger de lui?
Sauvons-nous, diſent-ils, des fers qu'on nous aprête,
A la honte du joug derobons nôtre tête.
Détruiſons un bonheur, qui nous bleſſe les yeux.
Mais le Maître Eternel de la Terre & des Cieux,
Rira des vains projets que leur bouche m'annonce,
Et ſes foudres feront entendre la réponſe.
La diſcorde & l'effroi troubleront leur Conſeil.
Je verrai de leur haine avorter l'appareil.
C'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis, par ſon ordre ſublime,
De la ſainte Sion le Prince legitime;
C'eſt moi qui publirai, qui deffendrai ſes Lois.
Je trouve un fils en toi, m'a dit ce Roi des Rois,
Aujourdhui dans ton Dieu tu vas trouver un Pere.
Veux-tu des nations confondre la colere?
Veux-tu de leur depoüille enrichir tes Etats,
Ou voir tout l'Univers aſſervi par ton bras?
Parle, ton bras ſoudain armé de mon tonnerre
Briſera tes jaloux, comme on briſe le verre;
D'un opprobre éternel tu les verras couverts,
Ramper ſervilement ſous le poids de tes fers.

Vous donc, à qui ma gloire est un mortel outrage;
Du Dieu, qui me protege, entendez le langage ;
Fiers Monarques, souffrez qu'une sainte terreur
Tourne en amour pour lui vôtre noire fureur;
Venez mettre l'orgueil, qui vous sût trop seduire,
Aux pieds de ces autels, que vous vouliez détruire.
Quand il fait dans les airs tonner son fier courroux,
Heureux, qui tout à lui n'en peut craindre les coups.

DISCOURS ITALIEN, Que je prononçai à Florence dans l'Academie des Apatistes sur un Problême qui y avoit été proposé; sçavoir:

Quels yeux sont les plus beaux, des bleus ou des noirs.

QUando io frà mè considero, che i popoli del Regno di Sciam si fanno à bello studio i denti neri, per non averli, dicono, simili à quei dei cani, e che nell' Etiopia si dipingono neri gli Angeli, e'l Diavolo bianco, forza è ch'io riconosca l'assoluto arbitrio de' sensi, i quali

ſanno del lor ſuperbo, *Mi piace*, ò *non mi piace*, una raggione, anzi una ſentenza irrevocabile. Onde prendendo io à raggionare ſopra il dubbio propoſtoci dall'eruditiſſimo Sig.re Apatiſta, Quali debbano eſſere più in preggio ò gli occhi neri, ò i cerulei, materia tutta alla giuridittione de' ſenſi ſoggiacente, non sò in vero per qual verſo poſſa venirmi fatto di ſcioglierlo. Imperochè non ſi toſto pronunzierò, per eſempio, à favore degli occhi neri, che ſubito mi ſi parerà davanti un qualche avuerſario, eſclamando ch'io fò torto agli occhi cerulei, è che gli è pronto di mantenere a punta di acutiſſime raggioni l'onore di eſſi: Ma per quante raggioni ſappiamo lui, ed io in tal diſputa addurre, non fia mai che l'uno reſti dall'altro perſuaſo, giachè per mutar parere, biſognerebbe far una coſa del tutto impoſſibile, cioè mutare gli organi che determinano neceſſariamente gli occhi noſtri a vedere un oggetto in una tal maniera.

Come faremo dunque per componere queſta differenza? Chiameremo un terzo per giudice? Mà a che gioverà il chiamarlo? Sarà queſti forſe invaghito, ò degli occhi cerulei, ò de' neri, ò di alcuni altri di altro colore? Se de' cerulei, ſubito

lo ricuſo come parziale. Se de' neri, ſubito viene dal mio Avverſario per l'isteſſa raggione meritamente ricuſato. E ſe avuien, ch'ei non abbia guſto nè per i neri, nè per i cerulei, come può eſſer mai in tal materia perito giudice?

Ma non ſarebbevi modo di trovare chi provato aveſſe qual foſſe la forza degli occhi neri, e qual de' cerulei? Oh di queſti vene ſono à migliaia. S'interroghi dunque un di loro, ed alla di lui ſentenza concordemente attenghianci. Ma quale ſtima faremo noi del giudicio d'uno il quale fà apparire ſi poca fermezza ne' ſuoi ſentimenti? Ci farà ſenza dubbio una riſpoſta conforme al proprio genio, cioè che dobbiamo fare noi, come fa quello, preggiare, ed amare tutti gli occhi, pur che ſian belli, ſenza badare al colore.

Or sù, mi dirà tal uno, hò trovato finalmente una via facile, e compendioſa per terminare amichevolmente coteſta lite. Vediamo in queſta Radunanza quanti ſono quelli, che dalla banda degli occhi neri ſi ſtanno, e quanti quei che adoratori de' cerulei ſi profeſſano, e vinca quella parte che vanterà maggior numero di partigiani. Veramente ſi fatto conſiglio pare, a prima giunta, raggionevole, e deciſivo:

ma

ma non può ne meno esso appagarci ; mentre, oltre che il partito della verità non è, se non rade volte, il più numeroso, chiaro è che, quando tutto il mondo mi si dichiarasse contro, non potrebbe pur fare sì che ciò che piace à miei occhi non piacesse loro, perche impossibile cosa è, conforme hò detto di sopra, che i nostri occhi vedano diversamente dà quello che dalla natura sono à vedere disposti, e necessitati ; E vedendo sempre nell'istessa maniera, sempre mi rimarrei nell'istessa opinione, ne mai sarei capace come tutto 'l mondo non fosse del mio gusto, fortunato pure in quanto che non avrei ne' miei affetti nè invidioso, nè competitore.

Nulladimeno s'egli è di necessità che si sciolga questo dubbio, lo farò in due parole ; Et è che, quegli occhi ò neri, ò cerulei, che in me volgeranno più favorevoli i sguardi, quegli abbiansi la preeminenza.



ODE ITALIENNE.

Sur laquelle j'eus l'honneur d'être reçu à l'Academie des Apatiſtes.

V'E' chi mi ſgrida e dice,
A che penſi, infelice?
Che fai? Forſe préſumi
Di Filli col tuo ardore
Fermar l'inſtabil core.
Ferma pria venti e fiumi:
Poi ſù l'alma rubella
Per tè ſi provi pure arte sì bella.

A tai detti riſpondo,
O fato mio giocondo!
Provido ciel, che diede
A lei cor ſi leggiero:
Che ſe a l'amor primiero
Serbaſſe ogn' or la fede,
Come fiſſi in altrui
Ver me ſi volgerian gli affetti ſui?

M'ami ella un giorno ſolo,
Dà mè poi fugga à volo
Preda di nuovo Amante ;
Che in ſi bel giorno e ameno
Mi ſtruggerebbe il ſeno
Giubilo traboccante ;
Onde lieto e gradito
Trà contenti morrei, pria che tradito.

MADRIGAL.

Commencement d'une Paſſion.

Vous aimer, vous ſervir, vous aſſûrer ſans ceſſe
D'une éternelle tendreſſe,
Rien ne ſeroit plus doux pour mon cœur enflammé.
Que je ſerois heureux d'y borner mon envie !
Mais que je crains, belle Sylvie,
Qu'un jour je ne veuille être aimé.

MADRIGAL.

Sur une belle voix, & de beaux yeux.

EN vain d'une amoureuſe flâme
La raiſon devant vous ſonge à garder une ame,
Vôtre voix, belle Iris, par les ſons les plus doux,
Endort ſa vigilance, & trompe ſes allarmes,
Tandis que vos yeux pleins de charmes
Percent nos cœurs de mille coups.

MADRIGAL.

Pourquoi l'on ſe plaint tant de l'Amour.

SI l'Empire amoureux
Paroît rempli de tant de maux affreux,
Ce n'eſt pas que ſouvent il n'ait d'heureuſes chaînes;
Mais par des ſentimens ou jaloux ou diſcrets,
On tient ſes plaiſirs ſecrets,
On ne dit que ſes peines.

MADRIGAL.

L'Amant content de peu.

UN ſeul regard d'Iris, même ſevere,
Vaut à mon cœur les plaiſirs les plus doux.
Si ce regard étoit deſarmé de colere,
Grands Dieux, de mon bonheur je vous rendrois jaloux.

MADRIGAL.

Sur un Portrait du Roi, qui d'une main ſoûtient un globe, & de l'autre une Egliſe.

A L'aſpect de ce front, où Mars s'eſt peint lui-même,
France, beni l'Auteur de ta gloire ſuprême;
Que la triſte hereſie en paliſſe d'effroi.
Le voici ce Heros qui l'oblige à ſe rendre,
Qui fait, pour ton bonheur, tout ce qu'on peut attendre
D'un Pere, d'un Chrêtien, d'un Conquerant, d'un Roi,

MADRIGAL,

Envoyé avec des fleurs.

AUprès de vôtre teint, dont l'éclat est si doux,
Ces fleurs vont voir d'abord tout leur éclat s'éteindre :
Mais belle Iris qui peut les plaindre ?
Elles vont mourir près de vous.

EPIGRAMME.

L'orgueil de Philis abbaissé.

TAnt que l'éclat des jeunes ans
Soûtenoit de Philis les appas florissans,
Par tout on se plaignoit de son orgueil extrême ;
Mais à present que l'âge a fletri ses appas,
Son cœur, qui s'abbandonne à qui n'y songeoit pas,
Est comme un fruit trop meur qui tombe de lui-même.

MADRIGAL.

JALOUSIE.

QUel chagrin me saisit ! que mon ame est troublée !
Iris va dans une assemblée,
Où mon Rival l'attend, & suivra tous ses pas.
Il n'en est point aimé, si j'en crois cette Belle :
Mais le bonheur d'être auprès d'elle
Doit-il être pour ceux qu'elle n'écoute pas ?

MADRIGAL,

Traduit de l'Espagnol de Christoral de Castilejo.

O Destin des Mortels ! ô misere infinie !
Le Ciel, dès le premier jusques au dernier jour,
Nous soûmet à la tyrannie
De la Fortune, ou de l'Amour.
L'Amour est un enfant, la Fortune une femme.
Tous deux sont aveugles & fous.
Tous deux changent sans cesse & de visage, & d'ame,
Sous deux Maîtres pareils quels biens trouverions-nous ?

MADRIGAL.

Sur un Portrait.

TElle fut celle dont les charmes
Mirent toute la Grece en armes.
Trop heureux le Berger qui fut ſon favori!
Mais ſi la belle Grecque eût eu cet air modeſte,
Pâris à ſa Patrie eût été moins funeſte.
Le reſpect l'eût fait taire, & lui-ſeul eût péri.

MADRIGAL.

PROTESTATION.

NOn, vous n'aurez jamais, Iris, ſous vôtre loi
Un Amant auſſi tendre, auſſi conſtant que moi.
Je ſai que de vos yeux le pouvoir eſt extrême,
Sur les cœurs les plus durs ils ſont ſûrs de leur coup:
Mais on peut vous aimer beaucoup,
Sans vous aimer autant que je vous aime.

MADRIGAL.

MADRIGAL.

Qu'un Rival, quel qu'il soit, est toûjours à craindre.

QUelque peu d'agrémens qu'on trouve en un Rival,
C'est toûjours à nos vœux un obstacle fatal.
Par caprice de goût, quelquefois il sait plaire,
Ou du moins, en faisant sa cour,
Il sait ou contraindre, ou distraire
Un cœur qui tout entier n'est dû qu'à nôtre amour.

EPIGRAMME LATINE D'AUSONE.

INfelix Dido, nulli bene nupta marito,
Hoc pereunte fugis, hoc fugiente peris.

Traduction en françois.

DIdon, tes deux maris te comblent de douleurs,
Le premier meurt, tu fuis; le second fuit, tu meurs.

MADRIGAL.

LE VOLAGE.

Bien que je ſois infidele,
Bien que jamais la plus belle
De mes volages feux n'ait pû fixer le cours,
Je ne crains point qu'Amour s'en offenſe, & s'en vange.
Qu'importe à ce Dieu qu'on change,
Pourveu que l'on aime toûjours ?

SUR UN NEZ RETROUSSE' au deſſous d'une grande bouche puante.

Ah ! quelles dents longues & noires
Bordent vos énorm es machoires !
Que vôtre nez eſt ſage & fin !
Frappé de leur odeur terrible,
On le voit rebrouſſer chemin,
Pour éviter ce gouffre horrible.

Ah fermez moy cette ouverture !
J'aime autant d'une ſepulture
Sentir l'air le plus corrompu.
La Nature, en vous faiſant naître,
Vous mit-elle le trou du ...
Où vôtre bouche devoit être?



MADRIGAL.

Sur un commandement d'écrire.

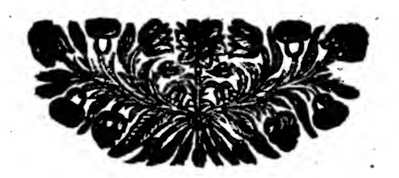
VOus m'ordonnez de vous écrire :
Mais vôtre libre humeur qui ne cherche qu'à rire,
Veut qu'un ſtile enjoüé vous exprime mes feux.
Pour ſatisfaire vôtre envie,
Rendez-moi donc, belle Silvie,
Plus content, ou moins amoureux.



EPIGRAMME.

Le bonheur inutile.

DEvant moi l'aimable Climene
Ne montre que froideur, & me regarde à peine.
Loin de moi j'apprens que ſon cœur
Rend à mes feux plus de juſtice.
Amour, ſouffres-tu ce caprice ?
Ne ſerai-je jamais preſent à mon bonheur ?



LE TOMBEAU
DE
MONSIEUR LE MARQUIS
DE CREQUY,
Mort à la bataille de Luzare.

Pour l'intelligence du commencement de ces Vers, il faut savoir que dans le même instant qu'on le mettoit dans le tombeau, les Ennemis firent une décharge de toute leur artillerie. Des Deserteurs qui vinrent ce jour-là, de leur camp au nôtre, dirent, entre autres raisons, que c'étoient les réjoüissances qu'ils faisoient pour la bataille de Luzare qu'ils prétendoient avoir gagnée.

TAndis que desolez de ta perte cruelle,
Nous livrons au tombeau ta depoüille mortelle,
Magnanime Heros, quels bruits & quels éclairs
Du camp des Ennemis répandus dans les airs
Par cent bouches d'airain nous annoncent leur joie?
Quel est donc le bonheur que le Ciel leur envoie?

Osent-ils maintenant, en Vainqueurs glorieux,
De leur dernier combat triompher à nos yeux?
* Par les vapeurs du vin leur fureur animée,
Vint, pleine d'esperance, attaquer nôtre armée.
Ils vouloient dérober Luzare à nos efforts,
Et du fleuve voisin nous deffendre les bords.
Ils craignoient, que joignant l'un & l'autre rivage,
Un pont à nos secours n'ouvrît un sûr passage.
Quel en fut le succès? leurs plus fiers bataillons
N'ont-ils pas de leur sang inondé les sillons?
N'avons-nous pas d'abord dans Luzare renduë
Chargé de fers les bras qui l'avoient deffenduë?
Ce pont enfin, tout prêt à braver leur courroux,
N'est-il pas commencé sous leurs yeux, sous leurs coups?
S'ils ont à se loüer de leur sort favorable,
C'est qu'au gré de leurs vœux, une nuit secourable
Arrêta nôtre armée, & sçut à leur valeur
D'une entiere defaite épargner la douleur.
Mais où vais-je chercher le sujet de leur joie?
Cette tombe, ces pleurs où nôtre ame se noie,
Et de tout nôtre camp les regrets douloureux
Contre nôtre Victoire ont decidé pour eux.
Nous perdons en toi seul plus que toute une armée.

* *Ils s'étoient presque tous enyvrez avant le combat.*

O combien les troubloit ta ſeule renommée!
De combien de perils, qu'ils tenoient aſſurez,
Ton trépas aujourd'hui les a-t-il délivrez!
Eux-mêmes avoient veu jadis, pour leur défenſe,
Dans les champs de Hongrie éclater ta vaillanee,
Dans ces champs, où ton bras, par mille explois fameux,
Apprenoit à les vaincre, en combattant pour eux.
Dès lors, en t'admirant, ils craignoient ton courage.
Ils y virent dês lors l'infaillible préſage
Des lauriers immortels, dont tu couvris ton front
Dans la Flandre, en Alſace, aux plaines du Piémont.
Sur-tout quel jour * fatal s'offroit à leurs penſées,
Ce jour, qui par ton bras vit leurs troupes forcées,
De morts & de mourans, dans leur fuite, combler
Le Taſſon, dans ſon lit, incertain où couler.
Mais helas! tu n'es plus, leur crainte eſt diſſipée.
En quel tems, en quel lieu eſt ta trame coupée!
Quels ſoins dignes de toi nous ſont ici permis?
Dans un camp ſi voiſin de nos fiers ennemis,
Nous n'avons pû t'offrir, parmi le bruit des armes,
Que ce tombeau ſans pompe arroſé de nos larmes,
Une Mere, une Epouſe, ignorant leur malheur,
Ne peuvent par leurs ſoins ſignaler leur douleur.

* *Le combat de Santa Vittoria.*

Tu meurs loin de leurs yeux, & loin de ta Patrie.
Mais que dis-je ? ô regrets indignes de ta vie !
Quels lieux pour un tombeau sont plus dignes de toi?
Hier encor l'Ennemi les tenoit sous sa loi;
Ils servoient de rempart à ses fieres cohortes.
La Victoire à ton Ombre en vient d'ouvrir les portes.
Ce Temple * tout rempli de Captifs gemissans,
Resonne au tour de toi de leurs tristes accens.
Quelles voix, quelle pompe, au sein de ta Patrie,
Pouvoient mieux honorer ta memoire cherie ?
C'est le sort d'un Heros de mourir loin des siens.
Combien de Princes Grecs sont morts aux champs Troiens ?
Combien de Chefs Romains ont péri sous Carthage?
Combien de tes Ayeux, dont le noble courage
A sauvé leurs grands noms de l'oubli du trépas,
Ont-ils laissé la vie en ces mêmes climats ?
Le Ciel, voulant marquer quelle ardeur indontable
Entraînoit au combat leur cœur infatigable,
Eloigna leur cercueil du lieu de leur berceau,
Et du champ de leur gloire il leur fit un tombeau.
Tel est ici ton sort, O Luzare ! Luzare !
Qui gardes dans ton sein un monument si rare,
O nom, pour qui mes pleurs couleront à jamais,

* *On y avoit mis tous les Prisonniers de Luzare.*

Si

Si tu ne peux vanter tes murs, ni tes palais,
De nombreux habitans si tu n'es point remplie,
Par ce Heros fameux maintenant ennoblie,
Tu peux lever au Ciel ton front audacieux,
Et parmi les Citez prendre un rang glorieux.
De son nom, sur le tien, l'éclat se va répandre,
Et le port de Sigée, où jadis Alexandre
Vint d'Achile, en pleurant, visiter le tombeau,
N'eut point, pour l'attirer, un monument plus beau.

FIN.



CATALOGUE

Des Livres nouveaux imprimez chez Pierre Ribou, sur le Quay des Augustins, à l'Image S. Loüis, avec le prix de chaque Livre relié, contenu au present Catalogue.

NOuveau Recueil des plus beaux Secrets de Medecine, pour la guerison de toutes les maladies, blessures, & autres accidens qui surviennent au Corps humain; & la maniere de préparer facilement dans les familles les médicamens qui y sont necessaires. Comme aussi plusieurs Secrets curieux sur d'admirables effets de la Nature & de l'Art; avec un Traité des plus excellens Preservatifs contre la Peste, Fievres pestilentielles, Pourpre, petite Verole, & toutes sortes de maladies contagieuses. Le tout experimenté, recueilli, & donné au Public par une personne tres-habile & charitable, deux volumes in douze, 3. liv. 5. f.

Histoire universelle de Trogue-Pompée reduite en abregé par Justin, avec d'excellentes remarques sur les endroits les plus difficiles, pour l'intelligence de cet Auteur. Traduction nouvelle par Messieurs de Port Royal, en deux volumes in douze, 3. liv. 10. f.

L'Esprit de l'Ecriture Sainte avec des Reflexions, en 2. vol. in 12. 3. liv.

Histoire Secrette des plus fameuses Conspirations de la Conjuration des Pazzi contre les Medicis. 1. liv. 10. f.

La Morale d'Epicure avec des Reflexions, par le Baron Descoutures, en un vol. in 12. 2. l.

La Deffense de l'Eglise Romaine contre l'injustice & la temerité de Calvin, & de ses Sectateurs en leur separation de l'Eglise Romaine par M. de Brebeuf. 1. liv. 10. f.

Le Bâtard de Navarre, Nouvelle historique, un vol. 1. liv.

Marie d'Anjou Reine de Majorque, Nouvelle historique, 4. vol. 3. liv.

Le Voyage de la Reine d'Espagne, 2. vol. 2. l.

La Cour, Dialogue de deux Courtisans sur les Cours de l'Europe, 1. vol. 1. liv.

La nouvelle & parfaite Grammaire Françoise, par le P. Chiflet. Nouvelle Edition augmentée, un vol. in 12. 1. l. 5. f.

Le Comte de Cardonne. 1. l. 16. f.

Les Avantures galantes du Chevalier de Themicour. 1. l. 16. f.

Les Memoires secrets de la Cour de Charles VII. 2. vol. 3. l. 12. f.

La Comtesse de Château-Brian, ou les Effets de la Jalousie, 1. l. 10. f.

Traduction nouvelle des Odes d'Anacreon, par Mr de la Fosse, avec les Poësies du même Auteur, 1. vol. in 12. 2. l. 10. f.

Du même Auteur, Polixene, 18. f.

Manlius Capitolinus, 18. f.

Thesée, 18. f.

Coresus & Callirohé. 18. f.

Nouvelle Grammaire pour apprendre la Langue Espagnole, avec une Nomenclature, & cent Historiettes Espagnoles & Françoises, par Mr Perger, 2. l. 5. f.

La parfaite Grammaire Allemande, par le même Auteur, 1. vol. in 12. 1. l. 5. f.

Le Vrai Cuiſinier François, augmenté du nouveau Confiturier, 1. vol. 1. liv.

Le nouveau & parfait Confiturier, 1. vol. 1. l. 5. ſ.

Hiſtoire de l'Egliſe d'Arles, 1. vol. 1. l. 10. ſ.

Traité Hiſtorique des Monnoyes de France par Mr le Blanc in 4o. avec Figures, 9. l.

Les Loix Civiles & abrogées, 6. vol. in quarto, 36. liv.

Le nouveau Stile du Conſeil, par Mr Gauret, un vol. in quarto. 6. liv.

La Lecture ambulante, ou les amuſemens de la Campagne; la Princeſſe des Pretintailles, ou l'Inconſtance punie, des mois de Juin, Juillet, Aouſt, Septembre, Octobre, Novembre & Decembre 1703. Dialogues d'Ortence: le bonheur de l'Eſpagne; les Colinettes; l'Origine du Lanſquenet, & les Eſſais Critiques de Proſe & de Vers, des mois de Janvier, Fevrier, Mars, Avril, & May 1703. 1. vol. in 12. 3. l. 10. ſ. Et chaque mois 8. ſ.

Dialogues des Animaux, 3. vol. 1. l. 4. ſ. Et chaque vol. 8. ſ.

Les Proverbes choiſis, 3. vol. 1. l. 4. ſ. Et chaque vol. 8. ſ.

Les Eſſais de Litterature des mois d'Aouſt, Septembre, Octobre, Novembre & Decembre 1703. de 8. ſ. le vol.

Remarques Critiques ſur les Eſſais de Litterature par Mr Pelheſtre, 12.

L'Erudition enjoüée, 3. vol. 1. l. 4. ſ.

Le Galant Nouvelliſte, 8. ſ.

Zatide, Hiſtoire Arabe, 8. ſ.

Oeuvres de Coquille, in fol. 2. vol. 20. l.

On trouvera dans la même Boutique, toutes les anciennes & nouvelles Comedies & Tragedies, & autres Livres nouveaux.

